

LES

PÉCHÉS MIGNONS.

LES

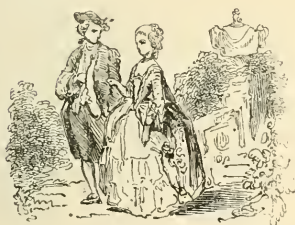
PÉCHÉS MIGNONS

PAR

A. de Gondrecourt.

—

TOME PREMIER.





BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

—

1847


OCT 17 1977
UNIVERSITY

I

Nous sommes à Paris, aux premiers jours du mois de décembre 1818, et nous prions le lecteur de vouloir bien nous accompagner dans la rue de Vaugirard.

Cette longue rue, silencieuse pendant le jour, est à peu près déserte la nuit; pour s'y hasarder seul à l'heure des crimes, il faut être ou très-brave ou très-pauvre; muni de ce double *laissez-passer*, on peut espérer une promenade assez agréable, des arcades de l'Odéon au boulevard extérieur, promenade qui est un voyage.

A cent pas environ du petit Luxembourg, et sur le même rang que le fameux palais Médicis, il y avait, en 1818, une charmante maison bour-

geoise, précédée d'un petit parterre protégé par une grille et donnant par derrière sur un grand jardin où l'*utile dulci* se trouvait parfaitement exprimé, là par un plant de navets, plus loin par une tonnelle touffue et odorante, ici par un carré de choux en regard d'une bande d'œillets, enfin, par un sage mélange de fruits, de fleurs et de légumes à l'usage des abeilles, des fillettes, des oiseaux et des gourmands.

Une galerie large et parfaitement éclairée établit le service entre la cuisine et la salle à manger; la cuisine est assez éloignée des appartements pour que le fumet des sauces ou des rôtis ne franchisse pas les limites de leur empire. La salle à manger est ornée de magnifiques gravures d'un goût sévère; le style de l'ameublement est grave, depuis la tapisserie d'un vert sombre jusqu'aux candélabres bronzés; le dressoir est armé de porcelaine blanche et de cristaux unis; quatre portraits de famille sont aux angles de la salle : le premier représente un chevalier de Charles VII, tout bardé de fer; on lit sur son cadre d'or : « Messire Guy de Brionne, tué au siége d'Orléans, 1428. » Le second offre les traits d'une grande dame du quinzième siècle; sa jupe, partagée du haut en bas, porte deux écussons surmontés d'un tortis de baron; l'inscription apprend aux curieux qu'ils contemplent le noble visage de haute et puissante

dame de Brionne, baronne de Viviers, châtelaine de Val-sous-Ville.

Aux deux autres angles sont le baron de Viviers, en uniforme de colonel au régiment de Picardie, et le citoyen Claudius Brionne, en bonnet phrygien, carmagnole et cocarde tricolore.

Deux panoplies d'armes réelles servent de base, en quelque sorte, aux portraits des deux guerriers. Le chevalier semble posé sur un trophée de lances, de masses, de poignards, de cottes de mailles et de chanfreins; le colonel trône sur des mousquets, des épées, des pistolets, des tambours et des grenades.

En étudiant avec soin ces quatre physionomies, on y trouve, en dépit de la médiocrité du peintre, un air de famille qui s'est maintenu dans la vieille race de Viviers-Brionne depuis le règne de Charles VII jusqu'à celui de Robespierre.

Une bibliothèque portative, en tablettes de palissandre et cordonnets de soie, supporte une trentaine de livres reliés sans coquetterie, mais avec goût; ce sont les œuvres des classiques de la table et des poëtes qui ont le plus sérieusement traité la matière : Brillat-Savarin, le marquis de Cuci, Berchoux, Carême et *tutti quanti* revivent là sous leurs lauriers.

Nous n'abuserons pas de la patience du lecteur; mais nous le prierons de remarquer, en

passant, combien il doit d'éloges aux mains laborieuses qui sont chargées de ranger, brosser, épousseter, frotter; et combien il lui doit tarder de connaître l'heureux hôte de ce séjour où tout est calme sans froideur, où tout est gai sans folie, où tout est sévère sans morgue.

Du salon, fort élégant mais simple, on passe dans une chambre à coucher.

Un christ en croix, et un bénitier dans lequel trempent quatre feuilles de buis, sont seuls attachés au mur de l'alcôve; en franchissant une portière en tapisserie, on entre dans une petite chapelle vouée à la Vierge, et enrichie à plaisir de dentelles, de flambeaux, d'or et de velours. Certes il est facile de se convaincre, au premier coup d'œil, qu'une âme pure et vraiment pieuse veille avec amour à l'entretien de cette chapelle. On reconnaît au choix des fleurs et des ornements sacrés une passion chaste, respectueuse et timide pour la mère immortelle du Rédempteur. Une femme, enveloppée dans un manteau brun doublé en soie cerise, est prosternée devant le groupe de la Vierge et de son divin enfant surmonté d'une croix d'ivoire; elle est immobile et silencieuse; son chapeau est posé sur un pliant; ses cheveux noirs tombent en boucles sur ses épaules, et remplissent les longs tuyaux d'une fraise en valenciennes qui encadre le bas de son visage.

Une veilleuse, suspendue au plafond dans un vase d'albâtre, éclaire mollement la chapelle qui a trois issues : l'une à portière, donnant sur la chambre à coucher ; la seconde donnant sur la galerie et l'escalier et fermant à clef ; la troisième s'ouvrant par une petite porte pratiquée dans la cloison sur un grand cabinet de travail. Cette porte sans serrure et à simple bouton est dissimulée dans le cabinet par de faux rayons de livres qui se confondent avec les in-folio véritables dont la bibliothèque est abondamment pourvue.

Vers neuf heures du soir, après une froide journée de décembre, nous le répétons, une femme vêtue d'une robe de drap noir, la tête couverte d'un bonnet à gros bouillons de mousseline entremêlés de boucles de cheveux blancs, portant à sa ceinture un trousseau de clefs, et à une longue chaîne d'argent une paire de formidables ciseaux, ouvrit la porte extérieure de la chapelle et introduisit dans le saint lieu une jeune dame voilée, en lui disant :

— Vous pouvez attendre là, madame, vous n'y serez nullement dérangée. Aussitôt que monsieur rentrera, je viendrai vous prévenir.

— Je vous remercie bien, madame...

— Mademoiselle.

— Mademoiselle, reprit la dame voilée en s'inclinant, croyez que je vous suis très-reconnais-

sante; je vais prier en attendant l'arrivée de M. l'abbé.

En ce moment une voiture s'arrêta devant la petite maison, et un vigoureux coup de sonnette retentit à la grille.

— Enfin! voilà monsieur! s'écria la femme au trousseau de clefs.

Et elle referma la porte de la chapelle pour aller ouvrir celle de la rue.

La jeune dame se prosterna aux pieds de la Vierge aussitôt qu'elle se vit seule.

Un élégant cabriolet était arrêté devant la grille; un jeune homme de belle mise sauta d'un pied leste sur le pavé :

— C'est bien ici que demeure M. de Brionne? dit-il.

— Ici même.

— Est-il visible?

— Monsieur n'y est pas pour le moment.

— Ah... diable! diable!...

A cette répétition d'un mot un peu déluré, la femme aux cheveux blancs recula de quelques pas, et porta le bougeoir qu'elle tenait de la main droite en plein visage de l'étranger.

Or, ce visage était charmant, et les pas que la brave dame avait faits en arrière, elle les refit aussitôt en avant, puis elle dit avec une extrême douceur :

— Monsieur est sorti pour peu de temps; il devrait être rentré déjà depuis une grosse demi-heure; si je puis vous être agréable en transmettant...

— Je vous remercie, madame...

— Mademoiselle.

— Je vous remercie, mademoiselle; il faut que je parle moi-même à M. de Brionne, et vous me rendrez un signalé service en me permettant de l'attendre dans son salon.

La dame du logis, ayant cette fois promené sa bougie de la tête aux pieds du visiteur, lui répondit:

— Veuillez donc, monsieur, vous donner la peine de me suivre.

L'étranger s'approcha du domestique qui tenait le cheval par les rênes, et lui dit quelques mots à voix basse; le valet remonta dans la voiture et partit au grand trot.

Suivant de près son guide, le jeune homme traversa le parterre et fut introduit dans le salon, où brûlait un excellent feu.

— Voilà une charmante habitation, dit-il en promenant ses regards des tentures au plafond.

— N'est-ce pas, monsieur?... Mais c'est bien retiré, bien loin de tout!

— C'est sans doute pour cela que le bonheur s'y trouve; plus on est loin des hommes, mieux on est; le paradis n'est-il pas au ciel?

— C'est pour qu'il soit à la portée de tout le monde, monsieur, que Dieu l'a mis si haut.

— Hé! pensa l'étranger, voilà une vieille qui manie bravement l'antithèse.

— Parlez-moi de ce jeune homme, se dit la dame au bonnet de mousseline, c'est honnête et bien pensant.

— M. de Brionne a-t-il l'habitude de rentrer tard, s'il vous plaît?

— Monsieur soupe régulièrement à huit heures, à neuf il lit la sainte Écriture, à dix heures il passe dans son oratoire, à dix heures et demie il se couche, à dix heures trois quarts il souffle sa bougie, et cinq minutes après il dort comme un ange.

— Voilà de la méthode.

— Mieux que cela, c'est de la santé; aussi monsieur a soixante ans bien sonnés, et n'en paraît pas cinquante... Voilà tantôt vingt ans que nous vivons de cette façon, et s'il plaît à Dieu...

— Vous en vivrez plus du double, ajouta le jeune homme en s'inclinant.

Puis, tirant sa montre :

— Et depuis vingt ans, c'est aujourd'hui pour la première fois que M. de Brionne se trouve hors de chez lui à dix heures moins vingt minutes, car il est dix heures moins vingt.

— Hélas, oui! vraiment si le bon Dieu ne mar-

chait pas toujours à côté de monsieur qui est sa meilleure créature, je craindrais quelque malheur... Madame Benoîte, la cuisinière, a déjà roussi son souper, elle se désole que c'est une pitié, et je vous demande la permission d'aller la joindre, la pauvre femme!

— Faites, mademoiselle, je vais m'asseoir et j'attendrai patiemment, car il faut absolument que je voie M. de Brionne ce soir ou plutôt cette nuit.

— Jésus! pensa la demoiselle aux longs ciseaux, voilà deux singulières visites à une heure singulière, et qui présagent de singuliers mystères.

Puis faisant un pas vers l'étranger, et s'armant de deux flambeaux, elle lui dit :

— Donnez-vous la peine de passer dans la bibliothèque, vous y trouverez le temps moins long.

— Volontiers.

— Qui faudra-t-il que j'annonce à monsieur lorsqu'il rentrera?

— Le vicomte de Fontac.

— Très-bien.

En entendant marcher dans la pièce voisine de l'oratoire, la jeune dame, que nous avons laissée prosternée au pied de l'autel, se leva vivement et courut appliquer son oreille contre la cloison. Lorsqu'elle entendit le vicomte se nommer, tout

son corps tressaillit, et elle leva au ciel ses grands yeux pleins de larmes et de colère. Un bruit de pas retentissant sur les dalles de la galerie, elle rejeta son voile en arrière, et toucha de nouveau de son front d'albâtre les marches du trône de la sainte mère du Seigneur.

La porte extérieure de la chapelle tourna lourdement sur ses gonds, et la vieille demoiselle apparut sur le seuil, son bougeoir à la main. A la vue de l'étrangère qu'elle retrouvait dans la pose où elle l'avait laissée, la brave femme s'arrêta respectueusement; alors la belle dame se releva lentement et montra son visage blanc comme un lis, et ses yeux noirs où scintillaient, comme de grosses perles, des pleurs égarés dans les cils.

— Je vous attendais impatiemment, mademoiselle, dit l'étrangère à voix basse, en portant le revers d'une de ses mains délicieusement gantées à ses lèvres pour recommander de parler à voix basse.

— Hélas! madame, monsieur n'est pas encore arrivé. J'ai ouvert la porte à une visite qui paraît être aussi pressée que vous; mais soyez persuadée que vous serez la première entendue; seulement il se fait bien tard.

— Mon Dieu! l'heure m'inquiète peu, j'attendrai toute la nuit s'il le faut; je vous supplie même, et en grâce, de ne pas m'annoncer. Ce que

j'ai à dire à M. de Brionne est trop grave pour ne pas demander toute son attention ; obligé de répondre à d'autres affaires, il pourrait me négliger.

— Je comprends... cela suffit... Mon Dieu ! pauvre femme ! ne pleurez donc pas tant, vous me fendez le cœur. Si vous avez des chagrins, priez la mère de nos douleurs, elle vous consolera.

— J'ai prié et je prie.

— Allons, courage, je dirai mon chapelet pour vous avant de me coucher, et quelquefois mes dizaines portent bonheur.

— Que Dieu vous entende, vous exauce et vous récompense !

— Eh ! Seigneur ! pensa la demoiselle, c'est pour le coup que notre maison est la maison du bon Dieu ! Là un pieux et bon jeune homme, ici un ange du ciel !... Et monsieur qui n'arrive pas !... c'est bien fait exprès !

La majordome alla trouver madame Benoîte, et lui raconta tout au long, comme on peut le croire, les deux aventures qui attendaient le maître du logis ; cet émouvant récit fut cause que madame Benoîte brûla de nouveau son souper.

Demeuré seul dans le cabinet de M. de Brionne, le vicomte de Fontac traîna un fauteuil devant la

cheminée, s'y plongea, comme harassé de fatigue, et ferma les yeux à demi.

Agé de vingt-six ans, doué d'une vivacité d'esprit à son gré incisive ou charmante, brave jusqu'à l'audace, fier sans insolence, élégant sans fatuité, le vicomte joignait à ces qualités de l'homme du monde les perfections du corps dans leur plus gracieuse beauté. Son visage exprimait à la fois les mâles sentiments et les plus tendres passions. On rencontrait, tantôt, dans les lignes heurtées et sévères de cette physionomie, des volontés puissantes, hardies ; tantôt, dans un fin sourire et dans des regards langoureux, une mélancolie séduisante, souvent irrésistible.

Toutefois, les cheveux noirs, soyeux et luisants du vicomte, l'azur amer de ses grands yeux, sa physionomie ouverte et intrépide, son sourire voluptueux, son élégance native et ses airs patriciens ne dissimulaient qu'imparfaitement les ravages d'une vie follement gaspillée. Sa face osseuse et légèrement bistrée prenait parfois, au repos, un caractère presque rude. Un petit frémissement des épaules et des reins annonçait fréquemment que ce jeune homme éprouvait de ces frissons passagers dont les tempéraments faibles et les malades ont seuls à souffrir.

Le vicomte, après avoir fait honneur au feu vif de son hôte, s'était débarrassé d'un charmant

carrick bleu à trois collets, qui couvrait un élégant costume de soirée, et il avait jeté ce vêtement sur une chaise à l'un des angles de l'appartement. Puis regardant la pendule, il dit tout haut :

— J'ai, ma foi, bien fait de commencer par la rue d'Anjou... Eh! mais! voilà une bibliothèque un peu mondaine pour un abbé! Voltaire à côté de Massillon, et Rousseau près de Bossuet! Il paraît que je suis chez un amateur de contrastes... Ah! que vois-je? Par la corbleu! comme disait mon père, une épée de marquis et la croix de Saint-Louis... Ceci frise la régence. Pardienne! M. le chanoine, vous me semblez gaillard, et... il ne manque plus ici que quelque porte secrète pour avoir de vous une opinion...

Un violent coup de sonnette retentit à la grille, et les pas précipités de madame Benoîte et de mademoiselle Marthe y répondirent aussitôt.

— Hélas! monsieur, dirent à la fois les deux excellentes gardiennes du logis, vous nous avez fait une belle peur!

— Voilà mon homme, pensa le vicomte en entendant les voix demi-grondeuses des vieilles femmes. Ne faisons pas de sottises et repassons notre thème : l'abbé possède toutes les vertus, m'a dit la baronne, et n'a peut-être qu'un gros péché à confesser chaque fois qu'il s'approche du tribunal

de la pénitence; ce péché est passé à l'état chronique dans son excellente nature. Pour plaire à M. de Brionne, il faut savoir feindre ses vertus et flatter son unique faiblesse, ma route est donc à peu près tracée... tomber dans le péché mignon de ce saint homme ne me paraît pas bien difficile; on m'a prouvé si souvent que j'avais tous les défauts imaginables... Quant à feindre ses vertus... Diable! diable!... Mais quel est ce péché?... M. l'abbé serait-il querelleur? Est-ce une épée de combat que cette épée de marquis? Suis-je chez un Condé au petit pied?... Quelle contenance faire? Faut-il baisser la tête humblement ou lever le nez comme un mousquetaire?... Vilaine baronne, elle n'a pas voulu m'en dire davantage, et, cependant, je joue ici un jeu d'enfer, c'est le mot.

Pendant que ces pensées traversaient l'esprit du vicomte comme autant d'éclairs, le maître de la maison entrait dans le salon, appuyé sur une longue canne à pomme d'ivoire, et suivi de dame Benoîte et de mademoiselle Marthe.

— Mes chères filles, dit l'abbé en livrant ses bras à ses deux aides, je vous ai dit la vérité; partant, ne grondez plus! ne prouve rien qui veut trop prouver; à mon âge, à cette heure et dans cette saison, on ne se promène pas sans raison par les rues... Merci, Marthe; merci,

Benoîte... Ouf! je sue sang et eau; ce manteau est trop lourd! il m'accable!

— Ne pouviez-vous pas prendre une voiture, je vous le demande?

— Vous avez souvent raison... Doucement, Benoîte, ma mie, ne menez pas si rudement mon manteau; la colère est une laide conseillère.

— M. l'abbé, j'ai roussi deux fois votre souper.

— Hein!

— A huit heures tout était prêt comme d'habitude, et j'ose dire que le service avait bonne mine; à neuf heures, à force de tirer et de remettre au feu, tout était séché, brûlé...

— J'en suis désolé; mais qu'y faire? et qu'aviez-vous préparé, Benoîte, ma mie?... dit M. de Brionne en tournant le dos à la cheminée et présentant alternativement ses pieds au feu; quelque bonne friandise, j'imagine?

Ici la gouvernante tira l'abbé par la manche, et ouvrit la bouche pour prendre la parole; mais l'abbé, lui imposant silence par un geste affectueux, prêta une grave attention à sa servante, après lui avoir dit :

— Contez-moi cela, ma mie, contez.

— J'avais, reprit la cuisinière avec une savante importance, j'avais pour potage une purée de racines pilées au mortier...

— Aviez-vous mis un demi-caramel ? interrompit l'abbé.

— Eh donc !

— Bien, très-bien !

— Des filets de sole à l'italienne.

— Hum ! Avec un peu de muscade râpée?

— Pardienne !

— Allez, marchez toujours.

— Un petit hachis d'huîtres qui embaumait.

— Ah ! ah ! fit l'abbé, dont les narines se gonflèrent légèrement, c'est assez ; je n'en écouterai pas davantage pour me punir… Avez-vous préparé un troisième souper, ma bonne Benoîte?

— Hélas ! non, monsieur, je serais tombée malade de rage et d'impatience si…

Pendant que la cuisinière répondait à la question de son maître, l'abbé se retournait vers la pendule. Tout à coup il interrompit madame Benoîte par ces mots :

— Prenez mon manteau, ma mie, et fouillez dans la poche de côté… C'est cela… Dénouez les ficelles qui lient ce paquet… Très-bien… Que dites-vous de cette pièce ?

— Ah ! monsieur, c'est magnifique !

— J'ai pris ce perdreau chez Chevet, chemin faisant. Est-il bien bardé? est-il bien truffé? hein? Et croyez-vous que ce chapelet de petits-becs du Dauphiné puisse faire sotte figure autour de notre

Périgourdin? ajouta le chanoine en tirant de l'une des poches de sa longue lévite un autre paquet qu'il ouvrit avec précaution.

— Miséricorde! quel dommage!

— Comment, ma mie, quel dommage?

— Quel dommage que nous soyons un jour maigre!

— Un jour maigre?

— Bonté divine! N'est-ce pas aujourd'hui Quatre-Temps, mercredi 17 décembre?

— Savez-vous lire? répondit l'abbé en posant son index sur le cadran de la pendule.

— Oui, monsieur; il est onze heures et un quart.

— Ne vous faut-il pas une heure pour embrocher et rôtir à point tout cela, et dans une heure, entêtée que vous êtes, tous les chrétiens du monde ne passeront-ils pas de mercredi jour maigre à jeudi jour gras?... Allez, vous ne savez pas vous tirer des passes difficiles; ne perdez pas de temps, car j'ai un peu d'appétit ce soir... Vous aviez quelque chose à me dire, mon enfant? ajouta l'abbé en se tournant vers sa gouvernante.

— Eh oui, monsieur, quelque chose de bien pressé.

— Que ne parliez-vous?

— Y avait-il moyen? Quand Benoîte vous tient, ou quand vous tenez Benoîte, il n'y a

que Dieu qui puisse se faire écouter de vous.

— Bon, ne grondons pas... Qu'est-ce?... Ah! Benoîte, encore un mot... N'avez-vous pas quelque peu de saumon en réserve?

— Non, monsieur, mais j'ai un beau rouleau de turbot.

— Eh bien, ma mie, je ne vous défends pas de lui faire une sauce aux câpres; c'est un morceau très-glorieux... Vous me disiez, ma chère Marthe?...

— Que depuis une heure un jeune homme vous attend dans la bibliothèque.

— Hein! un jeune homme à onze heures de nuit!

— Dame! il est arrivé à dix heures, ce n'est pas sa faute si vous rentrez tard; tout de même il est doué d'une fameuse patience.

— Vous a-t-il dit son nom?

— Mais!... vous croyez donc que je reçois tout le monde sur la mine? Miséricorde! nous serions bientôt dévalisés et égorgés!... Il s'appelle le vicomte de Fontac.

— Ah! je crois bien qu'il est patient! on le serait à moins, dit en riant le bon chanoine; faites mettre son couvert, ma bonne demoiselle, faites mettre son couvert.

Et, poussant la porte de la bibliothèque, M. de Brionne quitta le salon.

Le vicomte qui, collé à la cloison, n'avait pas perdu un mot de tout ce qui s'était dit près de lui, fit lestement deux pas en arrière, et murmura dans son jabot :

— Je suis chez un gourmand... voilà pour les péchés. Passons aux vertus.

II

M. de Brionne était de stature moyenne ; ses yeux étaient brillants, son visage à peu près rond, son menton relevé, son nez court et ses lèvres un peu charnues. On lisait, en un mot, sur son visage empreint de douceur et de bonhomie, qu'il faisait partie de la classe des heureux prédestinés à la gourmandise. L'abbé était en costume de ville, moitié religieux, moitié laïque ; il portait une culotte noire boutonnée au-dessus des genoux, des bas de soie noire, parfaitement tirés sur une jambe ferme et ronde, et des souliers à larges boucles d'argent. Une ample redingote,

décorée alors du nom pompeux de lévite, tombait jusqu'à mi-jambes et se croisait en double sur sa poitrine.

Ce fut en souriant avec bonté que M. de Brionne entra dans son cabinet; aussitôt qu'il aperçut l'élégant vicomte, il se découvrit en saisissant l'une des larges ailes de son petit chapeau.

— Un seul mot me fera pardonner tout le temps que vous avez perdu à m'attendre. M. le vicomte, j'arrive de la rue Miroménil, où je me suis fort occupé de vous...

— Le seul plaisir que j'éprouve à vous rencontrer, mon père...

— Ta, ta, ta, chansons que tout cela; mon enfant, brisons sur ce chapitre et venons au fait. La jeunesse est impatiente, je le sais, et elle a, pardienne, bien raison... Ah çà! je vous invite à vous asseoir, car nous avons à causer longuement, et les jambes me rentrent au ventre, comme on dit... La... la... ah!... ah! bon Dieu! Savez-vous qu'il y a loin d'ici au faubourg Saint-Honoré!... Mais vous ne connaissez guère Paris, à ce que je me suis laissé dire?

— Je n'y ai fait que de très-courtes apparitions.

— C'est une belle ville, très-belle; vous ne tarderez pas à vous y fixer, sans doute, aussitôt notre affaire terminée?

— Mon Dieu ! mon père, j'aime le bruit ; Paris est une ville magnifique, j'ai trop voyagé pour ne pas être de votre opinion ; mais si c'est le rendez-vous des arts et des plaisirs, c'est aussi le repaire de l'égoïsme et de la cupidité.

— Il y a du bon dans ce que vous dites là, jeune homme ; cependant...

— Paris est la ville des heureux : les pauvres n'y trouvent qu'un surcroît de misère ; les riches y sont rois.

— Oui-da, mais nous n'en sommes pas là, mon ami ; votre fortune et vos espérances vous rangent parmi les heureux de toutes les villes du monde. Bref, ne disputons pas des goûts ; toutefois, permettez qu'en passant je vous fasse un doigt de morale, c'est ma manie, et je suis vieux ; madame votre mère, cette charmante et sainte créature, a été bien souvent grondée par moi qui l'aimais et la vénérais plus que chacun. Je veux donc vous dire qu'à votre âge on ne doit pas avoir l'esprit si mélancolique ou plutôt si morose, à moins d'en faire profession comme les cénobites ou les acteurs. Quand je vois un jeune homme à peine affranchi des écoles médire de son siècle et philosopher sur les plaies du monde, j'ai de lui une opinion presque fâcheuse. Croyez-moi, mon cher Alfred... c'est bien Alfred que vous vous appelez, n'est-ce pas ?

— Oui, mon père.

— Croyez, mon cher Alfred, que le Créateur n'a pas fait notre planète pour la peupler de vilaines gens et de mauvaises passions. A ce compte-là les hérétiques auraient beau jeu, car la terre ne serait que la succursale de l'enfer. Point. Dieu nous divise tous en deux catégories, les bons et les méchants, puis il nous mêle; aux bons il laisse la faculté de devenir mauvais; aux méchants il permet de devenir bons. C'est à nous de nous débrouiller jusqu'au jour du jugement. Nulle part, que je sache, la voix divine ne nous a dit : « Sois triste, sois craintif, sois misanthrope, fuis ce que j'ai créé pour toi. » Si telle est votre opinion, c'est une erreur, et je crois être dans l'esprit de la volonté suprême en vous affirmant que Dieu nous laisse vivre jusqu'à vingt ans pour nous fortifier le corps et l'esprit; de vingt à trente ans, pour nous faire jouir des félicités dont il nous entoure; de trente à quarante, pour préparer des douceurs à la vieillesse; de quarante à cinquante, pour réfléchir; de cinquante à soixante, pour nous reposer; de soixante à cent, pour apprendre à mourir. C'est ce que j'appelle mon système décimal; l'approuvez-vous ?

— Parfaitement; mais où prenez-vous le temps de bénir le Créateur?

— C'est le devoir de tout être un peu reconnaissant ; à toute heure du jour, depuis l'âge de raison jusqu'au dernier soupir, on doit rendre grâces à Dieu de ce que l'on est de ce monde où tout est pour le mieux... Mon jeune ami, plus je vous regarde et plus je retrouve sur votre visage les traits de votre excellente mère, bien digne du ciel qu'elle habite assurément. Lorsqu'elle se maria, il y a de ceci vingt-sept ans environ, j'étais... Mais nous parlerons de cela à table, en buvant à votre bonheur ; j'y trouverai le texte d'un nouveau sermon... Avez-vous faim ?

— Mais... l'heure avancée...

— Avez-vous faim? voilà ce que je vous demande, et non pas l'heure qu'il est.

— Certes, il me sera très-agréable de vous tenir compagnie si...

— Très-bien ! j'aime les gens sans gêne ; vous êtes ici chez vous, et pour vous donner l'exemple de la franchise, je vous dirai que je me meurs de besoin, je n'ai pris qu'un bouillon depuis six heures de l'après-midi, chez votre notaire, et voilà qu'il est bientôt minuit ; jugez si je dois souffrir, moi qui ne suis ni philosophe, ni amoureux, et qui fais mes trois repas quotidiens sans m'en plaindre jamais.

— Puisqu'il faut être franc, je vous dirai, mon

père, que j'éprouve aussi certaines crampes d'estomac.

— Cela doit être, après un aussi long voyage... Vous êtes donc arrivé de Berlin?...

— Ce matin, à dix heures.

— Et vous n'êtes pas venu me trouver plus tôt!... Qu'est-ce à dire? serions-nous refroidi à l'endroit...?

— Pardon! je serais ici depuis longtemps si la baronne de Certènes n'avait disposé de ma journée. Ses manières sont si affables, ses prières si pressantes, sa conversation si aimable, et l'intérêt qu'elle me porte est si grand, que je n'ai pu m'échapper de chez elle avant l'arrivée du monde qui encombre tous les soirs ses salons.

— C'est une femme charmante, et aussi bonne que spirituelle; votre excuse est dans la visite que vous ne pouviez vous dispenser de lui faire; sa mère était l'amie intime de la vôtre, et, quoiqu'elle soit plus jeune que vous, je ne crains pas de vous abandonner à ses sages conseils. Abordons donc la grande question; aussi bien, je vois que le souper se fait attendre... Que vous a dit la baronne?

— Elle m'a dit : « M. l'abbé de Brionne sait tout, allez le voir entre huit et dix heures, ce soir même, et il vous donnera vos dernières instructions. M. de Brionne, a-t-elle ajouté, a

conduit cette affaire avec autant de prudence que de chaleur ; si je ne vous en dis pas davantage, c'est que je veux vous laisser le plaisir de la surprise. » Vous comprenez, mon père, que je me suis contenté de cette succincte analyse, et que, le soir venu, je me suis hâté de venir ici.

— C'est donc pour cela que je vous vois en habit de bal ?

— Précisément, répondit le vicomte en baissant les yeux avec un embarras passager.

— J'imagine que vous deviez souffrir mortellement chez madame de Certènes, obligé à l'étiquette et aux banalités pendant que votre cœur était chez un pauvre prêtre au fin fond de Paris, dans la rue de Vaugirard, qui est la Chine des gens du monde. Eh bien ! mon garçon, ajouta l'excellent homme, vous allez être récompensé du zèle que vous avez mis à me rendre visite, en petits souliers et culotte courte, malgré dix degrés de cette nuit glacée ; écoutez-moi bien.

— Je suis tout oreilles, dit le vicomte en approchant son fauteuil de celui de l'abbé.

— La diplomatie, dit M. de Brionne, est une science horriblement ardue, et si jamais on me demande mon avis sur ce texte, je pourrai répondre savamment, grâce à vous, mon cher Alfred. Il est vrai de dire que vous m'avez fait débuter comme les maîtres, par un chef-d'œuvre,

et je ne céderais pas le traité que j'ai conclu en votre faveur, il y a de cela huit jours, pour la paix de Nimègue ou les articles de Campo-Formio, deux merveilles de gloire, s'il en fut.

— Ah ! mon père, vous me faites tressaillir.

— Toutefois, soyez convaincu que je vais brusquement arrêter ma carrière dès cette première prouesse ; le métier d'ambassadeur est trop rude pour un vieillard qui aime Dieu et son repos par-dessus toutes choses… Allons, c'est trop vous faire languir, voilà une belle demi-heure que je vous tiens le bec dans l'eau, et ma gouvernante n'a pas tort de dire que vous êtes patient comme un anachorète. Mon ami, vous n'avez plus rien à désirer, mademoiselle de Verneuil est sortie de son couvent depuis trois jours ; elle n'a quitté ce lieu de paix, de piété et de travail que pour monter en chaise de poste et prendre la route du château, où elle vous attend. Le jour même de votre arrivée à Verneuil, vous serez uni, par l'église et par la loi, à un ange de douceur, de vertu et de bonté. Que cet ange vous vienne en aide pendant les longues années que le ciel vous destine ; qu'il soit votre compagnon, votre soutien, votre amour, tel est le vœu sincère du plus vieil ami de votre famille. Si vous avez hérité, et je n'en doute pas, des nobles sentiments de votre mère, si vous avez au fond du cœur les loyaux

principes de M. le vicomte votre père, vous ferez la joie et le bonheur de la chère enfant que je vous ai choisie et que je vous confie en toute sécurité. — Songez, mon cher ami, que le sacrement de mariage impose à l'homme des devoirs dont il ne s'affranchit, hélas ! que trop souvent. Lorsqu'on s'associe à un être aussi intéressant que l'est l'innocente jeune fille quittant la maison de Dieu, comme mademoiselle de Verneuil, ou le giron maternel, on se charge à la fois de lui offrir et les consolations de la prière et les caresses de la famille. Si rien n'est pur comme la virginité, rien n'est noble et respectable autant que la communauté vertueuse de deux enfants du Seigneur, beaux, jeunes et pieux. Vous me comprenez ; je ne veux pas anticiper sur les jouissances qui vous attendent, en vous faisant ce soir une partie du sermon que vous entendrez probablement demain ; car je présume que vous ne resterez pas vingt-quatre heures à Paris après ce que je viens de vous dire, et surtout après ce que je vais vous lire.

— Oh ! mon bon père, tant que je vous écoute, je suis sous le charme de votre parole éloquente et affectueuse... Quand vous vous tairez, j'avoue que je ne songerai qu'à prendre la poste.

— Oh ! c'est, ma foi, bien naturel.

Alors M. de Brionne se leva, et ouvrant son

secrétaire, il y prit une lettre qu'il offrit au vicomte en lui disant :

— Tenez, lisez, lisez tout haut; je ne saurais entendre trop souvent les suaves pensées qu'exprime si délicatement cette lettre; je vais jouir avec délices en vous écoutant. Les phrases de ma petite Marie, en passant sur vos lèvres, mon jeune ami, y prendront, ce me semble, une fraîcheur nouvelle et de nouveaux parfums... Allez, j'écoute.

Le vicomte réprima un léger tressaillement que l'abbé ne laissa pas échapper; mais l'attribuant à l'émotion et à l'amour, il n'en témoigna aucune surprise, et son intérêt pour le jeune homme s'en accrut naturellement.

M. de Fontac ouvrit la lettre et lut, d'une voix qui, d'abord émue, se raffermit peu à peu et passa par tous les tons qu'exigeaient les sentiments de l'épître de sa fiancée :

Sainte-Anne, 13 décembre 1818.

« Mon bon père, c'est à vous que je veux ouvrir mon cœur par un mouvement de bien douce reconnaissance et de bien respectueuse tendresse.

« Je quitte le couvent où j'ai passé huit années de ma belle enfance, car il me semble que je ne sortirai de l'enfance qu'en sortant de cette maison

où je me dépouille, dès aujourd'hui, de mes vêtements de fillette. A quatre heures de l'après-midi, mon tuteur et ma tante viendront me prendre et je passerai du seuil de Sainte-Anne dans une voiture qui nous conduira au château de Verneuil, où je trouverai la tombe de mes pères, et où j'attendrai le bonheur qui vient de vous.

« Mon cher bienfaiteur, au temps où vous donniez les premières leçons à la petite orpheline, lorsque vous croisiez ses mains sur sa poitrine, au chevet de sa couchette et dès le matin, vous lui disiez : « Prie, mon enfant, afin que « Dieu bénisse ta journée. » Le soir, quand mes paupières appesanties résistaient au sommeil, vous preniez mon front sur vos genoux, et vous disiez : « Prie, enfant, pour remercier Dieu. » Ces paroles, qui étaient descendues au fond de mon petit cœur, m'ont appris, en grandissant, à n'être jamais ingrate ; voilà pourquoi je viens à vous aujourd'hui, à vous que j'ai imploré, et qui m'avez si souvent entourée des plus tendres soins.

« J'ai dix-huit ans, on dit que je ne suis plus une enfant, je veux bien le croire, puisque c'est aussi votre avis, et me voici prête à vivre en grande personne, à vivre en femme, puisque c'est le mot consacré. Ne croyez pas que je veuille me faire meilleure que je ne suis; je ne vous dé-

crirai pas longuement les regrets que je laisse à ma bien-aimée prison; trop souvent mes compagnes qui ont pris le vol avant moi ont feint des désespoirs dont je n'étais pas dupe, pour qu'aujourd'hui je risque de faire soupçonner le chagrin réel que j'emporte avec moi. J'étais libre de choisir entre la vie cloîtrée et le monde, nulle volonté ne m'a été imposée, et ne me sentant pas toute la force et la vertu des sœurs chrétiennes, je me suis volontairement décidée à aimer et servir Dieu comme l'a aimé et servi ma mère.

« Instruite par vos pieuses et chères leçons, je me doute des devoirs qui m'attendent dans une société que je ne connais pas, et dans laquelle j'entrerai, non sans trouble, mais sans peur et sans tache, car vous m'y suivrez, mon père. Je ne sais rien du monde, absolument rien, si ce n'est que c'est une réunion des créatures de Dieu qui doivent, à la pureté de leur essence, joindre l'expérience du bien et la sagesse qui en découle.

« Dans la retraite où se sont passés mes jours d'étude et de folies enfantines, mes oreilles n'ont été frappées d'aucun bruit qui leur ait semblé étrange, mes yeux n'ont rien vu qui les ait étonnés. Le développement de mon intelligence et de mes facultés a subi une loi qui ne m'a apporté aucune sensation pénible, et je ne prévois rien

qui doive m'effrayer dans la voie nouvelle où je vais m'engager.

« Cependant, pourquoi le tairais-je? depuis le jour où M. le vicomte de Fontac a accompagné mon tuteur et ma tante, depuis ce 20 août du dernier été, dont j'ai, malgré moi, gardé la mémoire, j'ai appris, presque à mon insu, qu'il existe parmi les hommes un homme que je dois chérir plus que tout mon prochain, un homme pour qui mon affection est un mélange de l'aveugle piété filiale, de l'amitié que je vous ai vouée, et du culte dont nous honorons le Seigneur.

« Est-ce donc là ce qu'on appelle l'amour? J'avoue que le mot et le sentiment m'étaient également inconnus. Vous étiez en voyage à cette époque décisive pour mon avenir, vous n'avez pu être présent à cette entrevue, et mes regards troublés, sans être blessés, semblaient vous chercher pour vous confier les élans de mon cœur. Depuis je vous ai revu; vous m'avez apporté les propositions de mon tuteur et les offres de M. de Fontac, et, sollicitant une réponse de votre fille adoptive (des noms que vous me donnez, c'est celui que je préfère), vous avez reçu mes aveux; je crois me rappeler que ces aveux ont rempli mes yeux de larmes, et que vous avez, dans ce même moment, baisé mon front qui, disiez-vous, ne savait pas rougir.

«Pourquoi aurait-il rougi? Ne faisais-je pas, en acceptant M. de Fontac pour époux, ce qu'avait fait ma mère chérie? et l'union à laquelle je me décidais ne m'a-t-elle pas été conseillée par vous, et ne doit-elle pas être bénie au pied de la croix?

« Vous m'avez demandé, hier en me quittant, si j'aimais toujours le vicomte votre protégé.

« Je vous ai dit que oui. et je vous le répète encore. Je vous l'ai dit sans hésitation, et je l'écris sans que ma main tremble. Ai-je jamais bégayé en vous disant que je vous aimais, mon bon père? Qu'est-ce donc que ce mot aimer, s'il n'est le symbole d'un dévouement qui doit survivre à la poussière du tombeau?

« Un seul souci me reste et me laisse pensive; ce souci est né de notre premier entretien. Vous m'avez dit que toute épouse chrétienne était chargée du bonheur de son mari, qu'elle en devenait en quelque sorte responsable. Voilà une lourde croix, mon père, ou plutôt un imposant devoir! Mais pour accomplir ma mission, qui est glorieuse après tout, vous ne m'épargnerez ni vos conseils, ni vos sermons. Soyez persuadé que toute femme que je serai, vous me trouverez aussi docile et aussi attentive, aussi sage, en un mot, qu'au temps où vous aviez de courtes semonces et de gros bonbons en réserve pour votre petite Marie.

« Adieu, mon bon père, je me suis réfugiée dans ma cellule pour vous écrire plus à mon aise, et pour remettre ma tête sur vos genoux, afin que vous me bénissiez comme vous le fîtes lors de mon entrée au couvent. Ma tante m'a annoncé que vous m'aviez fait cadeau de mon voile de noce et de ma couronne d'oranger; vos fleurs me porteront bonheur, et je les croirai venues du ciel.

« Nous serons demain vers deux heures à Verneuil; mon tuteur, qui attend chaque jour M. de Fontac, désire que le mariage soit célébré aussitôt son arrivée. Je ne comprends pas trop cette détermination, et je ne saurais vraiment vous l'expliquer; mais je ne m'y oppose pas. Résolue et dévouée, il me tarde de me consacrer entièrement à mon seigneur et maître que vous aimez tant, et que je choisis pour vous plaire.

« Vous n'avez donc que le temps de vous mettre en voiture pour venir nous rejoindre; mariée loin de vous, j'aurais l'air d'une victime et je pleurerais à coup sûr.

« Tout à vous de cœur et d'âme, mon bon père, en souvenir d'inaltérable reconnaissance :

« Votre fille en Dieu et servante,

« MARIE DE VERNEUIL. »

— Eh bien! qu'en dites-vous? murmura l'abbé

en essayant de surmonter une émotion visible et en essuyant à la dérobée deux larmes qui grossissaient aux coins de ses prunelles. Qu'en dites-vous, mon cher Alfred? Est-ce un trésor que cette enfant-là!

Le vicomte était lui-même dans une agitation qui ne lui permit pas de répondre; il balbutia quelques mots sans suite, et fut interrompu par M. de Brionne, qui continua :

— Pourquoi vouloir me cacher ce que vous éprouvez? J'aurais une bien triste opinion de votre cœur s'il ne s'était pas amolli dans cette circonstance. Ah! jeune homme, ayez bien soin de cette perle que je vous confie, et, dans toutes les bonnes et mauvaises chances de votre vie, n'oubliez jamais ce qu'était votre fiancée pour savoir chérir et vénérer votre femme! En se mariant, l'homme prend presque toujours pour épouse une jeune fille dont l'âme est blanche comme l'aile des anges; mais bientôt il perd tout souvenir de cette pureté qu'il trouble lui-même par son oubli, par son abandon, par ses infidélités. Un jour vient, jour triste! où, fatigué, l'homme s'arrête et se retourne; il cherche alors la compagne qu'il avait choisie, qu'il avait aimée, qu'il avait épousée à la face du ciel; il la cherche telle qu'elle était au temps où il l'a délaissée, et souvent, hélas! la main de Dieu peut seule rele-

ver de l'abjection celle dont il a, premier coupable, causé la chute... Vraiment, madame Benoîte me fera gagner mon paradis, malgré tous mes péchés, ajouta brusquement l'abbé de Brionne sur un ton mêlé de bonne et de mauvaise humeur.

— Qu'est-ce que madame Benoîte? demanda le vicomte, qui écoutait encore la parole, simple, douce et persuasive du chanoine.

— Pardienne! c'est mon cordon bleu. Voilà qu'il est minuit et cinq minutes... Ah! fit l'excellent homme en se redressant, je crois qu'on nous vient annoncer une bonne nouvelle.

— Le souper de M. l'abbé est servi, dit d'une voix mielleuse mademoiselle Marthe.

— Voilà qui est parler, mon enfant! s'écria le chanoine.

Et entraînant son hôte il se glissa sur la pointe des pieds jusque dans la salle à manger.

— Asseyez-vous là, mon jeune ami, en face de moi... Marthe, ma fille, tenez-nous compagnie, vous devez être aux abois.

— M. l'abbé, je n'ai pas l'appétit d'une mouche.

— Vous savez bien que je n'aime pas cette raison-là; elle cache toujours quelque malice. Les femmes qui manquent d'appétit sont ou malades, ou coquettes, ou acariâtres. Vous vous portez comme un charme, et vous avez un caractère

charmant; donc vous avez faim... Mettez votre couvert.

— M. l'abbé, je crains de vous gêner.

M. de Brionne, qui avait déjà fait le signe de la croix pour dire son bénédicité, se contenta d'allonger l'index vers la place qu'occupait quelquefois mademoiselle Marthe; et comme ce geste ne souffrait aucune réplique, la prière de l'abbé n'était pas achevée que le couvert de la gouvernante était mis.

— A vous, M. le vicomte, dit le chanoine; je vous sers en étranger, mais vous y reviendrez, j'ose le croire... A vous, Marthe... Eh bien! où allez-vous maintenant?

— Mon Dieu, j'ai oublié d'allumer la lampe de la chapelle et j'y cours.

— Excellente femme! esclave de son devoir, elle ferait dix lieues pour réparer un oubli.

La gouvernante, qui n'avait pas craint de faire un petit mensonge pour trouver un prétexte à son absence, passa dans la bibliothèque qu'éclairait faiblement la flamme du foyer, et, prenant le bouton de la porte secrète, elle entra dans la chapelle.

— Jésus! mon Dieu! cria la brave demoiselle, en apercevant, à la lueur tremblante de la veilleuse suspendue au plafond, la belle étrangère qu'elle avait introduite étendue sans connaissance

contre la cloison du cabinet; Jésus! mon Dieu! qu'avez-vous, ma chère sœur?

La jeune dame, au toucher d'une main secourable, sembla se ranimer et ouvrit de grands yeux larmoyants. Tout à coup elle recouvra la mémoire et se leva précipitamment.

— Vous vous êtes donc trouvée mal, mon enfant? Je vais vous faire prendre quelque chose, un peu de fleur d'orange... Le froid vous aura saisie... Voulez-vous un peu de brou de noix? c'est souverain pour l'estomac... Comme vous êtes pâle!

— Ce ne sera rien, murmura l'étrangère d'une voix si faible que mademoiselle Marthe eut peine à l'entendre, ce ne sera rien, j'ai eu un étourdissement, un éblouissement; c'est la fatigue, l'anxiété... Rassurez-vous, je suis remise, je vais très-bien... Où est donc M. de Brionne?... la visite est-elle partie?

— Eh! bon Dieu! non, c'est bien ce qui me fâche et me désespère. N'avez-vous donc pas entendu tout ce qui s'est dit à côté de vous, dans ce cabinet?

— Quel cabinet? demanda la jeune femme avec un serrement de cœur qui faillit l'étouffer.

— Là... derrière cette cloison.

— Oui, en effet, j'ai entendu parler, mais...

— Vous n'avez pas écouté; dame! c'est le mé-

tier d'une honnête personne comme vous. D'ailleurs, vous n'auriez rien entendu qui ne fût à entendre; M. l'abbé est un saint homme du bon Dieu, toutes ses paroles sont des leçons, toutes ses actions sont des vertus. Bref, il paraît que le jeune homme dont il a reçu la visite est une vieille connaissance à lui et qu'il l'aime autant qu'il l'estime; dans ce moment, ils sont à souper tranquilles comme Baptiste, sans se douter que vous êtes là à vous morfondre et à perdre connaissance. Aussi, je suis venue vous demander si vous ne voulez pas que je prévienne monsieur.

— Gardez-vous-en bien, mademoiselle, reprit l'étrangère avec un élan d'effroi qu'elle modéra par degrés, M. de Brionne et vous devez seuls me savoir ici. Toute indiscrétion, toute imprudence me pourraient perdre!...

— Prenez donc courage; je retourne au souper; mais si je touche à mon assiette, ce sera miracle. Adieu, mon enfant.

La gouvernante du chanoine repassa par la bibliothèque et regagna la salle à manger.

La jeune femme avait suivi tous les mouvements de mademoiselle Marthe; aussitôt qu'elle eut perdu le bruit de ses pas, elle ouvrit la porte secrète, jeta un regard rapide dans la bibliothèque et s'y glissa furtivement.

Les tisons n'avaient plus de flammes, une lueur

rougeâtre provenant de la braise rayonnait seule sur les bords du tapis et sur les pieds des meubles, laissant les coins et le vide supérieur du cabinet dans une épaisse obscurité. L'apparition subite de l'étrangère dans cette pièce où nulle jeune femme n'avait sans doute pénétré depuis plus de vingt ans que l'abbé l'occupait, était d'une singulière nouveauté; elle s'arrêta dès son premier pas, et posa ses deux mains sur le dossier d'un fauteuil, pour prendre un appui, car elle chancelait. Ses mains touchèrent le carrick du vicomte, et cette rencontre la fit tressaillir; alors elle courut à la cheminée, prit un tison, le porta à hauteur du chambranle, et trouvant un bougeoir tout garni, elle approcha ses lèvres délicates du tison et souffla dessus jusqu'à ce qu'un petit jet de flamme allumant la bougie eût répandu une vive clarté autour d'elle; alors, elle rejeta le charbon au foyer, croisa ses bras et demeura immobile. Ses joues, que le feu avait vivement colorées, redevinrent pâles, et son beau visage reprit par degrés ce calme émouvant qui couvre les traits des victimes résignées. Ce visage, d'un ovale gracieux, était amaigri par les veilles et le chagrin, mais la distinction de ses lignes comme l'éclatante blancheur de sa peau en faisaient un type de rare beauté. Un cercle noir, ou plutôt plombé, s'étendait sous chacun de ses yeux et se fondait, en

mourant, avec le blanc mat des joues. Le coin des lèvres, relevé avec amertume, laissait deviner deux rangées de perles nacrées ; de longs cils noirs ombrageaient ses paupières et amortissaient le feu de ses regards ; et ses cheveux, plaqués en bandeaux jusqu'aux oreilles, tombaient en boucles floconneuses autour de son cou et sur ses épaules. Sur toute sa personne, cette femme délicieuse portait un cachet étranger qui, lui laissant les charmes des Françaises les plus distinguées, la revêtait d'une piquante originalité.

S'approchant brusquement d'une table de travail, la jeune dame prit une feuille de papier et la couvrit rapidement de quelques lignes ; puis, sa lettre terminée, elle la cacheta, mit pour adresse : *M. le vicomte de Fontac, rue Blanche,* 6, et courut au carrick qu'elle avait déjà touché. Ce vêtement n'avait pas de poches. Alors l'étrangère, se ravisant, détacha une petite épingle en diamant de son corsage, et, se saisissant du chapeau du vicomte, elle fixa sa lettre au fond de la coiffe, et la couvrit avec son propre mouchoir, qu'elle abandonna dans le chapeau. Cela fait, elle revint se prosterner devant la Vierge, et murmura ce mot :

— *Pardon !*

III

Le service de table de l'abbé de Brionne ne laissait rien à désirer au plus minutieux et plus gourmet convive. Le linge uni était de Flandre et d'une blancheur éblouissante; le vin colorait de ses rubis deux flacons de cristal placés, l'un à la droite du maître, l'autre à celle du vicomte; l'argenterie était forte, pesante et poinçonnée d'un écusson compliqué. Une lampe à quatre branches, surmontée d'un abat-jour, était suspendue au plafond et se baissait à volonté au moyen d'une poulie dérobée. La vive lumière que projetait cette lampe sur le milieu de la table faisait scintiller les facettes des cristaux, la porcelaine et l'argenterie.

— Eh bien ! mon digne ami, dit le chanoine, comment avez-vous trouvé cette bisque aux pigeonneaux ?

— Elle ranimerait un mort.

— Elle l'a ranimé, sur ma parole, car j'étais plus mort que vif en m'asseyant à table... Prenons le coup du médecin... Ce madère est irréprochable.

— Quelles sont, mon père, vos trois libations privilégiées ? demanda le vicomte, qui trouvait le madère exquis.

— Mon fils, j'estime que le coup du médecin est le plus salutaire, celui du milieu le plus agréable, celui de l'amitié le plus regrettable...

— Pourquoi regrettable ?

— Parce qu'il est le dernier, répondit l'abbé avec une demi-tendresse, et que la séparation d'un ami, si courte qu'elle soit, est toujours regrettable. Arrivez donc, mademoiselle Marthe... Eh ! bon Dieu ! comme vous voilà pâle et défrisée !... Pauvre femme !... Vite quelques gorgées de bouillon... là... là... et maintenant trempez vos lèvres dans ce petit verre... Allons donc !... c'était une défaillance. M. le vicomte, vous offrirai-je un peu de ce ris de veau aux champignons ?

Pendant que le chanoine faisait, en professeur, les honneurs de sa table, la gouvernante, préoc-

cupée de la belle dame qu'elle venait de quitter, était distraite, maladroite et silencieuse.

— J'ai cru comprendre, à la lettre de mademoiselle de Verneuil, dit le vicomte, que vous pourriez bien ne pas assister à la bénédiction nuptiale ; j'espère m'être trompé.

— Hélas! non. C'est avec chagrin que je renonce, que je me vois obligé de renoncer à cette cérémonie ; mais j'ai des devoirs importants à remplir, et j'en suis l'humble esclave.

— Il faut avoir une conscience bien scrupuleuse, mon père, pour ne pas oser s'absenter quelque vingt-quatre heures, quand cette absence doit faire deux heureux.

— Oui-da ! mon enfant, vous pouvez même dire trois heureux, car je serais du nombre ; mais écoutez tous les titres de mes grandeurs, et dites, sans impartialité, si je puis franchir les barrières de cette immense cité. Je suis chanoine honoraire de Saint-Sulpice, je suis aumônier de M. le duc de D***, je suis rapporteur du dixième bureau de charité, et cette semaine il faut que je fournisse mes états qui sont loin d'être complétés... La misère est si grande ! Je suis chargé de deux prêches : l'un à Saint-Étienne du Mont, l'autre à Saint-Jacques, et le catéchisme des écoles chrétiennes me prend trois grands jours par semaine. J'en passe, et des meilleurs, c'est le cas de le dire.

Vous voyez donc que je ne puis laisser toutes ces grandes occupations publiques pour courir à mes plaisirs. Le curé de Verneuil me remplacera très-avantageusement, n'en doutez point... Un peu de vieux beaune... Comment trouvez-vous ce petit vin ?

— Excellent.

— De fait, il est mignon... Eh bien ! jeune homme, attaquons-nous ce bel oiseau ? reprit le chanoine, en désignant de son couteau et de sa fourchette le perdreau rebondi que la cuisinière venait de poser en triomphe sur la table.

Le plat d'argent qui avait l'honneur de contenir cette pièce succulente était garni de becs-figues, blancs de graisse, juteux et perdus entre deux tranches de lard de Lorraine.

— Ma foi, mon père, répondit le vicomte, dussé-je ne plus manger de ma vie, je vous ferai encore tête pour ceci.

— Dieu soit loué !... voilà un convive comme je les aime... à tout plat bonne mine... Vous serez heureux en ménage, je crois devoir vous le promettre.

Ce disant, l'abbé de Brionne enfonça la pointe et le tranchant de son couteau sous l'aile du gibier, et la souleva avec une dextérité à la fois élégante et habile ; puis, retournant son arme, le fil en dessus, il fendit délicatement le jabot du

perdreau, et, pendant que quelques grosses truffes coulaient à droite et à gauche dans le plat, un parfum délicieux embauma toute la salle, et amena un sourire de jubilation sur les lèvres des convives, sourire dont mademoiselle Marthe ne sut vraiment pas se défendre.

L'abbé avança une assiette et y déposa le morceau succulent que portait sa fourchette; puis, il l'entoura de quatre belles truffes qu'il alla chercher dans les entrailles de la bête, et il l'arrosa d'un petit filet de sang, joignit au tout deux becs-figues, et appela la cuisinière.

— Benoîte, ma chère dame, vous me mettrez ceci au garde-manger, car j'ai fait aujourd'hui une vraie trouvaille : mademoiselle Marthe vous dira le reste.

La cuisinière emporta l'assiette en faisant une demi-révérence, et le vicomte put l'entendre marmotter :

— Pauvre cher homme du bon Dieu! faut espérer que ça ne mourra jamais!

— Je devine que ce que vous venez de faire cache quelque charité, dit M. de Fontac.

— Goûtez-moi cela, mon jeune ami, répondit le chanoine, qui fit semblant de ne pas avoir entendu, et voyons si vous êtes amateur.

— Quel fumet!

— N'est-ce pas? Un peu de bordeaux...

— Vrai, vous avez piqué ma curiosité, mon père; et cette aile de perdrix qui vient de passer à l'office...

— Ah! gourmand, vous la regrettez... Eh bien! est-ce une perdrix rouge ou une perdrix grise?

— Combien Dieu vous doit tenir compte, mon bon père, de ces aumônes que vous envoyez ainsi, séance tenante!

— M. l'abbé deviendra sourd avant de répondre à la question que vous lui faites pour la troisième fois, dit la gouvernante avec vivacité; mais puisqu'il ne veut jamais prôner que ses défauts, je vais vous dire, moi, ce qui se passe ici depuis la Saint-Jean jusqu'à la Saint-Sylvestre.

— Voyons, Marthe, ma mie, ne soyons pas mauvaise langue, dit le chanoine.

— Si je ne craignais d'être indiscret, je serais bien curieux, ajouta le vicomte.

— Vous saurez donc, monsieur, reprit la gouvernante, qu'à chacun de ses repas M. l'abbé (et il en fait trois par jour, excepté les temps de jeûne), après avoir dit son bénédicité, s'assoit, met sa serviette, prend son couteau et taille dans le meilleur plat le meilleur morceau, qu'il envoie à son office, comme vous venez de le voir.

— Mais la raison?

— La raison est que dans la journée M. l'abbé, qui est rapporteur au dixième bureau de charité,

a toujours rencontré quelque malade malheureux, quelque pauvre mourant de besoin auquel il envoie ce qu'il appelle une *friandise*, ou bien encore un *trompe-la-faim.*

— Marthe, vous êtes une bavarde, balbutia le chanoine devenu tout rouge.

— Et quand nous sommes seuls, Benoîte, M. l'abbé et moi, ce qui est rare, car votre couvert est pris d'habitude par quelque pauvre diable, le grand bonheur de M. de Brionne est de nous appeler près de lui, pendant qu'il dîne ou qu'il soupe, et là, il nous raconte ce qu'il appelle encore ses *trouvailles*....

— Marthe, vous n'avez pas le sens commun.

— Racontez plutôt ce que c'est que votre *trouvaille* d'aujourd'hui, ça lui servira bien plus que votre modestie.

— Au fait, elle a raison, et quoique le sujet soit triste, il n'est pas déplacé. Ce matin donc, entre sept et huit heures, comme j'allais à mon catéchisme, et que je traversais une mauvaise ruelle du quartier Mouffetard, qu'on appelle la rue du Pot-de-Fer, je fus arrêté par une petite fille couverte de guenilles, mais proprette sous ses haillons. Cela peut vous sembler impossible, à vous, mon ami, qui ne voyagez qu'en chaise de poste, et qui ne vivez que sous des lambris dorés; mais il est certain que mes visites aux mansardes, aux

caves, aux greniers et aux derniers réduits de la misère, m'ont souvent conduit à des pauvres qui avaient la propreté pour luxe. La fillette qui m'accosta peut avoir cinq ans; elle a la mine éveillée, mais d'une excessive douceur; elle a de grands yeux bleus, et une forêt de cheveux blonds parfaitement rangés sur son front de chérubin; ses petites joues sont pâlottes, mais blanches, et le froid piquant qu'il faisait les avait marbrées; ses pieds rougis, qui doivent être roses, flottaient dans de vieux souliers percés et éculés, beaucoup trop grands pour eux; sa grosse jupe de bure, rapiécée comme une mosaïque, donnait froid aux passants; et un mauvais fichu, dont le temps et le savonnage avaient mangé les couleurs, était croisé sur sa poitrine et noué derrière son dos.

« — M. le curé! me cria en allemand cette pauvre enfant, que j'avais dépassée.

« A ce son de voix si doux et si plaintif je me retournai et vis la petite Alsacienne, qui me dit alors :

« — M. le curé, j'ai bien froid!

« Puis elle m'avoua qu'elle n'osait pas remonter près de sa mère, de peur d'être grondée. Nous nouâmes aussitôt le colloque suivant, en allemand, que j'estropie de belle force.

« — Votre maman est donc bien méchante pour vous?

« — Oh ! non, au contraire.

« — Pourquoi donc craignez-vous de la rejoindre.

« — Elle m'a défendu de descendre dans la rue sans elle.

« — Elle a raison, ma chère petite, on pourrait vous faire du mal ; ainsi remontez bien vite

« — Oh ! ce n'est pas ça que craint maman ; hier j'étais allée à la fontaine qu'est là-bas, et un porteur d'eau m'a donné deux beaux sous que j'ai portés à maman, croyant qu'elle m'embrasserait beaucoup.

« — Eh bien ?

« — Maman m'a grondée bien fort, en me disant qu'il n'y avait que les petites laides qui tendaient la main dans la rue.

« — Et après vous avoir grondée, qu'a fait votre mère ?

« — Oh ! elle m'a embrassée de toutes ses forces, parce qu'elle voyait que j'allais pleurer.

« — Et après ?

« — Après elle est sortie en me disant d'être bien sage, qu'elle allait revenir. Puis elle est rentrée avec un beau pain tout doré qu'elle m'a donné.

« — Et vos deux sous ?

« — C'est avec eux qu'elle m'a acheté du pain, pour faire plaisir au bon Dieu.

« — Et a-t-elle mangé ce pain avec vous?

« — Rien qu'un tout petit morceau ; elle me disait que de me voir manger ça la nourrissait.

« — Mais, mon enfant, pourquoi avez-vous désobéi à votre maman en la quittant encore ce matin? vous ne craignez donc pas de la fâcher?

« — Oh ! si fait, M. le curé ; mais maman dormait ce matin et moi j'avais bien froid, et comme mon frère Faust, quand il avait froid, se mettait toujours à courir, je suis descendue dans la rue pour me réchauffer un peu sans réveiller maman ;... mais j'ai toujours froid... faites-moi un peu chaud sous votre beau manteau, M. le curé, je vous en prie.

« J'enveloppai la pauvre enfant sous les plis de mon manteau, et lui dis :

« — Voulez-vous me conduire près de votre maman, ma bonne petite?

« — Oh ! je veux bien, mais elle me grondera.

« — N'ayez pas peur.

« Guidé par ce pauvre ange, j'enfilai une allée sombre, étroite, malsaine, et je posai les pieds à tâtons sur les premières marches d'un escalier humide et boueux. Bientôt la rampe vermoulue de cet escalier se changea en une corde grasse et roide qui nous conduisit à une mauvaise porte d'une affreuse mansarde. Le cœur me battait à

tout rompre, et la voix fraîche de la jeune fille ne cessait de me répéter :

« — Marchez bien doucement; ne faites pas de bruit, la pauvre maman dort; il ne faut pas la réveiller.

« La fillette tira une ficelle qui souleva un loquet ; et poussant la porte avec précaution, elle glissa son petit corps dans une chambre ouverte à tous les vents, ôta ses souliers, fit quelques pas en se haussant sur la pointe des pieds et revint à moi pour me faire signe d'entrer.

« Si j'étais poëte ou romancier, j'aurais fort à faire pour donner une idée de la grâce et du charme répandus sur ce délicieux petit être. L'un de nos écrivains sacrés a dit avec une parfaite candeur que dans toutes nos bonnes actions nous sommes conseillés et guidés par des anges. Certes, c'était un ange qui m'avait pris par la main et conduit dans ce galetas; au moins me le suis-je figuré pendant tout le temps qu'a duré ma visite.

« J'entrai donc dans la chambre, et je me sentis pénétré par la bise qui soufflait par les fentes de la toiture et des lucarnes mal fermées. Au fond de cette pièce odieuse était un mauvais grabat, et sur ce grabat une femme dormait profondément. Si je n'avais pas su que cette femme était la mère de ma petite Alsacienne, je l'aurais aisément deviné en contemplant ses traits. La

ressemblance est merveilleuse ; longs cheveux blonds répandus sur la poitrine et les épaules, grands yeux battus, front triste, mais noble, douceur angélique de physionomie, c'était frappant, je le répète.

« Ah çà ! mon jeune ami, mangez donc ; il ne faut pas que mon histoire vous coupe l'appétit... Voulez-vous revenir au perdreau ?

— Non, de grâce, continuez votre histoire, elle m'intéresse vivement.

Le chanoine rassembla, avec le pouce et l'index de sa main blanche et potelée, un cœur et quelques feuilles de laitue, dont il fit une réjouissante bouchée, puis il continua son récit.

— Respectant le sommeil de cette pauvre femme, et ne voulant pas rester désœuvré, je commençai par entortiller la petite fille dans mon manteau ; ce qui étant fait, je m'agenouillai au pied du lit de sa mère, et je priai Dieu pour elle. Je priai de toute mon âme, car la prière, mon cher Alfred, est le remède à tous les maux ; elle console le pauvre et elle inspire le riche. Quand la mère de ma petite protégée ouvrit les yeux, elle poussa un cri de surprise et d'effroi ; mais reconnaissant un serviteur de Dieu, elle se signa aussitôt, et me dit d'une voix faible :

« — Qui vous a conduit ici, mon père?

« Je montrai la fillette, qui, s'étant débarrassée

de mon manteau, s'élança au cou de la pauvre femme et la baisa tendrement. Une douce chaleur avait rendu au corps charmant de l'enfant ses tons rosés; elle était mignonne des pieds à la tête, et je ne doute pas que le Seigneur n'ait enfermé dans cette enveloppe l'une des âmes de son paradis.

« — Madame, dis-je à la mère, je suis venu demander pardon pour une désobéissante...

« — Je comprends : Hélène vous aura détourné de votre chemin; c'est une vilaine indiscrète que je gronderai vertement.

« — N'en faites rien, car elle ne le mérite pas; puis, à tout dire, vous n'en avez pas bien envie.

« En effet, la pauvre femme caressait de ses deux mains la tête blondine de sa fille.

« — Hélas! mon père, je n'ai de richesse que mes baisers... mes pauvres baisers.

« — Et vous n'en êtes pas avare... vous avez bien raison, ne vous gênez pas; caresse vaut mieux que gronderie.

« J'expliquai le hasard de ma visite, et j'appris que j'étais chez une dame d'une petite ville d'Alsace, dans les environs de Colmar...

« Eh bien! vous changez de couleur, mon enfant, dit le chanoine au vicomte en s'interrompant, seriez-vous indisposé?

— Pas le moins du monde, mon père; votre

récit m'émeut, voilà tout... Continuez, je vous prie.

— Ainsi, reprit le chanoine, cette digne femme m'apprit qu'elle était des environs de Colmar, et qu'elle s'appelait madame Keller... Marceline Keller... c'est ma foi bien cela, n'est-ce pas, mademoiselle Marthe?

— Veuillez me donner un peu de bordeaux, mon père, balbutia le vicomte en tendant son verre d'une main vacillante.

— Madame Keller, continua l'abbé, m'apprit qu'elle était dans le plus affreux dénûment, par suite d'un procès et d'un séjour fatalement prolongé à Paris. Elle m'avoua qu'elle avait dépensé son dernier sou, et ne savait plus de quel bois faire flèche. Enfin, elle me supplia d'employer mon crédit à lui faire obtenir quelque place où elle pût honorablement gagner sa vie et celle de son enfant.

« J'aurais déjà comblé ses vœux si elle était en état de travailler, mais elle est malade; une fièvre lente la brûle à petit feu; le médecin que j'ai conduit chez elle m'a dit qu'il lui fallait un mois de repos absolu et des fortifiants. Sur mes instances elle a consenti à se faire transporter chez une vieille dame de mes amies, où on lui donne de grands soins; mais la chère vieille dame est une façon d'anachorète qui interprète tout de travers

la tolérance divine; qui fait maigre et maigre chère tous les jours de la semaine, et ne peut, par conséquent, traiter un malade convenablement; voilà pourquoi, mon fils, puisque vous teniez tant à le savoir, j'ai fait mettre de côté une écuelle de purée et une aile de perdreau.

— Vous êtes la providence du pauvre.

— Fadaise, mon jeune ami, fadaise! J'ai pour habitude, comme vous l'a dit cette bavarde que mon histoire a endormie, Dieu me pardonne! de prélever sur mes repas le morceau qui me semble le plus appétissant. Ce morceau, je l'envoie à une de mes *trouvailles*, et c'est ce que j'appelle *la bouchée du roi*. Ce n'est pas grand'merveille, comme vous le voyez. Chacun a ses manies. Pour mon compte, je ne dînerais pas à l'aise si mon dîner ne devait profiter qu'à moi seul... Allons, Benoîte, ma fille, donnez-nous prestement le dessert et un doigt d'alicante; nous ne prendrons pas de café pour ne rien voler au sommeil.

— Et la desserte, M. l'abbé, dit la gouvernante, vous n'en parlez pas.

— J'imagine qu'elle passe aux pauvres, comme l'aile de perdrix? ajouta le vicomte.

— Justement, mon doux monsieur, justement! aussi notre maison est connue dans le quartier.

— Que voulez-vous, ma chère, répondit le chanoine en partageant une magnifique poire

cresane, *à la porte où l'on donne les miches, les gueux y vont!* Braves gens que tout cela!

— Votre protégée, madame Keller, ne vous a pas confié la cause de son procès et de son voyage à Paris?

—Non, je n'en ai tiré que des demi-mots; j'ai cependant cru comprendre qu'il y avait quelque noire méchanceté ou plutôt quelque crime caché dans tout cela. Elle m'a parlé d'une fille aînée perdue pour elle, déshonorée ou morte, je ne sais... bref, je ne tarderai pas à être mieux instruit, et croyez bien que ma curiosité n'aura d'autre but que de servir ces malheureuses et intéressantes créatures.

— Mon père, pour témoigner ma reconnaissance à Dieu qui m'a aidé dans mes espérances, et à vous qui avez fait réussir mon mariage, je ne saurais trop m'associer à vos bonnes œuvres. Veuillez donc consacrer cet argent au soulagement de vos deux protégées, dont l'histoire m'a vraiment attendri. Surtout, ne me nommez pas; que ceci reste entre nous.

Le chanoine prit un billet de cinq cents francs que lui offrait le vicomte, et le remettant à mademoiselle Marthe, il dit :

— Dieu vous le rendra, mon enfant, et vous le rendra au centuple. L'argent semé de cette sorte ne reste pas longtemps hors du gousset.

Le chanoine se leva et dit les grâces en compa-

gnie de mademoiselle Marthe; puis il prit le vicomte sous le bras, et se promena lentement dans la salle.

— Ainsi donc, vous comptez partir demain matin pour Verneuil?

— Comment, demain? aujourd'hui même; c'est-à-dire qu'en vous quittant, je ferai atteler ma chaise et me mettrai en route!...

— A la bonne heure! j'aime assez ces résolutions hardies et militaires. Tel que vous me voyez, j'ai longtemps hésité entre l'uniforme et la soutane; en un mot, je serais soldat si je n'étais prêtre.

— Cela ne m'étonne pas; les gens d'Église et les gens d'épée se touchent comme tous les extrêmes.

— Sans doute, le Créateur n'a-t-il pas été appelé *Deus exercituum* par les Hébreux?

— Vous avez là de beaux portraits; sont-ils de vos aïeux?

— Oui, certes, ma salle à manger est un salon de famille, et je m'y entoure d'êtres qui me sont chers. Ici, vous voyez messire Gui de Brionne, le second de ma race, mort en héros sous les murs d'Orléans, en 1428. Là, madame de Brionne, mariée au baron de Viviers, qui fut page de Louis XII et châtelain de Val-sous-Ville, une terre magnifique, ma foi! que messieurs les sans-culottes ont

trouvée fort à leur convenance, car ils s'en sont accommodés bel et bien. C'est encore un cru fameux de notre belle et riche Bourgogne, et il appartient à un gaillard qui l'a payé en assignats l'an de grâce... l'an IV, voulais-je dire, de la meilleure des républiques. Je dois rendre cette justice au nouveau propriétaire, qu'il m'envoie, bon an mal an, un échantillon de sa vendange, ce qui me sert à noyer mon chagrin. Ce beau colonel d'infanterie qui porte si fièrement la poudre et la queue est mon père, le baron de Viviers, propriétaire et titulaire de Royal-Picardie... il a été tué à Quiberon!...

— Mais, s'écria le vicomte, que fait là cette mine révolutionnaire?

— Ah! dit le chanoine d'un ton railleur, on pourrait croire que c'est un hibou dans un nid de friquets, et cependant il est bien chez lui! Ce Clodius Brionne, c'est tout simplement Claude-Athanase de Brionne, baron de Viviers et de Val-sous-Ville, chanoine de Saint-Sulpice, votre hôte pour le quart d'heure, et votre serviteur à tout jamais.

— Je ne comprends pas...

— Et moi, je ne le comprends plus; mais je peux essayer de vous l'expliquer.

— M. l'abbé, interrompit vivement mademoiselle Marthe, ne croyez-vous pas qu'il va être

deux heures du matin? vous tomberez malade si vous ne prenez quelque repos.

— Ma gouvernante est sage comme Mentor, M. de Fontac; quittons-nous, recevez mon embrassade, rappelez-vous mes recommandations, et dites à Marie que j'irai passer un mois d'été à Verneuil pour la dédommager... Ah! venez prendre votre carrick et votre chapeau... Comment regagnerez-vous votre logis?

— Mon cabriolet doit être à votre porte.

Le vicomte de Fontac endossa son carrick, mit son chapeau, sans enlever le mouchoir qui cachait le billet de l'étrangère, et descendit précédé de la gouvernante.

L'abbé fit deux ou trois tours dans son cabinet, en disant à voix haute :

— Chère Marie, tu seras heureuse, bien heureuse! Allons en remercier Dieu!

Après quoi, M. de Brionne tourna le bouton de la porte secrète, entra dans la chapelle et demeura stupéfait devant la jeune femme, qui, d'une main, se soutenait à la corne de l'autel, et, de l'autre, écartait les cheveux dont son front était voilé.

— Qui êtes-vous, madame? demanda le chanoine après une assez longue pause.

— Je suis la vicomtesse de Fontac, répondit l'étrangère d'une voix ferme quoique émue.

IV

Le visage de M. de Brionne demeura calme; le digne abbé avait l'intelligence paresseuse à l'endroit du mal, et, quoique ses aumônes l'amenassent souvent à découvrir d'odieuses turpitudes, ce n'était jamais sans efforts qu'il parvenait à comprendre les mystérieuses souillures du cœur humain. En entendant la réponse de la jeune femme, qui était restée immobile et le front penché devant lui, il sembla réfléchir pendant quelques instants, puis il dit avec une candeur naïve :

— Madame, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, ou tout au moins mes souvenirs sont bien infidèles.

— Vous me voyez et je vous vois pour la première fois, mon père, et il m'a fallu bien du courage pour venir jusqu'à vous.

— Mon Dieu, mon enfant, si je peux vous être utile, ce sera de grand cœur... Voulez-vous passer au salon? cette chapelle est froide et vous frissonnez.

— Permettez que je reste ici, mon père, l'image de la sainte Vierge me soutient dans les aveux que j'ai à vous faire, et ces aveux sont pressés, malheureusement trop pressés!... Le nom sous lequel je me suis annoncée doit vous étonner?

— Le hasard est, en effet, singulier ; vous portez un nom qui m'est cher, et, si nous n'étions tous frères, j'avoue que ce nom seul vous vaudrait plus qu'à d'autres ma protection. A quelle branche des Fontac appartenez-vous? aux Fontac du Béarn, qui sont de la Paluze, ou aux Fontac de la Gironde, qui sont de la maison Marcillac? Je ne connais que ces deux familles du nom de...

— Je suis la vicomtesse de Fontac de la Paluze.

— Mais, voici qui me dépasse. Je ne connais de cette famille que le vicomte Alfred de Fontac, fils unique de feu le vicomte de Fontac, mort en émigration, ce jeune Alfred...

— Avec qui vous venez de souper, mon père.

— Justement...

— C'est mon mari, murmura la jeune femme d'une voix troublée.

— Votre mari! répéta l'abbé en reculant d'un pas et en attachant sur la vicomtesse des regards étonnés.

— Hélas! c'était mon mari; car je n'ai plus le droit de porter son nom, ajouta la jeune femme en essayant de dévorer quelques larmes.

— Ah çà! ma chère dame, expliquons-nous; ceci me paraît être au-dessus de ma perspicacité; vous dites que vous êtes...?

— Mademoiselle de Ravenstein, mariée en 1813 au vicomte Alfred de Fontac, et...

— Et...

— Divorcée le 18 mai 1815.

— Divorcée! s'écria l'abbé. Ah! malheureuse! que m'apprenez-vous là? Savez-vous que M. de Fontac est fiancé à...?

— Mademoiselle Marie de Verneuil, je le sais, et ne suis amenée ici que pour faire rompre ce mariage.

— Hâtez-vous alors, car le temps marche, et ne marche que trop vite, vous l'avez dit... Mais asseyez-vous, de grâce, asseyez-vous.

Le chanoine présenta une chaise et s'assit lui-même en répétant :

— Arrivons au plus pressé, je vous en supplie.

— Il faut, avant tout, mon père, prévenir la

famille de Verneuil; le moindre retard peut amener de grands malheurs.

— Mais le vicomte m'a quitté pour courir la poste sur la route de Verneuil.

— Cette nuit?

— Cette nuit.

— Ah! mon Dieu! eh bien! il faut nous mettre à sa poursuite et brûler le pavé... d'ailleurs on ne se marie pas en quelques heures; le vicomte arrive de Berlin; ses bans ne sont pas publiés, nous avons au moins quinze jours pour agir.

— Détrompez-vous, ma chère dame, tout est prêt. Ce mariage, qui est à peu près résolu depuis deux mois, a été légalement affiché et annoncé. Le code et l'Église sont satisfaits; on n'attendait plus, pour la mairie et pour l'église, que l'arrivée du fiancé, et c'est le jour même de cette arrivée que les époux doivent être unis par l'officier public et bénis par le prêtre...

— Partons donc, mon père, s'écria la vicomtesse en se levant précipitamment, partons sans plus tarder.

— Partir! mais comment? et pour où?

— Partons à quatre chevaux et pour Verneuil, que vous connaissez probablement.

— Sans doute... mais je n'ai pas de voiture.

— Mon coupé est dans la rue, venez... en route je vous raconterai cette fatale histoire.

— Et mes pauvres, que vont-ils devenir? qui les soignera?

— Cette même Providence qui vous a déjà mis sur leur chemin.

— Il le faut!... murmura le chanoine avec un gros soupir. Madame, suivez-moi.

M. de Brionne entra dans la bibliothèque, suivi de la jeune femme, prit son chapeau, son collet et sa canne, puis il passa dans le salon, où mademoiselle Marthe l'attendait.

— Bonté du ciel! et où allez-vous, monsieur? s'écria la brave gouvernante.

— Marthe, ma fille, je vais quitter Paris, pendant un, deux ou trois jours...

— Hélas! et vous partez de ce pas?

— De ce pas, vous l'avez dit... je laisse à vos soins tous mes pauvres, ayez pour eux une égale sollicitude. Où est Benoîte?

— Elle est couchée et dort, ainsi que vous et moi devrions faire, M. l'abbé.

— Vous l'enverrez chez les frères, chez M. le duc, au chapitre, à Saint-Étienne et à Saint-Jacques, pour donner avis de ma courte absence. Vous lui recommanderez le bouillon gras de ma pauvre Alsacienne; je désire que ce bouillon ne soit ni trop fort, ni trop faible, et saupoudré de gélatine. Vous irez voir, dans la journée, cette pauvre madame Keller.

— Madame Keller! répéta la vicomtesse, qui écoutait respectueusement les recommandations de l'abbé.

— Oh! oui, connaîtriez-vous encore cette intéressante créature?

— Madame Keller, qui habite Herlisheim, près de Colmar?

— C'est cela même.

— Et qui a deux filles et un garçon?

— Précisément.

— Quoi! cette pauvre femme est à Paris?

— Malheureusement pour elle, oui.

— Mais elle doit être dans une misère affreuse?

— Aussi affreuse que possible; cependant, je crois que ses chagrins les plus violents ne viennent pas de son indigence.

— Assurément non... c'est une triste histoire qui se mêle à la mienne... Venez vite, bien vite, mon père; de grâce, ne perdons pas une minute.

— Vous entendez, Marthe, vous entendez... éclairez-nous... Madame, je suis à vos ordres : veuillez passer devant... Ah! donnez-moi votre bougeoir, Marthe, et allez me chercher mon portefeuille; je suis sans argent.

— J'en ai pour vous et pour moi, mon père; nous réglerons nos comptes plus tard.

— Que la volonté de Dieu soit faite! je ne souf-

fle plus mot... Où donc est votre voiture? Je ne la vois pas...

La jeune femme, ayant ouvert la grille elle-même et avec impatience, fit quelques pas dans la rue et appela d'une voix sonore et vibrante :

— Faust!

Le roulement d'une voiture répondit presque aussitôt à cet appel.

— Voilà un nom qui ne m'est pas inconnu, dit le chanoine.

— Cela doit être, puisque vous êtes le protecteur de madame Keller.

— En effet, je crois me souvenir qu'elle nomme ainsi son fils.

— C'est vrai; aussi est-ce son fils que vous allez voir.

— Et que fait-il près de vous, madame?

— Pour le moment, c'est mon valet de pied; le voici.

Un élégant coupé de ville venait de s'arrêter devant la grille, et un jeune domestique en livrée de deuil, l'aiguillette à l'épaule, avait ouvert la portière et abattu le marchepied.

— Montez, mon père, dit la vicomtesse en offrant la main au chanoine qui, s'étant approché du valet, regardait avec surprise son doux visage et son gracieux maintien.

— Pour Dieu! monsieur, écrivez-nous dès de-

main, s'écria la gouvernante en pleurant à chaudes larmes ; il me semble que vous n'allez plus revenir.

La vicomtesse s'élança dans la voiture, et à peine assise dans le fond à côté de l'abbé, elle se pencha vers le domestique qui attendait ses ordres et lui dit :

— A la poste aux chevaux, et bon train.

Le coupé fut enlevé au grand trot.

— Me voilà jusqu'au cou dans un roman, dit le chanoine après un premier moment de silence, et je ne comprends rien au rôle que vous m'y faites jouer, ma chère dame.

— N'appelez pas cette histoire un roman, mon père, et ne doutez pas de la beauté du rôle que Dieu vous y destine.

— Je ne demande qu'à savoir où je vais et ce que j'ai à faire. Jamais acteur ne fut porté d'une volonté meilleure.

— Écoutez-moi donc.

— De toute oreille et tout cœur, mon enfant.

— Puisque nous avons du temps devant nous, je vais évoquer tous mes souvenirs, en vous priant de me rappeler à l'Évangile quand je m'écarterai de ses vertueux préceptes.

— Pourquoi vous méfier ainsi de vos propres forces?

— Parce que mon pauvre cœur a tant souffert et

souffre tant, hélas! qu'il s'anime et s'oublie quelquefois... La douleur est un mauvais guide, mon père.

— La douleur appelle à son aide la résignation.

— C'est une vertu que je ne posséderai jamais, et cependant elle serait un trésor pour mon âme affligée.

— Dieu n'aime pas qu'on désespère de sa bonté, mon enfant. Parlez, peut-être me sera-t-il donné de vous consoler.

— Comme je vous l'ai dit, mon père, je suis fille du baron de Ravenstein, et ma famille, alliée aux plus nobles maisons d'Allemagne, touche aux ducs de Clèves et de Berg; mon père était un vieux soldat que l'infortune de nos princes avait ruiné, et que la guerre avait couvert de blessures. Ma mère était morte fort jeune, et j'avais été confiée, dès ma plus tendre enfance, à une vieille amie de ma famille, retirée à Berlin. Blessé une dernière fois à Wagram, mon père vint se reposer de ses longs services dans la modeste retraite où j'attendais son retour. Un an après son arrivée, l'excellente amie à laquelle il avait laissé le soin de ma première éducation mourut, et il demeura seul chargé de ma conduite. Je ne vous dirai pas tout ce que ce noble père a fait pour son enfant. Sa bonté ingénieuse descendait aux plus minutieux détails pour satisfaire mes caprices ou flat-

ter mon petit orgueil. Ses économies, ses humbles revenus étaient employés à payer des maîtres renommés. Sa gloire était de me voir briller par les talents qu'il s'efforçait de me faire acquérir; sa vanité était de se laisser dire que je devenais belle; son bonheur était de baiser mon front à tout instant, et de se faire raconter par moi mes prouesses de fillette.

« Je veux abréger le récit de ces temps heureux où je n'avais pour compagnon que ce vieillard vénéré, et pour sentiment au fond du cœur que le bonheur d'être son enfant... Hélas! lorsque cette tendresse est déplacée par un autre amour, quelle jeune fille peut assez regretter le trésor qui lui échappe? Le mariage ne se voit qu'à travers un prisme trop souvent trompeur; heureuses celles qui ne laissent pas au seuil paternel, en le quittant, avec leur nom de demoiselle, leur dernière chanson! En 1812, j'avais seize ans, j'aimais la danse avec passion, j'aimais mon père de toute mon âme, j'adorais Dieu en vraie chrétienne, et, s'il m'arrivait de rêver quelquefois dans un long sommeil, ce n'était jamais qu'à mon piano, ou à mes oiseaux, ou à mes fleurs.

« Devenant, chaque année, plus infirme, mon père devenait aussi sérieux et pensif. Il lui arrivait souvent de prendre ma tête dans ses mains et de me regarder fixement, jusqu'à me communi-

quer le germe de cette muette tristesse à laquelle il était en proie. Alors, n'osant pas le questionner, je m'abîmais dans des rêveries sans fin, cherchant une cause aux distractions qui l'absorbaient. Au commencement de l'année 1813, un banquier de Berlin, chez qui mon père avait placé une forte partie de sa petite fortune, fit faillite et nous enleva ce qui fournissait à notre pauvre luxe. Mon père fut frappé par ce malheur comme par la foudre; il tomba malade, et ne dut qu'aux soins les plus tendres son rétablissement. Mais il se releva de cette maladie vieilli de dix ans; ses facultés intellectuelles baissèrent tout à coup, ses forces le trahirent, et je ne l'ai vu sourire, depuis lors, que quand il caressait ma tête sur ses genoux tremblants; encore ce sourire n'était-il que passager, et s'éteignait-il bientôt dans une amère contraction des lèvres. Tout son corps éprouvait dans ce moment un tressaillement fébrile, et ses mains couvraient, comme malgré lui, mon visage.

« Lorsqu'on aime, on s'identifie avec l'être qui occupe à toute heure la pensée. L'esprit devient inventif et les secrets de notre ami nous appartiennent bientôt, si cachés qu'ils soient. Je devinai donc que mon père, inquiet de mes seize ans et de sa vieillesse, voyait avec terreur marcher ces deux âges, l'un vers l'époque nubile, l'autre vers la tombe. Nous étions pauvres, et pour satisfaire

l'ambition du baron de Ravenstein, il aurait fallu qu'un jeune seigneur vînt lui demander ma main. Fortune et naissance, il fallait tout cela au dernier rejeton d'une race glorieusement citée dans l'histoire… Fatales présomptions, hélas !

« Comme je n'avais eu jusqu'alors aucune préférence pour les gentilshommes que j'avais rencontrés dans le monde, comme nul d'entre eux ne s'était occupé de moi de manière à me troubler, je m'étudiai à redoubler d'insouciance et de légèreté pour mieux tromper mon père ; et, pendant que chaque jour amenait sur mon front l'éclat de la puberté, je travaillais à redevenir enfant, substituant aux vagues émotions du cœur des lutineries dignes de ma poupée. Mon père ne se trompa pas à ce manége, et sa tristesse n'en devint que plus profonde et plus tenace.

« Ne pouvant nous soutenir à Berlin avec les débris de notre fortune, nous résolûmes d'un commun accord de rentrer en France et de retourner dans le petit village d'Herlisheim, où, avant l'émigration, ma famille maternelle possédait de grands biens. Avant de nous mettre en voyage, mon père me demanda si je regrettais ce monde où j'avais brillé, et ces fêtes dont j'avais été, selon lui, l'un des ornements ; le noble vieillard dut bien voir que ma réponse était franche, lorsque je lui dis, en le pressant sur mon cœur,

que la pensée de rentrer dans notre beau pays et d'y retrouver la tombe de ma mère me faisait tout oublier avec dédain.

« Nous revînmes à Herlisheim. Nos premiers pas dans ce village, que j'avais quitté à l'âge de huit ans, amassèrent dans mon cœur des émotions à la fois douces et mélancoliques ; mon père était appuyé à mon bras, et marchait péniblement. Le souvenir de son ancienne opulence et celui de ma mère se disputaient sa faible tête, et, lorsqu'il revit le château de Ravenstein passé à vil prix dans des mains étrangères, je crus qu'il allait mourir.

— Tout n'est que vanité, ma fille, dit le chanoine, qui jusque-là avait écouté en silence ; je vous offre le pendant du château de Ravenstein dans la terre de Val-sous-Ville, qui m'a été ravie à grands coups d'assignats. Continuez.

— Nous étions à Herlisheim depuis deux mois à peine, lorsque mon père reçut la visite d'un jeune élégant que nous avions vu souvent à Berlin, qui m'avait fait danser à plusieurs bals, et dont le père avait émigré dès les premiers jours de la révolution ; vous devinez de qui je veux parler?

— Du vicomte de Fontac?

— Oui. Nos pères s'étaient un peu connus à l'armée des princes, et le jeune vicomte, qui était alors orphelin, avait toujours été reçu par nous

avec une cordiale affection. Cette visite causa un vif plaisir au vieillard qui s'était vu abandonné de ses meilleurs amis en même temps que la fortune et la vie se retiraient de lui. Le vicomte acheta une terre près d'Herlisheim, et nous demanda la permission de nous visiter souvent et en voisin. Cette permission lui fut accordée sans arrière-pensée aucune.

« Je veux vous épargner un récit qui ne convient pas à votre gravité et qui envenime toutes mes blessures. Je vous dirai donc à la hâte que la présence du vicomte amena un changement complet dans l'existence de mon père et dans la mienne. Je ne tardai pas à m'apercevoir que l'humeur chagrine du baron de Ravenstein fuyait chaque jour devant une douce quiétude, et que ma folle insouciance faisait place à une mélancolie dont j'avais peine à me défendre. Je me surprenais à soupirer et à rêver quand le vicomte passait quelque temps sans nous voir ; et lorsque j'entendais le galop de son cheval, j'écoutais les tressaillements de mon cœur avec une délicieuse émotion que je ne cherchais même pas à m'expliquer.

« Un soir, mon père m'attira près du fauteuil dont il ne se levait plus qu'avec peine, et m'annonça, le sourire aux lèvres, le visage radieux, qu'il fallait songer à nous quitter bientôt. A cette nouvelle, je sentis de grosses larmes rouler sur

mes joues, je me serrai contre le sein du vieux guerrier, et je lui demandai pourquoi nous devions penser à cette séparation.

« — C'est que je vais bientôt mourir, fille chérie, me répondit-il.

« Épouvantée, je regardai mon père, et je vis briller son regard d'un feu que je croyais à jamais éteint.

« — Ne t'alarme pas, mon pauvre ange, reprit aussitôt le vieillard; car je mourrai content, car je rendrai mon âme à Dieu en le bénissant des bienfaits dont il m'aura comblé à mon lit de mort, car, en fermant les yeux sur toi, je les fermerai sur ton bonheur.

« Pressé de s'expliquer, mon père me conta que M. de Fontac lui avait demandé ma main, et que, si je n'éprouvais aucune répugnance à cette union, elle le consolerait de tous les orages de sa vie, en relevant la dignité de sa maison, et me replaçant au rang d'où je n'aurais jamais dû descendre.

« Cette révélation paralysa toutes mes forces et m'apprit que j'aimais le vicomte avec cette chaste adoration que toute jeune fille élevée dans la crainte de Dieu et l'amour de sa famille apporte au futur souverain de sa destinée. Je ne cherchai pas à dissimuler mes sentiments, et, couvrant de baisers les cheveux blancs de mon père, je lui fis

des aveux que jusqu'alors je n'avais pas osé me faire à moi-même. Le baron m'écoutait avec délices et me rendait caresse pour caresse. Je m'échappai des bras de mon père ivre d'une joie voluptueuse qui tenait du vertige.

« Depuis mon arrivée à Herlisheim, je n'avais fait qu'une visite ; c'était à une excellente femme qui avait été demoiselle de compagnie de ma mère et qui s'était mariée à un sous-officier du régiment d'Alsace, dont mon père était alors colonel. Cette femme nous avait toujours été dévouée, et nous l'avions retrouvée avec bonheur. Son mari, suivant les armées républicaines, était devenu officier supérieur, et sa carrière s'ouvrait brillante devant lui, lorsqu'il tomba mutilé dans les champs de Marengo. Le pauvre soldat se retira dans ses foyers, où, incapable de travailler activement, il n'était que d'un faible secours à sa famille. Cette famille se composait de Marceline Keller, sa femme...

— Ma protégée ? interrompit l'abbé.

— Votre protégée, oui, mon père, qui était, lorsque nous revînmes à Herlisheim, mère d'une charmante jeune fille et d'un petit garçon âgé de dix ans. Cette jeune fille se nommait Thérèse, et n'avait que deux ans de moins que moi. Nous nous étions liées d'amitié tout d'abord. Pauvres toutes les deux, nous préférions notre intimité à

une société bruyante pour laquelle nous ne semblions pas faites ; nous nous racontions tout ce qui pouvait se passer de joyeux ou de triste dans nos âmes ; nous nous aimions sincèrement, délicatement ; et, aussi pures l'une que l'autre, nous n'avions jamais échangé aucun de ces soupirs que la confidence de mon père venait d'amasser tout à coup dans mon sein.

« L'éducation de madame Keller, ses distinctions naturelles, avaient fait de Thérèse une demoiselle accomplie. Dieu lui avait donné un visage enchanteur, et elle réunissait toutes ces perfections qui font de la créature humaine le chef-d'œuvre de beauté. Nos pères qui, pour avoir fait la guerre, chacun de son côté, ne s'en estimaient pas moins, se confiaient souvent leurs craintes pour notre avenir, et bâtissaient de beaux châteaux, aux jours de bonne humeur, châteaux de cartes dont nous étions les châtelaines.

« Dès que je fus maîtresse du secret du baron de Ravenstein, je courus chez mon amie, et je lui racontai naïvement la scène dont j'étais encore émue. Thérèse, qui ne voyait dans mon mariage qu'un sujet de joie pour mon père et pour moi, me sauta au cou, m'embrassa avec tendresse, et lorsqu'à la même heure nous fîmes notre prière le même soir, je suis bien persuadée que le cœur de mon amie demanda à la Vierge ses bénédic-

tions pour moi. Le lendemain de ce jour d'un si douloureux souvenir, mon père écrivit au vicomte de Fontac pour lui annoncer que j'étais sa fiancée. Le vicomte vint aussitôt me faire sa cour officielle, et quinze jours après cette visite, nos publications étant complètes, la couronne virginale, que Thérèse avait elle-même tressée pour mon front, tomba sous les doigts de mon époux, que j'aimais, que j'adorais, avec toute l'énergie, toute l'impétuosité d'un sentiment qui ne s'était révélé que pour me donner un tyran jusqu'à ma dernière heure !

— Eh quoi ! êtes-vous encore, malgré le divorce, sous l'empire du même attachement ? s'écria le chanoine.

Madame de Ravenstein cacha son visage dans ses deux mains et sanglota.

— Allons, mon enfant, du courage ! songez à votre dignité ; n'oubliez pas les cheveux blancs de votre père, ce serait les déshonorer que de se laisser aller à de pareilles faiblesses.

— Hélas ! le vieux guerrier n'est plus ! Il n'a pas fermé ses yeux sur mon bonheur, comme il l'avait espéré ; il les a fermés sur ma honte et ma douleur...

— Sur votre honte ? Le divorce aurait-il été prononcé contre vous, et seriez-vous criminelle ?

— Criminelle ! moi ! moi, criminelle ! Oh ! non,

mon père, non! Je suis faible, je suis indigne, mon cœur n'a pas une goutte de ce sang fier qui a fait battre ceux de ma race... mais criminelle, je ne l'ai jamais été.

— Achevez votre récit, ma pauvre enfant, je m'y intéresse, et je prie Dieu de vous venir en aide.

— M. le vicomte de Fontac était riche, les biens de son père avaient été administrés dans les jours sanglants de la révolution par l'un de ces hommes loyaux et intègres qui ont donné l'exemple du désintéressement au milieu du pillage, et qui ont fidèlement restitué les trésors dont ils étaient dépositaires. Notre union fut célébrée en grande pompe, et chacun vanta la générosité de mon mari, qui, jeune (il n'avait que vingt-deux ans), élégant, doué des qualités les plus précieuses, avait choisi une compagne sans écouter d'autres conseils que ceux de son noble cœur.

« Pendant les premiers mois de notre mariage, Thérèse se montra radieuse; mon bonheur, qui éclatait dans toutes mes actions comme dans toutes mes pensées, semblait être partagé par elle; et la douce amitié dont elle me donnait des preuves si délicates avait pour moi un charme indicible. J'attendais que son heure fût venue comme était venue la mienne; je caressais la pensée d'une alliance digne d'elle; je m'apprêtais à faire naître

l'occasion d'enchaîner à jamais son cœur dans une union sainte et sacrée, et je travaillais à son insu à la mettre en présence de quelque prétendant qu'elle dût aimer comme j'aimais !

« Mon père, à qui j'avais confié mes projets, les approuvait et se promettait de m'aider dans mes recherches ; c'était toujours en me souriant que le bon vieillard se faisait raconter les exploits que je méditais ; et quand M. Keller venait nous voir et qu'il se laissait aller à de gros soupirs en parlant de sa petite Thérèse, mon père éclatait sous cape et se contentait de lui répondre :

« — Voisin, tout vient à point à qui sait attendre.

« Cependant l'année n'était pas encore écoulée que je crus remarquer quelque changement dans l'humeur de mon amie ; son sourire était un peu forcé ; ses joues rougissaient ou pâlissaient subitement. Nos causeries n'étaient plus gaies et franches, et nous ne bavardions plus comme au temps de nos folies. Thérèse devenait tout à coup pensive ; elle s'éloignait de moi, et ne revenait à mes côtés qu'en surmontant une répugnance visible ; elle me faisait quelquefois des questions auxquelles j'hésitais à répondre, voulant ménager la candeur de la vierge et me respecter moi-même. Alors elle abandonnait ces questions, mais pour y revenir bientôt. Ainsi, elle me demandait un jour

si mon mari avait pour moi tout l'amour qu'avait promis le fiancé ; si nous n'éprouvions pas l'un pour l'autre des moments d'ennui et de lassitude ; si, quand nous nous séparions pour quelques instants, nous avions toujours le même bonheur à nous retrouver. D'après mes réponses, le plus souvent évasives, Thérèse, je vous l'ai dit, pâlissait ou rougissait. Sa santé s'altérait sensiblement, et bientôt je fus alarmée au point de m'en ouvrir à mon mari. M. de Fontac ne prit pas mes confidences au sérieux, il rit même beaucoup de ma belle langoureuse (c'était ainsi qu'il appelait mon amie), et me dit qu'il n'y avait qu'un seul remède capable de la guérir. Ce remède, ajouta-t-il, est un jeune et beau mari qu'il faut lui chercher ; car le spectacle de notre bonheur, constamment exposé à ses yeux, la trouble et lui fait déplorer son isolement.

« Frappée de cette réponse, je m'accusai d'égoïsme et je redoublai de tendresse et de prévenances pour détourner Thérèse de sa mélancolie. Mes premiers soins furent bien payés, car je remarquai un changement notable dans sa conduite, et j'en remerciai le ciel avec ferveur. Cette illusion, car c'en était une, fut de courte durée ; Thérèse retomba dans ses distractions, et la chute fut d'autant plus rapide et profonde, qu'elle avait été quelque temps retardée.

« Je crus devoir prendre conseil de mon père, qui accueillit sévèrement mes révélations. Son front se plissait pendant que je parlais, et lorsqu'il eut appris ce que m'avait dit M. de Fontac et les brusques métamorphoses du caractère de la jeune fille, il posa ses mains en croix sur ma tête et me dit :

« — Ceci est plus grave que tu ne penses, mon enfant : j'y songerai.

« Puis il me questionna à son tour sur mon bonheur conjugal, soulevant délicatement les coins d'un voile qui devraient être baissés, même pour un père.

« Surprise, tout d'abord, par cet interrogatoire, je ne tardai pas à être frappée par une pensée infernale qui m'abattit comme un coup de foudre. Dès ce moment, je compris, ou plutôt je vis le fond de mon cœur à la lueur des éclairs que cette pensée fit jaillir de mes esprits. Je compris que l'amour paisible, calme et dévoué, dont j'avais entouré mon mari jusqu'à ce jour, n'était qu'un pâle reflet de la passion brûlante dont je dois être dévorée durant ma vie entière. Dès ce moment, j'étais vraiment femme, j'étais jalouse !

— Le feu que vous mettez à me raconter vos malheurs me prouve, ma chère fille, que cette passion terrible n'est pas étouffée ; pour mériter l'assistance divine, il faut s'humilier et pardonner.

— Ah ! mon père, je m'humilie de tout mon pouvoir, mais le pardon, ah ! le pardon est au-dessus des forces d'une pauvre créature qui a tant souffert !

Le coupé gravissait en ce moment la pente assez roide de la rue Blanche ; il était deux heures et demie. Au bout de quelques minutes il s'arrêta devant la poste, et le valet de pied, ouvrant la portière, demanda les ordres de sa maîtresse.

— Quatre chevaux et route d'Orléans, dit madame de Ravenstein ; qu'on ajoute un palonnier au brancard, et dites à Jean de reconduire mes chevaux à l'hôtel ; vous monterez devant et m'accompagnerez ; appelez-moi le postillon de garde aux écuries ; voilà mon passe-port.

Le postillon se présenta.

— Mon ami, dit le chanoine, est-on venu vous demander des chevaux pour marcher sur Orléans depuis une demi-heure ?

— Oui, on est venu deux fois.

— N'inscrivez-vous pas les noms des voyageurs ?

— Si fait, et je viens d'en faire l'état pour l'administration.

— Parmi ces noms, n'avez-vous pas vu le nom du vicomte de Fontac ?

— Il n'y a pas une heure qu'il a fait prendre trois chevaux.

— A quelle adresse? demanda madame de Ravenstein.

— Pour la rue d'Anjou-Saint-Honoré, 20.

— Je n'y comprends plus rien, murmura le chanoine; rien, absolument rien.

— Et moi je comprends tout, mon père... Merci, mon garçon. Voilà pour boire; faites atteler lestement.

— Ça va marcher, madame, dit le postillon en empochant deux pièces de cinq francs. Allons, Antoine, à cheval!

Le coupé redescendit la rue Blanche, enlevé par quatre chevaux vigoureux qui le faisaient voler sur le pavé.

Cinq minutes après le départ de nos voyageurs, un landau attelé de trois chevaux s'élança de l'hôtel de la poste, roulant sur les traces du coupé avec une rapidité effrayante.

— Revenons à votre histoire si vous le voulez bien, madame, reprit l'abbé de Brionne. Si j'ai saisi ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire, nous en sommes restés au moment où un peu de jalousie se glissa dans votre cœur.

— Ah! mon père, je ne vous ai pas dit un peu de jalousie, je vous ai dit qu'une fureur soudaine, sombre et farouche s'empara de mon être et me révéla toute la violence de mon amour. L'idée, ou plutôt la crainte d'être trahie par mon mari, avait

allumé un incendie dans mon âme. Avec ce sentiment terrible, je perdis tout repos, je devins soupçonneuse, morose, dissimulée. L'enfer m'inspira ses plus secrets artifices, et je me fis l'espion de l'homme que je vénérais avec piété, cachant par de faux sourires l'amertume que mon cœur empoisonné rejetait sur mes lèvres. J'opposai la ruse à la fourberie, et je ne tardai pas à me convaincre de mon infortune; mes yeux égarés plongèrent dans le fond de l'abîme que la perfidie de deux infâmes avait creusé sous moi! L'homme que les mains du prêtre avaient béni à mes côtés, l'homme que la loi avait nommé mon défenseur, l'être chéri dont j'avais fait mon idole, le père du pauvre être que je portais dans mon sein, était un misérable qui n'avait obéi qu'à un caprice en m'épousant, et qui, lassé de ma tendresse, lassé de mon dévouement, s'était avili dans un amour honteux pour lui, mortel pour moi! La jeune fille que j'avais loyalement aimée, que j'avais comblée de bienfaits et de soins, s'était laissé séduire par mon mari, et avait oublié la sainteté du devoir et de l'amitié dans d'odieuses et d'adultères caresses. Que tous deux soient maudits!

— Pauvre femme, au lieu de maudire, priez... Songez au Christ!

— Ah! j'étouffe! dit madame de Ravenstein en

abattant la glace d'une portière; mon sang m'oppresse quand je parle de mes malheurs; ayez pitié de moi, mon père, je suis bien à plaindre !

En ce moment, comme le coupé passait la barrière et s'élançait sur la route d'Orléans, il fut joint par une voiture qui se maintint à sa hauteur, pendant que les postillons des deux équipages échangeaient quelques paroles.

Cette nouvelle voiture était attelée de trois chevaux ; ses stores étaient levés, et une jeune femme, penchée en avant, lisait une lettre à la lueur des lanternes.

Tout à coup, cette femme baissa l'une des glaces de devant, et cria au postillon d'une voix impérieuse :

— Vous allez au pas de tortue, touchez donc vos chevaux.

L'abbé et sa compagne regardèrent machinalement du côté d'où venaient ces mots, et madame de Ravenstein, saisissant le bras du chanoine et y crispant ses jolis doigts, murmura sourdement en se rejetant en arrière :

— Thérèse Keller !...

V

— Qu'avez-vous, mon enfant? dit l'abbé de Brionne en se retournant vivement vers la jeune femme; pourquoi ces pleurs?

— Là, là! répondit madame de Ravenstein, dans cette voiture, ne voyez-vous pas Thérèse Keller?

— Votre ancienne amie?

— Ah! cette rencontre me glace et me fait horreur! Regardez-la, mon père, regardez-la, vous qui pouvez, sans souffrir, contempler ce visage céleste. Si vous saviez quel démon cache cette enveloppe gracieuse! si vous saviez...

— Ma fille, vous m'avez recommandé de vous

arrêter quand vous dépasseriez les bornes de l'humilité, et je vous arrête. Ne cédez pas à vos ressentiments, oubliez l'offense pour être irréprochable.

— Laissez-moi rejeter le trop-plein de mon cœur ; l'amertume qui s'y est amassée menace de m'étouffer. Souffrez, mon père, que j'exhale à vos pieds toutes mes douleurs : est-ce ma faute, à moi, pauvre femme, si je succombe aux épreuves que le ciel et l'enfer m'envoient?...

— Parlez, interrompit le chanoine en secouant la tête avec chagrin.

Madame de Ravenstein tira un cordon de rappel qui était passé au bras de son domestique, et le postillon arrêta ses chevaux. Faust se pencha sur son siége, de manière à recevoir les ordres de sa maîtresse.

— Faust, dit à demi-voix la jeune femme, ne cherchez pas à gagner la voiture qui nous dépasse en ce moment, mais arrangez-vous de manière à la suivre sans la perdre de vue.

— C'est bien, madame ; y a-t-il quelque chose de nouveau?

— Peut-être ; nous le saurons bientôt, faites ce que je vous ai dit... Avez-vous regardé dans cette voiture?

— Non, madame, j'étais enveloppé dans mon manteau et je sommeillais.

— Pauvre enfant! comment pouvez-vous dormir par ce grand froid?

— La fatigue, madame... Je suis rendu!

— Courage, nous en finirons.

— Si Dieu est juste! oh! oui!

Disant cela, le domestique se replaça droit sur son siége et ordonna au postillon de fouetter ses chevaux.

— Vous voudrez bien avoir compassion d'un pauvre diable en lui donnant le mot de votre énigme, dit le chanoine, qui, pendant le colloque de madame de Ravenstein et de Faust, avait presque vidé sa tabatière d'impatience. Je vogue dans cette aventure comme un navire sans gouvernail, et je crains de donner ma langue aux chiens, comme on dit. Comment ce jeune homme est-il à votre service?

— Vous ne tarderez pas à le savoir, mon père, souffrez que j'achève mon récit.

— Je ne demande pas mieux certainement.

— Guidée par les pressentiments qu'avaient fait naître en moi les questions de mon père, j'épiai la conduite de Thérèse; et l'aigle tournoyant sur sa proie, la lionne gardant ses petits ne surveillent pas avec plus de vigilance l'objet de leur convoitise ou de leur amour que je n'en mis à surveiller ma gloire et mon bonheur. De jour en jour plus concentrée, plus haineuse, plus

amère, ma jalousie devait se révéler par un éclat terrible. J'avais trop longtemps suivi l'intrigue des deux coupables pour n'en avoir pas saisi tous les fils, et dans ce noir labyrinthe où je me perdais d'abord à chaque pas, je finis par me reconnaître, tout en maudissant la victoire de mon orgueil outragé ! M. de Fontac ne m'avait aimée que par caprice, ainsi que disent les hommes dans leur langage effronté, je lui avais plu, et dès lors... Connaissez-vous bien M. de Fontac, mon père?

— Je l'ai vu ce soir pour la première fois, et j'avoue qu'il m'avait séduit ; ses manières, ses principes, sa discrétion, son bel air, joints au respectueux souvenir que j'ai conservé de sa famille, l'avaient avantageusement placé dans mon estime. Les renseignements qu'on m'a fournis sur son compte sont des meilleurs, à telles enseignes que j'ai travaillé, des pieds et des mains, à son prochain mariage. Seigneur Dieu ! quelle épouvantable catastrophe ! Eh quoi ! ma douce Marie, ma chère petite orpheline, mademoiselle de Verneuil serait donc destinée à un irréparable malheur?

— Elle sera malheureuse jusqu'à sa mort, si nous ne venons à son secours : malheureuse autant que moi, mon père, si toutefois Dieu permet que deux de ses créatures puissent porter une

croix aussi lourde que la mienne! Vous ne connaîtrez bien M. de Fontac qu'en l'étudiant. C'est le caractère le plus fourbe qui se puisse rencontrer.

— Hélas! son père était la loyauté même.

— Lui aussi est loyal, mais loyal comme le sont ces hommes dépravés qui se jouent des plus saints devoirs. Qu'il lui faille donner son dernier louis pour acquitter une dette de jeu, il le donnera. Qu'il s'agisse d'un duel pour un mot, pour un rien, pour une danseuse, il se battra et rira de sa blessure ou de celui qu'il aura tué. Il domptera les chevaux les plus fougueux au péril de sa vie; il sera l'ami le plus sincère, le plus dévoué; bravoure, esprit, générosité, vertus d'apparat et de clinquant, il les possède toutes. Aux yeux des hommes du monde, il est sans peur et sans reproche. Pour la malheureuse femme qu'il a avilie, déshonorée et souillée de son nom, c'est un être sans cœur et lâche, qui n'a du gentilhomme que la particule.

L'abbé laissa tomber sa tête dans ses mains que mouillaient quelques larmes. Madame de Ravenstein reprit :

— M. de Fontac, m'ayant vue à Berlin et se sentant pris d'un violent caprice pour moi, jura, ainsi qu'il le fait toujours, de se faire aimer. Se faire aimer! Oh! le beau triomphe, vraiment! et que les hommes doivent être fiers, à juste titre,

de s'être glissés dans le cœur d'une pauvre fille sortie, la veille, du couvent ou de l'aile maternelle! Quelle gloire, en effet, que de séduire ces enfants dont l'âme est neuve, dont les pas sont tremblants, et qui ne croient qu'au bien parce qu'ils ignorent le mal! Que faut-il donc à ces héros, à ces superbes? De quel bagage ont-ils besoin pour se mettre en conquête? Leur faut-il autre chose qu'un peu d'esprit, un peu d'élégance et beaucoup d'imposture?

M. de Brionne leva sur madame de Ravenstein des regards consternés; il ouvrit la bouche comme pour parler; mais ses lèvres, effleurées par un léger soupir, se rejoignirent, et sa tête retomba sur sa poitrine.

— Mon père, continua la jeune femme, comparez la condition des deux sexes. Lorsqu'une demoiselle entre dans le monde, c'est qu'elle est offerte en mariage à cet essaim de courtisans dont le seul métier est de plaire. Ainsi, l'on met en présence, d'une part, la candeur, la modestie, la piété, la simplicité, la foi, la virginité, la vertu dans sa fleur! et de l'autre, l'expérience, l'habileté, la ruse, la force, le libertinage et le vice enfin, avec toutes les roueries du savoir-faire! M. de Fontac, comme ceux de sa bande, se servit de ses avantages en maître habile; il se fit un trône dans mon cœur, et occupa ce trône en tyran.

— J'ai entendu dire par plusieurs mères de famille, et bonnes mères, qu'il était souvent fort heureux qu'une demoiselle, vertueuse comme vous l'étiez, s'unît à un homme non pas vicieux, mais un peu revenu des folies de la jeunesse; serait-ce donc une erreur?

— Cette opinion des mères trop prudentes n'est pas celle des jeunes femmes, qui se soucient peu des profits que leur laisse l'expérience de leurs maris. Quel nom donnez-vous à cette communauté de deux êtres, dont l'un, profondément blasé, se retire du monde, comme le soldat blessé s'écarte de la bataille, et fait de son ménage une espèce de camp retranché, d'où il défie Satan, quand l'autre, paré de grâce et de jeunesse, ouvre les yeux à une lumière éblouissante et puise une vie nouvelle dans un tourbillon de merveilles? J'appelle, moi, cette communauté où l'homme rencontre à chaque pas l'ennui, la fatigue, le dégoût, où la femme subit la douleur de Tantale à tout instant, je l'appelle un supplice, car tout s'y trouve : le martyr et le bourreau...

— Ma fille, ne profanons pas les choses sacrées, ne confondons pas les misères de l'humanité avec les dévouements sublimes que recueillent les anges.

— Et ne croyez-vous pas, mon père, que mes tortures aient touché le Seigneur?... Ne pensez-

vous pas que, meurtrie en ce monde, je me relèverai dans l'autre, où tout est justice selon nos œuvres?

— C'est parce que j'en ai la conviction, mon enfant, que je vous adjure de ne pas souiller votre couronne en vous laissant tomber dans le péché vulgaire des jalousies furieuses et aveugles. Plus je vous écoute, et plus je crois reconnaître que vous méditez de vous venger d'un homme digne de votre pitié bien plus que de votre colère... Reprenez votre narration, mais évitez de vous arrêter à des pensées de haine... Songez au Christ, je vous le répéterai toujours.

— Le Christ était Dieu! murmura la pauvre femme en dévorant des larmes qui la suffoquèrent.

Après un court silence, madame de Ravenstein reprit :

— J'aimai M. de Fontac avec l'innocente quiétude de mon âge; ses regards m'avaient peu à peu fascinée; la douceur de sa voix m'avait émue jusqu'au fond de l'âme; et il avait joué son rôle si noblement, ses artifices avaient été conduits avec tant de science et de naturel, sa belle nature faisait tant pour lui, que je lui avais voué un culte à mon insu, avant qu'il m'eût offert son amour. Trop habile pour n'avoir pas lu dans mon cœur, il avait su deviner en même temps qu'une fille de ma race et de mon caractère ne se livrerait qu'au pied de

l'autel et sous la bénédiction du prêtre. J'étais sans fortune, et le vicomte pouvait prétendre aux partis les plus brillants. Il y renonça... Oui, j'ai eu ce jour de triomphe. Dieu m'a punie par l'orgueil que j'en ai ressenti; et cependant, vous le dirai-je? le souvenir de ce jour splendide rayonne encore sur la nuit qui m'enveloppe et me laisse voir comme un fantôme le bonheur qui m'a fui.

M. de Brionne passa son mouchoir sur son front trempé de sueur, et refoula un nouveau soupir prêt à lui échapper. Madame de Ravenstein remarqua l'émotion de son compagnon de voyage, et tressaillit à son tour. Après un court silence elle continua :

— Si M. de Fontac consentit à m'épouser pauvre comme j'étais, c'est qu'avant tout il lui fallait satisfaire la passion que je lui avais inspirée. Cet homme a une volonté terrible qui ne recule devant aucun obstacle; il payerait de tout son sang une vengeance, et de toute sa fortune un caprice.

« Enfin, le grand jour arriva; quel jour de fête, Seigneur Dieu! Mon père était ivre de joie, il riait et pleurait; il serrait ses deux enfants contre son cœur, et se croyait rajeuni de trente ans. Mon mari ne se démentit pas un instant; sous la chaîne de fleurs qui nous unissait, je le trouvai tel qu'il m'était apparu dans mes rêves. Thérèse et sa famille jouissaient sincèrement du bonheur

que le ciel semblait renvoyer à ma maison déchue.

« M. de Fontac avait racheté le château de Ravenstein, et nous nous y étions installés aussitôt après la cérémonie nuptiale. Cette surprise, faite à mon vieux père avec une délicatesse recherchée, me fit voir dans mon mari l'ange que je devais adorer après Dieu.

« Nous étions à la fin de l'hiver, les buissons commençaient à bourgeonner, et les oiseaux essayaient leurs ailes et leurs gosiers. M. de Fontac me proposa de passer l'année à Herlisheim, et ce fut avec ravissement que j'acceptai cette offre. Thérèse, ma compagne chérie, venait souvent me voir, et ses visites devinrent insensiblement si fréquentes, qu'elle était beaucoup plus au château que chez elle. Cette observation, je l'ai faite bien tard et lorsqu'il n'était plus temps de la mettre à profit, si ce n'est pour en retirer la preuve de ma honte et de mon désespoir.

« Nous n'avions pas atteint l'automne que j'étais maîtresse du secret des deux coupables, mais sans avoir toutefois les preuves du crime. Oh! mon père, comment exprimer les angoisses de la femme légitime et vertueuse qui se voit trahie par celui dont elle a fait son idole, et par celle dont elle avait fait son amie? Comment dépeindre le vide affreux qui se découvre sous elle, quand l'amour et l'amitié, ces deux sentiments sacrés,

l'abandonnent à la fois en déchirant son cœur? Et j'ai passé par toutes ces angoisses! Pendant trois mois, j'ai eu la certitude de mon infortune, et j'ai cherché pendant trois mois l'occasion de flétrir les infâmes, mais ils avaient pour eux l'audace, la ruse et la dissimulation. Le mensonge ne leur coûtait rien, ils s'en faisaient honneur et gloire; chose étrange!

« Dans ce château, abri de tant de vertus autrefois, régnait alors l'astuce la plus infernale. D'un côté, M. de Fontac et sa complice mettaient en jeu toute fourberie pour nous tromper, mon père et moi, tandis que je me joignais à mon père pour déjouer leurs plans et éventer leurs projets. Si bien que nous étions tous plongés dans un dédale de tromperies, de finesses, de mensonges à faire rougir Judas, l'apôtre maudit!

« Après dix mois de mariage, je mis au monde un pauvre enfant que je ne croyais jamais pouvoir porter à terme, tant je souffrais du fond du cœur au fond de mes entrailles. A quelques jours de là, ma délivrance fut complète, car les vœux que j'adressais au ciel depuis trois mois furent exaucés.

« Couchée dans mon lit de repos, qu'entouraient mon mari, mon père, Thérèse et deux gardes, je cédai à un affaiblissement subit et m'endormis en tenant entre mes bras le fils chéri

que Dieu, dans sa pitié, venait de me donner. Mon père avait fait rouler son fauteuil à mon chevet, et le noble vieillard, épuisé par les fatigues morales qu'il avait essuyées dans la journée, ferma mes rideaux, renversa sa tête sur les coussins de son siége, et ne tarda pas à m'imiter. Thérèse renvoya les gardes qui, ayant besoin de repos, ne se firent pas prier, et bientôt le silence le plus profond régna dans ma chambre ; cette chambre était voisine de celle de M. de Fontac, un seul cabinet les séparait. Mon sommeil ne fut pas moins lourd que d'habitude, des songes hideux le traversèrent, et je m'éveillai bientôt. Jetant un regard autour de moi, je ne vis que mon père et mon enfant, tous les deux endormis ; l'un tenait ma main, l'autre mon sein. Thérèse et M. de Fontac avaient disparu.

« Je demeurai muette et immobile, retenant mon souffle à m'étouffer. Tout à coup un bruit de voix me fit tressaillir ; mais ces voix étaient si basses, et les mots prononcés l'étaient à de si grands intervalles, que je ne pouvais rien définir. Jamais sauvage écoutant les bruits de la plaine, la joue posée contre terre, n'a mis à saisir les sons qui vibrent à son oreille les soins et l'intelligence dont je fis preuve dans cette occasion. De même que la vue se fait à l'obscurité et triomphe peu à peu des ténèbres, l'ouïe se développa chez moi

dans des proportions surnaturelles. A me voir penchée sur un coude, le buste hors de mon lit, l'œil hagard, les lèvres entr'ouvertes et tremblantes, les cheveux épars, on m'eût prise pour une folle... J'étais folle en effet, et dans ma folie je n'entendais que deux bruits, le murmure des voix que j'avais reconnues, et les battements de mon cœur qui heurtaient ma poitrine comme autant de coups de marteau.

« Ne pouvant supporter plus longtemps un supplice aussi atroce, et soutenue par une énergie surhumaine, je m'arrachai de mon lit et me traînai sur le tapis de la chambre jusqu'au cabinet, où des mots d'amour insolents et odieux frappèrent distinctement mes oreilles. Animée d'une force nouvelle, et poussée par la furie du désespoir, je me précipitai sur la porte de la chambre de M. de Fontac, et cette porte, qui n'était que poussée, cédant sous le choc, je tombai évanouie sur le parquet. Mes yeux s'étaient fermés sur le crime... J'avais vu !...

« Mon père, presque paralytique, éveillé en sursaut par le bruit de ma chute, fut tellement effrayé de ne pas me voir dans mon lit, qu'il se leva tout droit et marcha, en tâtonnant les murs, jusqu'à la place où M. de Fontac et sa complice avaient la généreuse pitié de me donner des soins.

« Ce qui se passa, je n'ai pas voulu le savoir.

Ma vie a couru les plus grands dangers; et si j'existe, c'est par miracle, Dieu n'ayant pas voulu que mon enfant fût privé de son seul appui. Mon père me fit transporter, dès que la chose fut praticable, dans la modeste habitation que nous n'aurions jamais dû quitter, et il approuva les démarches que je fis faire pour demander mon divorce.

« Les preuves ne manquèrent pas à la justice, car l'adultère avait été commis sous le toit conjugal. Le jour où nous reçûmes l'acte de dissolution, j'étais encore convalescente, et mon père, que tant de secousses avaient brisé, rendit sa belle âme au Créateur. Le vieux guerrier, que vingt blessures et les labeurs des camps n'avaient pu abattre, et qui avait résisté aux orages de sa propre vie, comme le roseau résiste aux tempêtes, chancela tout à coup sans résignation, sans énergie, sous le poids de mon infortune, et tomba pour ne plus se relever.

« M. Keller, déshonoré par son propre sang, obligé de maudire l'enfant sur la tête duquel il déposait ses plus douces espérances et ses plus tendres caresses, était venu recevoir le dernier soupir du baron de Ravenstein, et avait pleuré sur la main défaillante que le noble vieillard lui avait tendue en signe d'adieu et d'estime. Ces deux hommes, frappés d'un même coup, déchi-

rés par une même douleur, se suivirent de près dans la tombe, et les cendres de mon père n'étaient pas encore refroidies que la cloche funèbre d'Herlisheim annonçait le deuil d'une pauvre veuve, dès ce jour réduite à une affreuse pauvreté...

— Mon enfant, interrompit l'abbé, qui avait prêté une religieuse attention au douloureux récit de madame de Ravenstein, vous ne me parlez pas des adieux que dut vous faire votre père ; ou je me tromperais fort sur la noblesse de son caractère que j'ai sans doute justement apprécié, ou il a dû vous laisser des paroles de paix et de...

— Pardon, certainement oui! il me répéta plusieurs fois que je ne devais plus me souvenir d'un homme qui ne m'était rien, puisque la loi avait brisé tous nos liens; il m'exhorta comme vous, au nom du Christ, à dédaigner l'injure qui retombait tout entière sur le criminel; il attira mon oreille sur ses lèvres que glaçait presque l'agonie, et y glissa ces mots qui trahissaient de trop justes soupçons : « Ma fille, maintenant que tu as repris mon nom, je te quitte avec la confiance que tu le respecteras en chassant de ton cœur tout souvenir de M. de Fontac; tu ne lui garderas ni haine ni amour, car il doit être mort pour toi. »

— Eh bien! dit l'abbé, qu'avez-vous répondu à ces sages volontés?

— Je n'ai répondu que par des larmes; avant que j'eusse pu formuler ma pensée, mon père éprouvait les convulsions qui l'ont emporté.

— Faites-moi donc la réponse que vous aviez préparée pour lui. Du ciel on entend tout.

— Hélas! mon père, ma bouche eût trompé le pauvre mourant.

— Eh quoi! votre âme serait-elle encore ouverte à la haine?

— A la haine, oui, à une haine implacable et à un sentiment plus terrible encore!

— Expliquez-vous, vous m'effrayez!...

— Cette âme, dont les blessures ne se fermeront jamais, se nourrit à la fois de haine et d'amour.

— Je ne comprends pas, murmura le chanoine atterré, ou plutôt je crains de comprendre tout à fait.

— Ma mère était Espagnole, et tout son sang s'est révolté dans mes veines... Je hais cette femme qui est là devant nous et qui a causé mon désespoir; je la hais avec horreur! et je suis assez lâche pour aimer encore l'homme qu'elle a détourné de ses devoirs et qui a empoisonné ma vie; oui, je l'aime à travers le mépris dont je le couvre et la honte dont il m'a si odieusement enveloppée...

— Assez!... interrompit sévèrement M. de Brionne, assez! vous blasphémez!

— Mon père, reprit madame de Ravenstein, vous êtes un serviteur de Dieu; vous ne pouvez connaître les souffrances que j'endure, voilà pourquoi vous n'excusez pas mes ressentiments, et ne comprenez pas les horribles violences et les penchants bizarres de la passion qui me dévore. Votre belle âme est plus souvent aux pieds du Seigneur que sur cette terre de douleurs; vous ne pouvez que me blâmer, et cependant!...

— Qui vous a dit, pauvre femme, que j'aie été de tout temps à l'abri du malheur?... répondit l'abbé d'une voix chagrine et douce. Ceux que la grâce touche dès le berceau ne sont pas des hommes, ce sont des anges... Que cette grâce soit avec vous!...

Il y avait dans ces humbles paroles et dans la voix qui les prononçait une résignation et un accent si suaves, et tant de consolation, que madame de Ravenstein éprouva un ébranlement dans tout son être. Elle regarda M. de Brionne avec étonnement, et s'aperçut seulement alors, à la lueur blafarde des lanternes de la voiture, du changement qu'avaient subi les traits ordinairement si placides de l'abbé. Son visage réjoui était devenu pâle; ses yeux évitaient la lumière et brillaient comme dans un accès de fièvre; son corps semblait accablé et se soutenait avec peine.

— Vous ne m'avez pas dit ce que devinrent

M. de Fontac et mademoiselle Thérèse pendant votre procès et depuis votre divorce? demanda le chanoine après quelques moments de silence.

— M. Keller avait chassé sa fille indigne du toit paternel, et elle s'était enfuie avec M. de Fontac, qui l'aurait épousée, si la loi, dans sa juste sévérité, n'avait interdit le mariage entre complices.

— La coupable passion de M. de Fontac pour cette malheureuse fille était donc aussi tenace que violente?

— Dieu a mis le châtiment dans le crime; mais, hélas! ce châtiment retombe sur moi; car M. de Fontac vit sous l'empire de cette femme dissolue, comme un esclave sous l'œil d'un maître despote. Il l'aime, il en est fou, et elle le gouverne à sa guise, le châtiant ou le caressant à son gré. Quelquefois il secoue sa chaîne, et, revenant aux instincts de son naturel, il oublie son tyran pour courir à de nouveaux caprices. Sa maîtresse, alors, trop habile pour s'opposer de front à des volontés qui seraient impétueuses et pourraient la détrôner, lui laisse toute liberté, attend patiemment que l'infidèle soit lassé, et lorsqu'elle prévoit, avec un art merveilleux, la fin d'un nouveau règne, elle se pose en souveraine et punit sans pitié son sujet révolté. Jamais cette femme sans cœur n'adressa un reproche à son amant,

jamais. Sa tactique est de laisser croire qu'elle ignore les infidélités qu'elle subit. Cependant toutes les démarches de M. de Fontac lui sont connues; son système d'espionnage est tellement bien conçu et mis en œuvre, que rien ne lui échappe; ce serait à croire qu'elle vit dans sa pensée! Si j'eusse pu me dégrader à ce point, si j'eusse pu avilir le vieil orgueil de mon père, j'aurais, comme cette femme, retenu mon mari dans ma dépendance et mon amour. Car, en dépit de ses infidélités et de ce qu'il appelle ses fredaines, celle qu'il aime au fond du cœur, c'est Thérèse. C'est pour elle qu'il s'est à peu près ruiné.

— Ruiné! s'écria le chanoine.

— Ne faut-il pas à mademoiselle Keller un train de grande dame? et ne doit-elle pas cacher sa honte sous l'or et le velours, dans le tourbillon de ces fêtes impures, où des créatures abandonnées du ciel promènent leurs fronts insolents et leur facile vertu?

— Mais madame de Certènes m'a dit, et son notaire m'a répété que...

— Patience, mon père, nous arriverons tout à l'heure à madame la baronne de Certènes, répondit madame de Ravenstein avec dédain.

— Quoi! vous connaissez la baronne?

— Mieux que vous, hélas! et trop pour son honneur.

— Que dites-vous là ? Une femme du premier mérite !

— Patience ! mon père.

— Pauvre Marie ! murmura l'abbé.

— De qui parlez-vous, mon père ?

— De mademoiselle de Verneuil... de ce pauvre enfant sacrifié !

— Plaignez-la... plaignez-nous, et priez Dieu afin qu'il détourne de sa tête la foudre qui m'a frappée. Je tremble pour son sort qui peut ressembler au mien. M. de Fontac est à peu près ruiné, comme je vous l'ai dit. Ses terres sont couvertes d'hypothèques, il doit les deux tiers de sa fortune, et a dernièrement emprunté à de gros intérêts des sommes considérables qui auront servi à faire les frais de son second mariage et à payer de larges complaisances. Je connais un usurier vis-à-vis duquel il est fortement engagé, et qui, selon toute apparence, le dévorera tout entier. M. de Fontac ne pouvait refaire sa fortune que par un brillant mariage, et mademoiselle de Verneuil est sa victime.

— Tant de perversité chez un seul homme ! murmura le chanoine ; suis-je bien éveillé ?

— Il est possible que mademoiselle Marie ait fait quelque impression sur le cœur inconstant de M. de Fontac, je l'affirmerais même au besoin : car, par une alliance bizarre du noble et de l'in-

fâme, cet homme est trop grand pour se vendre purement et simplement. Il aura trouvé belle la jeune cloîtrée qu'on lui a offerte; il aura trouvé du piquant dans cette aventure nouvelle, et les conseils de ses amis débauchés auront fait le reste; car ces amis si parfaits seront ravis de pouvoir puiser à pleines mains dans son immense fortune acquise par un contrat, et gaspillée en peu de temps comme son patrimoine. Quelques mois après la mort de M. Keller, Thérèse, que sa mère avait accueillie pendant l'une des froideurs de son amant, tant il y a de miséricorde dans le cœur maternel, mit au monde une fille, et, sitôt après ses relevailles, sur un avis de M. de Fontac, elle s'évada de nouveau et ne reparut plus à Herlisheim, où elle avait laissé son enfant.

— Avez-vous supporté avec courage la présence de votre ennemie à Herlisheim?

— Je m'étais retirée à Berlin à la mort de mon père, de graves intérêts m'appelant dans cette ville; j'eus donc à remercier le ciel de ne m'avoir pas mise en face de mon bourreau.

— Qu'est devenu ce pauvre petit être abandonné?

— Il doit exister, c'est une fille qui, dit-on, promet d'être aussi belle que sa mère... Dieu la protégera sans doute, en l'appelant à lui, si son cœur contient le germe de ces vices qui

ont empoisonné ma vie! Elle s'appelle Hélène.

— Hélène! s'écria l'abbé, quoi! cette charmante petite fille que j'ai vue hier, si douce et si mignonne?

— C'est elle.

— Mais madame Keller m'a dit être sa mère, et m'a caché...

— Sa honte, on le comprend. M. de Fontac a envoyé chaque année à Herlisheim une somme quelconque pour subvenir à l'entretien de sa fille; mais madame Keller a, chaque année, renvoyé cet argent à sa source impure. La pauvre femme, plongée dans un affreux dénûment, a soutenu un procès qui est venu lui arracher son dernier morceau de pain en l'obligeant à faire le voyage de Paris. Ce procès n'a aucun rapport à l'histoire qui nous occupe, et je n'en connais pas bien l'origine. Thérèse n'est pas revenue à Herlisheim depuis 1814; elle a cependant fait le tour de l'Europe avec son amant magnifique. On parle de sa beauté comme d'une merveille. Les jeunes gens le plus à la mode n'ont pas assez d'encens à lui jeter. Elle a l'esprit d'un ange et l'âme d'un démon.

— Est-elle au moins fidèle à M. de Fontac?

— On la dit inaccessible à toute séduction. Oui, cette femme qui a bu toute honte, et qui passe effrontément partout, n'a d'amour que

pour celui qu'elle tient enchaîné à ses genoux.

— Et croyez-vous que, concentrant les accès de jalousie que doivent lui inspirer les infidélités de cet esclave, elle puisse apprendre sans trouble et sans fureur le mariage de M. de Fontac?

— Non certes; elle redoutera des liens légitimes; car elle craindra de se heurter à la volonté de M. de Fontac qui n'osera peut-être pas affronter, deux fois et à la face du monde, le scandale d'une nouvelle séparation. Je crois donc que, maîtresse du secret du vicomte, elle ferait tout pour combattre ses projets. J'avais pensé à cette femme avant de venir à vous, mais il répugnait à ma délicatesse et à ma fierté d'avoir une si vile créature à mon service.

— Et vous avez bien fait... Serait-il indiscret de vous demander par quel heureux retour de fortune vous vous trouvez dans l'aisance où je vous vois?

— L'un de mes oncles, qui avait beaucoup négligé mon père avant mon mariage, mourut à Berlin quelques jours après le jugement qui prononçait mon divorce, et me laissa toute sa fortune, espérant par là apporter quelques adoucissements à mon chagrin. Je n'ai pas gardé un denier de la dot que m'avait reconnue mon mari. La fortune dont je jouis est considérable; elle mettra mon fils à même de ne rien devoir à son

père, qui ne s'est d'ailleurs jamais occupé de lui.

— Eh quoi ! mauvais père aussi ?

— Je devine que sa maîtresse l'aura adroitement et obstinément détourné de son enfant, dans la crainte d'un retour qui lui eût été funeste.

— Et comment se fait-il que le jeune Faust, fils de madame Keller, m'avez-vous dit, soit à votre service ?

— La livrée qu'il porte est un déguisement, le métier qu'il fait n'est pas le sien ; cette histoire, un peu longue, se rattache à celle de madame de Certènes, que j'ai le temps de vous raconter d'ici à la première poste. Il faut bien que je vous dise aussi à quel heureux hasard je dois de vous connaître, mon bon père.

— Oui : mais ce sera pour plus tard, car le moment d'agir est venu.

— Je suis à vos ordres.

— Vous voulez m'aider à sauver mademoiselle de Verneuil, n'est-il pas vrai ?

— C'est mon désir, c'est mon devoir en sœur chrétienne.

— Consentez-vous à vous laisser guider par moi en tout et pour tout ?

— En tout et pour tout.

— Êtes-vous parfaitement sûre de la discrétion et du zèle de Faust ?

— J'en réponds.

— Vous me promettez de nouveau de ne reculer devant aucune de mes propositions ?

— J'en fais serment.

— Veuillez tirer le cordon, s'il vous plaît.

Madame de Ravenstein obéit aussitôt, et Faust se pencha vers l'une des portières.

— Arrêtez, dit M. de Brionne, et descendez.

Le postillon arrêta ses chevaux, qui marchaient mollement.

— Mon ami, dit l'abbé au jeune Alsacien, suivons-nous de près la voiture qui nous a dépassés en quittant Paris ?

— Oui, monsieur, elle est à cinq minutes tout au plus ; nous entendons souvent les grelots.

— Sommes-nous loin d'un relais ?

— Nous y arrivons.

— Aussitôt que nous aurons dépassé le prochain relais, vous ferez fouetter ferme, afin de joindre cette voiture qui est à quatre places, je crois.

— C'est un landau.

— Et quand vous serez en mesure de la couper, vous la couperez ; puis, profitant du ralentissement de l'attelage, vous sauterez à la bride des chevaux et arrêterez court. Il va sans dire que vous aurez prévenu notre postillon, et que vous donnerez deux louis à celui que vous aurez arrêté, ainsi qu'au nôtre.

— C'est entendu, répondit résolûment le jeune homme, qui consultait madame de Ravenstein du regard pendant que l'abbé parlait.

— Madame, veuillez remettre un peu d'or à cet honnête garçon ; vous m'avez tellement pris à l'improviste, que je n'ai pas six deniers dans ma poche.

— Faust a tout ce qu'il lui faut, répondit madame de Ravenstein.

— Vous direz au postillon de la voiture en question que vos maîtres ont rencontré une connaissance, et veulent lui parler ; s'il ne se fâche pas, vous viendrez ouvrir la portière de ladite voiture, et celle de la nôtre.

— Et s'il se fâche ?

— Vous tiendrez les chevaux la main haute et ferme.

— Soyez tranquille.

— Allez, mon garçon, soyez persuadé que je ne vous fais pas commettre une vilaine action.

Le coupé de madame de Ravenstein repartit, et les deux voyageurs qu'il portait n'échangèrent pas un mot jusqu'au relais. Chacun d'eux était absorbé par ses réflexions.

Aussitôt que les nouveaux chevaux furent attelés, ils se précipitèrent à la voix du postillon, qui fit claquer son fouet comme s'il eût conduit un empereur. Bientôt le coupé quittant le pavé

pour la terre, on entendit le roulement du landau qui marchait grand train.

Au même moment, une ombre glissa sur les vitres de face du coupé. C'était Faust qui descendait de son siége et se posait tout droit sur le marchepied.

— Vous n'avez vu, comme moi, qu'une personne dans la voiture? demanda l'abbé.

— Thérèse est seule, répondit madame de Ravenstein, qui frissonnait d'impatience et d'émotion.

— A merveille, répliqua froidement le chanoine.

On entendit le galop cadencé des chevaux du landau, le coupé courant toujours sur un côté de la route. On eût dit que les deux postillons s'étaient donné le mot pour brûler le pavé; ils détalaient avec une effrayante vitesse, et celui de madame de Ravenstein jurait à faire trembler les vitres, ce dont l'abbé témoignait un grand chagrin.

Peu à peu, cependant, le coupé gagnait, et sa légèreté seule lui donnait l'avantage, car le postillon assurait que le landau marchait à quatre chevaux. Enfin, une masse noire apparut dans les ténèbres, et tout à coup les lanternes de la voiture que nos voyageurs poursuivaient jetèrent leurs rayons dans le coupé de madame de Raven-

stein, dont les chevaux donnèrent trois vigoureux coups de collier et prirent la tête.

Au moment où les deux voitures dédoublaient, l'attelage de madame de Ravenstein se jeta de côté, et le postillon du landau, se voyant traversé, poussa un épouvantable juron; avant qu'il eût pu reprendre le galop, Faust s'élança aux rênes des chevaux de volée, et les arrêta d'un coup sec avec un poignet de fer. Les chevaux, en se cabrant sur place, enlevèrent le courageux jeune homme, qui, sans lâcher prise, retomba sur ses pieds et fit reculer le landau.

VI

Pour l'intelligence des faits de cette histoire, il faut que nous revenions au personnage qui doit y jouer le premier rôle ; nous prions donc le lecteur de se reporter au moment où M. de Fontac quitta l'abbé de Brionne pour monter dans son cabriolet.

Aussitôt que mademoiselle Marthe eut refermé la grille, le vicomte s'élança légèrement dans sa voiture, prit les rênes, et dès que le domestique fut installé à son côté, le cheval, qui partit au grand trot, remonta la rue jusqu'au Luxembourg et descendit rapidement la rue de Tournon.

Alors le colloque suivant s'établit entre le maître et le laquais.

— Vous devez être gelé, Antoine?

— De fait, la nuit est rude; mais on a vu plus dur que ça... et puis je ne suis pas resté longtemps les bras croisés.

— Je le devine, si vous avez été partout.

— Oui, M. le vicomte, partout, et un peu vite... C'est un crâne cheval que ce normand; nous n'en avons pas eu de sa force depuis que je suis au service de monsieur... Voyez comme il nous enlève.

— C'est vrai, Philip ne m'a pas volé. Il aura eu une distraction... Ainsi vous avez été chez madame de Certènes?

— Oui, monsieur; la femme de chambre de madame la baronne, à qui j'ai remis la lettre, est revenue me dire: « Très-bien! » ni plus ni moins, et j'ai attendu une demi-heure avant de pouvoir emporter ces deux mots.

— C'est la seule réponse que je désirais avoir. En sortant de chez madame de Certènes, vous êtes allé rue Saint-George?

— Oui, monsieur; j'ai dit à madame que vous étiez retenu pour affaires et que vous ne tarderiez pas à arriver.

— Bien. Y avait-il déjà du monde?

— Je n'ai vu que trois ou quatre voitures devant la porte.

— Enfin, dit le vicomte après une pause et avec

une légère hésitation, vous êtes passé rue du Croissant?

— Oui, monsieur, répondit le domestique d'un ton presque boudeur.

— Et vous avez trouvé bon visage?

— Ce M. Cantelou est l'homme le plus poli du monde; il n'a fait que sourire pendant ma longue visite.

— C'est une excellente créature.

— Pas trop!

— Un peu juif; mais enfin, vous me rapportez le portefeuille?

— Oui, monsieur, je vous le rapporte, mais efflanqué, mais vide!

— Comment?

— Il serait plus facile de mettre au trot le cheval du Pont-Neuf que de tirer un écu de ce cancre.

Le vicomte, qui avait déjà pris la rue de Seine, tourna bride et se jeta dans la rue Dauphine, en faisant siffler son fouet.

— Vous vous trompez de chemin, monsieur, dit le valet, nous nous allongeons d'un quart d'heure.

— Soyez tranquille, je connais Paris aussi bien que vous.

— Monsieur ne va donc pas rue Saint-George?

— Non... rue du Croissant.

— Mais le grigou sera couché, personne ne vous ouvrira.

— Quand je devrais enfoncer la porte, il faut que j'entre... Voulez-vous que je couche à Paris?

— Au fait essayons, et si monsieur veut enfoncer la porte, j'en suis.

— Avez-vous bien expliqué ma position, Antoine?

— J'ai remis la lettre de monsieur, et j'ai ajouté tous les détails nécessaires. Ce vilain homme m'a rendu la lettre et le billet... je vous rapporte l'une et l'autre.

— Et qu'avez-vous dit à ce Cantelou?

— J'avais envie de l'éreinter, et je l'aurais fait comme il n'y a qu'un Dieu, si je n'avais craint de gâter les affaires de monsieur.

—Vous avez eu raison... et de quels fagots vous a-t-il payé?

— D'anciens.

— Il vous a bien répondu quelque chose, c'est le moins?

— Il n'a pas soufflé mot. Je ne sais pas de quelle couleur sont ses paroles.

— Mais alors qu'a-t-il fait?

— Il a ri, il a branlé la tête, et il m'a rendu vos papiers. J'ai cru qu'il était muet, et je me suis retiré.

— Et en sortant de chez ce cuistre, qu'êtes-vous devenu?

— Je suis allé commander les chevaux.

— Pour quelle heure?

— Pour deux heures précises cette nuit, rendus rue d'Anjou-Saint-Honoré, 20, à la porte de madame de Certènes.

— Vous les avez demandés en mon nom?

— Et avec votre passe-port, oui, monsieur.

— Après?

— Je suis passé à l'hôtel, et j'ai fermé la malle de voyage.

— Vous n'avez donc rien oublié, et tout serait pour le mieux si vous aviez réussi rue du Croissant?

— A l'impossible nul n'est tenu, monsieur, on n'est pas parfait.

— Je ne vous reproche rien.

— Monsieur est trop juste.

Le vicomte et le domestique se turent, et le silence de la nuit ne fut plus troublé que par le cabriolet, qui, vivement entraîné, effleurait à peine les pavés, tout en y semant des étincelles. Après avoir traversé le marché Saint-Eustache, le vicomte attaqua la rue Montmartre sans ralentir l'allure de son cheval, qui trottait à fond. Enfin, se jetant à droite, M. de Fontac enfila cette allée bourbeuse et ténébreuse qui se nomme la rue du Croissant, sans doute pour faire niche à la lune,

qui ne s'y montre pas plus que le soleil. Arrivé au milieu de cette ruelle infecte, Antoine se pencha en avant et dit à son maître :

— C'est ici.

A la lueur tremblante d'un réverbère assez éloigné, le vicomte essaya de déchiffrer le numéro 13, et lorsqu'il en fut venu à bout, il sauta sur le pavé, saisit à deux mains le marteau d'une porte cochère d'assez bonne apparence, et le laissa retomber deux fois sur son enclume, de façon à réveiller tout le quartier.

Rien ne bougea.

— Ils sont sourds et muets dans cette baraque, dit le domestique avec un flegme imperturbable.

Le vicomte souleva encore le marteau et frappa trois coups à faire courir toute une patrouille.

Même silence.

— Quand monsieur aura cassé le marteau, reprit le valet, nous tirerons des coups de pistolet aux fenêtres, ce sera toujours un moyen de faire un peu de bruit.

— Ah ! gredin ! murmura M. de Fontac.

Et il battit la charge sur la misérable porte, aussi bravement qu'un tambour à trois chevrons.

Un petit volet, coupé en forme de sabord, s'entr'ouvrit lentement au-dessus de la tête du vicomte, et une voix chevrotante cria prudemment de l'intérieur :

— Qui est là ?

— M. Cantelou? dit le vicomte.

— M. Cantelou est couché il y a beau temps... N'est-ce pas, Toinette, que le bourgeois est couché?

— Belle question!... répondit sur un ton rauque la dame interpellée. Brrr! quelle fraîcheur!

— C'est ce que j'ai répondu, repartit doucettement la première voix en refermant le volet.

— Les pistolets de M. le vicomte sont dans la caisse, dit très-haut le domestique; je vois que nous serons obligés d'en venir à mon idée.

Le volet se rouvrit immédiatement, mais nos visiteurs n'aperçurent pas face humaine.

— Et, au fait, que lui voulez-vous à M. Cantelou? demanda le récalcitrant gardien de la maison.

— Prenez ma carte et portez-la-lui, répondit le vicomte en élevant le bras et se haussant sur la pointe des pieds, il vous dira si vous devez m'ouvrir.

Une main sèche, attachée à un bras effilé comme une patte de grue, flotta le long du mur et prit la carte que M. de Fontac avait accompagnée d'une pièce de cinq francs.

Cinq minutes après, les verrous de la porte cochère tombaient devant le vicomte, qui, en passant devant le concierge, reçut son coup de bonnet et ses humbles excuses.

— Si j'avais cru avoir l'honneur de parler à

M. le vicomte, je ne l'aurais pas fait attendre. Il faut m'excuser, je ne suis dans cette maison que depuis un mois, et je ne connais pas encore tout mon monde... Le patron est sévère et... Prenez garde à la première marche! Faut vous dire...

— M. Cantelou demeure toujours au cinquième?

— Au sixième, s'il vous plaît. C'est une manie, un homme si riche! On ne le dirait pas à sa dépense; c'est, du reste, la pâte du bon Dieu; mais quant à la finance, c'est *regardant* en diable!... Que voulez-vous, chacun son péché! Par ici, par ici, M. le vicomte... Chacun a son chacun, et sauf votre respect, vous devez avoir aussi le vôtre?

— Quoi?

— Le vôtre.

— Le mien, quoi?

— Votre péché...

— Je vous en céderais cinquante par jour.

— Ce ne serait pas de refus...

— Ah çà! est-ce au ciel ou au galetas que nous montons?

— C'est vrai que le bourgeois loge au diable, dit sournoisement le portier; nous ne sommes encore qu'au quatrième... C'est comme je disais à Toinette (Toinette, c'est ma femme), nous avons tous notre mauvais lot; moi, par exemple, je suis un peu bavard, ça se voit...

— Et ça s'entend, surtout... Ouf! arrêtons-nous ; je suffoque.

— Par ici, M. le vicomte... dame! nous arrivons.

— C'est donc une tour de Notre-Dame que votre escalier?

— Ce n'est pas tout à fait si haut; mais c'est mieux tenu ; quatre-vingt-neuf marches irréprochables, comme la conscience de madame Toinette Vincent, mon épouse.

— Dieu merci, nous voici sous les toits.

— Aussi, sommes-nous arrivés. Par ici, monsieur, par ici... là... Je vas frapper, puis j'irai vous attendre à l'étage au-dessous... J'entends le bourgeois... Bonne chance, M. le vicomte, ajouta tout bas le portier en faisant un sourire moitié mielleux, moitié goguenard ; bonne chance!

— C'est vous, Vincent? demanda une voix glapissante.

— Oui, monsieur, c'est moi... moi et la visite.

Une clef tourna deux fois dans la serrure, puis deux verrous roulèrent dans leurs anneaux, et la porte pivota majestueusement sur ses gonds.

Le concierge ayant déjà montré ses talons, le vicomte se trouva seul en face d'un petit homme qu'éclairait à peine la lumière mourante d'une veilleuse, posée au fond d'une grande chambre sur un bureau à cylindre.

— Je suis charmé et honoré, M. le vicomte, de

faire votre connaissance, dit le petit homme en s'inclinant, mais sans livrer passage.

— Moi de même, M. Cantelou; je regrette seulement d'avoir interrompu votre sommeil.

Et le vicomte porta le haut du corps en avant pour manifester l'intention qu'il avait d'avancer.

— Tout bon négociant ne doit dormir que d'un œil, le mieux serait de ne pas dormir du tout; je n'ai donc que du plaisir à vous voir, monsieur, et j'en aurai infiniment à vous entendre. En quoi puis-je vous servir?

Et le petit homme ne rompit pas d'une semelle.

— Je vous avouerai qu'il gèle à dix degrés dans la rue, reprit M. de Fontac, et à douze sur votre palier; vous me servirez donc beaucoup en me laissant aller jusqu'à votre cheminée.

Ce disant, le vicomte écarta d'une main ferme, mais sans rudesse, le maître du logis, et il pénétra dans l'appartement.

— Je suis désolé que mon feu soit mort, repartit le petit homme en poursuivant les talons de son hôte.

— Il est mort, c'est le mot, et du diable s'il ressuscite jamais.

M. de Fontac, qui s'était armé d'une pelle pour fouiller les cendres, dans l'espoir d'y trouver un tison, l'abandonna sur le carreau, et frissonna de la tête aux pieds en s'écriant:

— Vous logez dans une glacière, mon cher M. Cantelou, c'est à n'y pas tenir.

Deux mots ici : l'un sur le maître, l'autre sur l'appartement.

M. Pierre Cantelou est un homme d'une taille exiguë et de mine éveillée. La tête, large à la base, se termine en tronc de cône. Son visage est pâle et maladif, sa bouche est démesurément grande ; son nez, charnu, droit et long, est effilé comme un bec d'oiseau. Ses cheveux sont affreusement brouillés sur sa tête toujours nue. Ses yeux sont vifs, petits, malins, sournois ; ses tempes, fortement déprimées, relèvent son front en bosse ; ses oreilles sont longues, étroites et collées au cercle des joues ; ses bras sont longs, ses mains fines et mignonnes ; sa voix, dans les sons les plus graves, atteint encore les notes aiguës d'un fausset criard qui outrage à la fois et l'oreille et les nerfs.

La toilette de M. Cantelou est à l'avenant de son physique. Il est enveloppé d'un épais gilet de laine rayé rouge et bleu, qui couvre la haute ceinture d'une culotte de peau, agrafée au-dessous des genoux et d'un jaune terne et sale ; les longs bas qui viennent se raccorder à cette culotte sont noirs et en bourre de soie. Quelle que soit la grossièreté de leur tricot, ils ne parviennent guère à enfler les mollets de M. Cantelou, qui semble monté sur un compas. Les jambes de ce petit

homme ont un succès prodigieux dans tout le quartier qu'elles arpentent; il n'est sorte de quolibets dont on ne les habille; là on les compare à deux fumerons, ici à deux becs de bécasse, plus loin à deux triques, si bien qu'il a fallu beaucoup de temps à l'opinion pour lui donner un nom de guerre définitif. En 1818, en dépit de quelques récalcitrants, qui appelaient encore M. Cantelou le père Bécasse, les commères et les polissons avaient entraîné le suffrage universel, et le petit homme ne répondait plus qu'au sobriquet de père Fumeron. On devine que les bas noirs avaient fait prévaloir cette expression. Si la jambe était menue, le pied ne l'était pas, car les souliers du père Fumeron auraient presque chaussé Charlemagne; ils sont ferrés, cloués, chevillés, doublés et radoubés, ces imperméables souliers, comme s'ils eussent dû mettre à la voile pour le nouveau monde. Ce sont de vrais bateaux!

Une longue lévite, autrefois vert-pomme, alors bleu clair, couronnée par un collet large de deux doigts, couvre ce curieux accoutrement, et rase les chevilles de M. Cantelou. Lorsque cet estimable Parisien veut sortir, il couvre son chef de l'un de ces vénérables tricornes dont les fripiers cossus font étalage, de nos jours encore; et ce tricorne, qui a sans doute orné le front d'un grognard du Directoire, repose avec une majesté

bouffonne sur les cheveux blondasses du père Fumeron. Disons, en passant, que parmi ces cheveux blonds, si l'on trouve un cheveu blanc, à coup sûr on n'en saurait trouver deux. Et cependant, M. Cantelou est âgé de cinquante à cinquante-cinq ans, qu'il porte vertement.

La pièce envahie par M. de Fontac avait la forme d'un pentagone; les murs était blanchis à la chaux; trois chaises de cuisine dont l'une perdait paille, un vieux fauteuil Louis XV dont l'utrecht antique était rapiécé avec du drap garance, un grand bureau à cylindre en bois de chêne, armé d'excellentes serrures, verrouillé comme une porte de prison et lourd comme une bombarde, un méchant lit sans rideaux, un morceau de glace sans cadre, une immense carte routière de France et de Navarre avec gîtes d'étape, collée à la muraille; une énorme armoire en chêne comme on en voit dans tous les ménages de fermiers; une cheminée en tout temps sans feu, une cruche pleine d'eau, et une veilleuse tremblotante pour toute lumière, tels étaient les meubles de cette chambre, située sous les combles d'une maison qui rapportait, bon an, mal an, au père Fumeron, son propriétaire, une somme ronde de douze mille francs, tous frais payés.

M. Cantelou est Normand, et voici son histoire, si ce qu'on nous en a dit est vrai : son père

était un roulier des environs de Valognes en Normandie, qui, en 91, se fit commissionner pour traîner quelques pièces de canon à l'armée du Nord. A cette époque, nos lecteurs savent ou apprendront que le corps du train d'artillerie n'étant pas créé, nos canons étaient menés à l'ennemi par entreprise. On imagine combien ce système devait être ruineux pour l'État et profitable aux entrepreneurs; chaque campagne faisait la fortune de ces bons citoyens, et l'ex-roulier ne se fit pas faute d'empocher. Il s'en acquitta même avec tant de zèle, que, dès 93, on le trouva assez riche pour lui faire rendre gorge en lui coupant le cou. Le fils Cantelou, qui était en 92 dans l'âge des passions, et menait bon train les écus de son vertueux père, se vit arrêté tout à coup dans sa joyeuse existence, d'abord par les saisies de la meilleure des républiques, puis par une juste frayeur de la charrette nationale. Son plan fut bientôt conçu et il l'exécuta sans délai. Ramassant tout ce que son père avait laissé de monnaie et d'assignats, il fit acheter sous main des biens d'émigrés, et affecta, quant à lui, de mener une vie de gueux. Jamais avare ne fut plus serré dans sa dépense que le jeune Cantelou; ses plaisirs, sa nourriture, son logement, son costume auraient tout au plus suffi à un anachorète. Il s'était placé chez un négociant, où sa ponctualité, sa belle

écriture et son aptitude lui valurent des appointements sur lesquels il trouvait moyen de prêter à la petite semaine.

De là naquit cette manie de thésauriser dont notre homme ne sut plus se défaire, et qui s'accrut de jour en jour. De calculée qu'était son avarice, elle devint habitude, et nature, et besoin. Quand le gouvernement de Robespierre tomba, le commis Cantelou se hasarda à faire un négoce pour son compte, et il exploita la gloire impériale, en se faisant marchand d'hommes.

M. Cantelou établit son quartier général à Colmar, dans cette vaillante Alsace qui a donné tant de guerriers à la patrie ; et, de ce poste, il achetait la vie de ces pauvres jeunes gens qui, pour quelques centaines de francs dont ils soulagent souvent leur famille, vont se ranger sous les drapeaux et mourir sous le canon.

Nul ne sait quels énormes bénéfices M. Cantelou a retirés de son industrie; mais on suppose que sa fortune est prodigieuse. Fidèle à son système de dissimulation, et toujours frappé de la fin tragique de son père, il a constamment acheté, sous main, de belles et bonnes propriétés qui font de lui une sorte de marquis de Carabas ; et il ne pense au temps de ses premières économies qu'en frissonnant, car ses dépenses, si sévères qu'elles fussent alors, lui semblent de monstrueuses pro-

digalités au jour où je vous ai fait faire sa connaissance, bon lecteur.

Depuis 1812, M. Cantelou a quitté Colmar, où on avait voulu le lapider, pour venir s'établir à Paris, dans l'une de ses maisons. Quoique moins productif sous la restauration que sous l'empire, le négoce de chair humaine donnait encore d'honorables bénéfices, et le petit homme de la rue du Croissant avait imaginé de joindre à sa spécialité quelques affaires courantes d'usure qu'il avait deux façons de diriger, l'une en grand, l'autre en détail. Il appelait opérer en grand, prêter aux jeunes gens de condition, et acheter les terres des malheureuses familles qui, de la Lorraine et de l'Alsace, s'expatriaient pour les fabuleuses contrées de l'Amérique. Quant à ce qu'il appelait le détail, c'était tout bonnement la petite semaine sur gage.

— On vous trouvera gelé dans quelques heures, dit encore le vicomte en redressant le premier collet de son carrick pour garantir ses oreilles, et assurant son chapeau sur sa tête au lieu de se découvrir.

— Hélas! monsieur, le bois est si cher, que les pauvres ne peuvent plus se chauffer... C'est une rude privation!

— La chandelle est également hors de prix, à ce que je vois?

— L'odeur du suif m'incommode, et n'ayant pas le moyen d'acheter une lampe qui me serait bien utile, je m'éclaire avec cette veilleuse. Ah ! l'hiver est une triste saison !

— M. Cantelou, puisque j'ai troublé votre sommeil, je ne consentirai pas à être longtemps indiscret, et je n'abuserai pas de votre nuit.

— Abusez, M. le vicomte, abusez, je me mets à vos ordres... Mais avant, veuillez vous asseoir, s'il vous plaît.

— Merci ! merci ! mordieu ! je vous demanderai, au contraire, la permission de vous parler en marchant, il faut être d'airain pour ne pas figer sur place dans vos appartements.

Le père Fumeron laissa tomber un sourire vaniteux sur ses membres grêles, s'assit dans son fauteuil et roula ses pouces. Dans cette pose, on l'eût volontiers pris pour un singe.

— Mon domestique est passé chez vous dans la soirée, à ce qu'il m'a dit ? continua M. de Fontac.

— Mais oui, monsieur, j'ai eu l'honneur de le recevoir.

— Et il vous a remis une lettre de ma part ?

Le père Fumeron hocha la tête du haut en bas, et baissa les yeux d'un air tartufe.

— Cette lettre contenait un billet à ordre...

— Et j'ai eu l'avantage ou plutôt le chagrin

de vous retourner l'une et l'autre, interrompit le négociant.

— Les voici, repartit le vicomte en ouvrant un portefeuille, j'espère bien que vous allez reprendre ce billet, et me compter les vingt mille francs dont j'ai besoin.

— Vingt mille francs, marmotta le petit homme, vingt mille francs!...

Puis il fit un sourire qui menaça ses oreilles, grâce à la dimension formidable de sa bouche.

— Quand je vous dis qu'il me faut ces vingt mille francs, c'est qu'il me les faut, et sans barguigner davantage... Allons, mettez la clef au coffre; je devrais être déjà parti.

— Ah çà! monsieur, dit d'une voix atrocement criarde le négociant, me prenez-vous pour un faux monnayeur, par hasard? et pensez-vous que ma misérable retraite puisse, exprès pour vous, se meubler comme les caves de la Banque de France?

— Écoutez-moi, mon cher M. Cantelou, et ne me faites pas répéter ce que je vais vous dire, parce que j'ai peu de temps à perdre. Je vous vois aujourd'hui pour la première fois, mais je vous connais depuis longtemps, et l'opinion que je m'étais faite sur votre compte n'était pas exagérée; j'en ai acquis la certitude par mes yeux. Vous êtes riche comme un nabab.

L'usurier trépigna et s'agita dans son fauteuil tout en levant les yeux au ciel.

— Harpagon est un prodigue près de vous, tant vous êtes avare, et cuistre, et pingre.

Le père Fumeron essaya de rougir, mais en vain ; il en prit son parti et devint vert pâle.

— Je vous prie de garder vos airs empesés et vos finasseries pour les croquants et les remplaçants que vous grugez ; je vous autorise presque à faire de la diplomatie avec mon valet de chambre, lorsqu'il vous demande de l'argent en mon nom ; mais, lorsque je vous fais l'honneur de venir vous voir et de vous parler en face, vous n'avez que deux choses à faire : ouvrir vos tiroirs et compter, le tout sans dire un mot.

Le père Fumeron fit faire un quart de conversion à son fauteuil, introduisit une clef dans un tiroir et l'ouvrit. Le vicomte, qui se promenait à grands pas, s'arrêta devant le secrétaire et ses regards plongèrent dans le tiroir ; il vit deux pistolets douillettement posés sur du coton. Avant que l'usurier eût allongé la main sur ces armes, M. de Fontac les saisit et les mit gravement dans la poche de côté de son carrick ; après ce il recommença à arpenter la chambre, en tapant du talon fort et ferme, afin de se réchauffer ; tout en se livrant à ce salutaire exercice, il continua son discours, donnant une

médiocre attention à la mine défaite du petit homme.

— Je vous disais donc que si vous n'aviez volé que mon seul patrimoine, vous seriez riche, car j'étais fort riche, moi, avant d'avoir fait votre estimable connaissance, et qu'ayant ruiné cent familles, vous deviez être cent fois riche.

— M. le vicomte, je suis un pauvre négociant que les faillites ont mis sur le fumier; je n'ai jamais volé, j'ai gagné ma vie à la sueur de mon front jusqu'à ce jour, et...

— Ah! vous n'appelez pas voler prêter à cinquante pour cent? Brisons là. Pendant mes derniers procès, vous avez abusé de mes besoins, et m'avez grugé... Vous avez, de cette façon, pris hypothèque sur mes deux terres de Beauce, et ces hypothèques...

— Dépassent de quelque peu la valeur réelle..., interrompit d'un ton larmoyant le père Fumeron.

— Comme vous dites... Les dernières avances que vous m'avez faites sont épuisées; il me faut, à l'instant même, vingt mille francs; reprenez ce billet de vingt-cinq mille : c'est de l'or en barres.

— Et quelle garantie me donnerez-vous, M. le vicomte? vous n'avez plus rien au soleil, hélas!

— Ma parole, vilain; n'est-ce pas assez?

— C'est assez dans le monde, mais dans le com-

merce, M. le vicomte, c'est... c'est bien léger, vous le savez?

— Il faut avoir beaucoup de courage pour ne pas vous étrangler, le savez-vous, M. Cantelou?

— Je sais bien que je suis en bonne et noble compagnie, et vous ne m'effrayez pas, si méchant que vous vouliez le paraître.

—Vos vingt-cinq mille francs vous seront payés le lendemain de mon mariage.

— Quel mariage?

— Ne savez-vous pas que j'épouse mademoiselle de Verneuil? et ne m'avez-vous pas déjà avancé cinquante mille francs sur cette affaire?

— C'est bien ce dont j'ai l'âme navrée; votre mariage ne va-t-il pas être rompu?

— Qui vous a dit cela? s'écria M. de Fontac en faisant deux grands pas sur l'usurier.

— La rumeur publique..., balbutia le petit homme épouvanté; l'un de mes clients m'en parlait dans ce sens aujourd'hui même.

— Son nom?

— C'est une femme.

— Et qui s'appelle?

— Madame de Ravenstein, dit le père Funeron avec une malice ferme et assurée.

— Vous avez vu madame de Ravenstein?... vous l'avez vue ici?... aujourd'hui?

— Oui.

— Et elle vous a dit que mon mariage serait rompu?

— Elle m'en a donné sa parole.

— Cette femme me perdra!... murmura le vicomte, elle fera rompre mon mariage, comme elle l'a dit... elle me perdra! elle me perdra!

Puis tournant brusquement sur les talons, M. de Fontac s'avança, d'un bond, sur le négociant, et lui cria d'une voix sourde :

— Allons vite, au lieu de vingt mille francs, donne-m'en quarante, misérable... fais vite, fais vite.

— Mais vous n'y pensez pas, M. le vicomte, répondit le père Fumeron mort de peur; c'est au moment où vous m'assurez que madame de Ravenstein vous perdra que vous me demandez une somme aussi forte?

— Paye, ou je t'étrangle, scélérat! hurla le vicomte qui, comprimant le cou du petit homme entre ses mains nerveuses, faillit l'étouffer du premier coup.

M. Cantelou éleva les deux bras en signe de détresse; et lorsque M. de Fontac l'eut relâché, il lui montra une feuille de papier timbré, puis l'écritoire, et lui fit signe d'écrire; enfin, ouvrant un énorme portefeuille, il en tira trente billets de banque qu'il remit à son terrible débiteur.

— Je vous ai demandé quarante mille francs, ce me semble?... dit le vicomte. Tenez, savez-vous lire?

Et il lui montra une obligation de cinquante mille francs; puis, comme l'usurier tournait et retournait son portefeuille, les larmes aux yeux, le vicomte le lui arracha des mains, y fouilla, éparpilla sur le bureau toutes les valeurs qu'il contenait, compléta les quarante billets de mille francs dont il avait besoin, et sortit de la chambre sans jeter un coup d'œil au malheureux Cantelou qui s'était évanoui.

Se débarrassant des obséquieuses politesses qui l'attendaient au quatrième étage, le vicomte descendit les marches quatre à quatre, et se jeta dans son cabriolet.

— Où va monsieur? demanda Antoine.

— Rue Saint-George.

Après dix minutes, le cabriolet du vicomte s'arrêta devant une belle maison de la rue Saint-George; deux files de voitures de maître tenaient le pavé. M. de Fontac, le pied sur le seuil de la maison, dit à son domestique :

— Il est deux heures cinq; dans une heure, barrière d'Enfer avec le briska, prêt à marcher. Les chevaux en votre nom, n'oubliez pas cette précaution.

Le vicomte s'élança sur le tapis d'un bel esca-

lier inondé de lumière, orné d'arbustes et de fleurs, chargé de jeunes femmes et de jeunes cavaliers qui le gravissaient ou le descendaient, suivis de livrées éclatantes.

VII

Il y avait grand rout cette nuit-là chez Thérèse Keller; rout complet, non pas dans l'acception aristocratique de ce mot, passé du vocabulaire anglais dans le nôtre, mais dans le plus haut style de cette jeunesse affamée de luxe et de plaisir, qui s'endort quand le soleil se lève et s'éveille quand le soleil se couche. Thérèse Keller était arrivée de Berlin dans la matinée, et, huit jours avant de quitter l'Allemagne, elle avait adressé des invitations, afin de solenniser sa prise d'hiver, à tout ce que Paris contenait de raffiné, de clinquant, de merveilleux et de renommé.

« La vicomtesse a l'honneur de vous inviter à son rout du 17 décembre.

« *On soupera.*

« Rue Saint-George, 20, à Paris.
« Berlin, 9 décembre 1818. »

Telles étaient la formule et la contexture des lettres d'invitation qui amenèrent, dans les salons de Thérèse, dès onze heures de nuit, cinquante jeunes femmes d'une éclatante beauté, et environ soixante cavaliers du choix le plus exquis.

Avant de dessiner les principaux traits de cette société originale, avant de lire sur le front de ces femmes parées de diamants et de velours, avant de nous mêler à ces groupes d'élégants qui se croisent, s'entraînent, se dispersent, se rejoignent et ne s'envoient que des sourires, hâtons-nous d'achever le portrait de Thérèse Keller, que le lecteur connaîtrait imparfaitement si nous lui laissions les seuls renseignements de madame de Ravenstein.

Thérèse n'est connue à Paris que sous le nom de *la vicomtesse*. On devine l'origine de ce titre. L'amie ingrate de mademoiselle de Ravenstein, la complice criminelle de M. de Fontac, ne pouvant épouser son amant, dédaigne de porter illégalement son nom, et se contente et se fait gloire du simple titre de *vicomtesse* que ses connaissances,

ses amis, ses rivales, ses adorateurs, que *son monde*, enfin, lui a décerné d'une seule voix.

Et en vérité, quelle tête couronnée, reine, duchesse, marquise, comtesse ou baronne, semble plus digne de ses fleurons que celle de cette belle jeune fille, l'opprobre de sa famille, la gloire du démon? Laideur morale, beauté physique! Laideur par tous les vices, beauté idéale par toutes les perfections!

Jalousie impétueuse ou rampante et dissimulée, haine impitoyable, finesse et fourberie, ingratitude et méchanceté, amour de panthère et coquetterie vaporeuse, orgueil, insolence, le cœur de cette femme renferme tout cela : la gangrène, en le rongeant, n'y a laissé que des plaies!

Chose étrange! Thérèse Keller, qui a tous les mauvais instincts, et qui livre son âme aux passions les plus désordonnées, nourrit cette âme d'une vertu tellement rare, qu'elle est l'apanage des honnêtes femmes. Elle n'a aimé qu'une fois, d'un amour adultère il est vrai; mais dans le tourbillon qui emporte ses années de jeunesse et de fraîcheur, dans cette vie semée de désordres et d'impiétés, elle est demeurée fidèle à M. de Fontac, elle l'aime plus que tout; plus que le luxe et le plaisir, plus que le jeu, la coquetterie, la méchanceté, la danse et l'orgie et la folie; plus que le vice! elle le préfère à tous les pimpants dandys

qui l'ont obsédée de leur opulente galanterie ; elle l'a toujours aimé avec délire, avec fureur ; et les infidélités passagères de cet amant privilégié, tout en faisant pleurer la fière courtisane, n'ont pas lassé cet amour qui fait le triomphe du vicomte et le désespoir de ses rivaux.

Cette constance est une énigme pour le monde dissolu que hante *la vicomtesse !*

Thérèse est, par-dessus tout, comédienne. Il ne faut pas l'étudier longtemps pour apprécier son mérite dramatique ; elle eût brillé dans tous les rôles et sur notre première scène. Ses poses sont naturellement nobles ; son front est hautain ; sa démarche est ferme, assurée, aisée, élégante ; et son visage, aussi fin que mobile, exprime avec une rapidité surprenante les émotions qui la tourmentent sans paix ni trêve.

Voyez-la, cette jeune femme, voyez-la pendant que tout son corps repose nonchalamment étendu sur un divan qui tient le milieu du salon dont elle est reine ; ses cheveux blonds, nattés à l'espagnole en trois larges tresses, mêlent leurs reflets brillants aux vives couleurs dont le tapis est semé. Cette chevelure magnifique n'est pas chargée d'ornements ; Thérèse laisse l'or, les perles et le corail aux beautés du second ordre ; elle brille de son éclat naturel, et sa coquetterie ne se sert que des armes dont Satan l'a pourvue. Sa robe en lame de

Chine à grands ramages est d'un prix fou. Ses épaules apparaissent blanches, frémissantes, arrondies, délicates, et n'affichent pas cette insolente impudeur dont toute femme perdue se fait gloire. Ses bras nus semblent avoir été découpés par le ciseau d'un grand maître dans le marbre le plus pur. Un sang riche et chaud coule dans les réseaux de veines bleues ou rosées qui courent à fleur de peau, et animent cette délicieuse créature. Ses mains sont petites, effilées; ses pieds, perdus dans de petits souliers de moire blanche, sont trahis par des bas de soie à grands jours qui laissent voir leur blancheur satinée et leur cambrure voluptueuse.

De face ou de profil, le visage de Thérèse arrête, fixe, animе et enivre les plus froids regards; son front est sévère, rêveur, noble et pur; ses yeux bleus se chargent quelquefois d'une langueur passionnée dont ils se débarrassent, souvent pour briller d'un feu vif, pénétrant et superbe. Ses joues, ordinairement pâles, se couvrent au besoin d'une teinte purpurine qui défie la rose naissante et la vierge intimidée. Ses traits, d'une régularité irréprochable, sont dessinés à la grecque. Sa parole est affectueuse et sa voix est pleine de charme, quoique son langage n'ait pu se défaire complétement d'une prononciation étrangère. Tous les mouvements de Thérèse sont souples,

élégants; une harmonie parfaite règne entre tous les ressorts de son être. Sa nature physique est double, elle est multiple; pour obéir au mauvais ange qui la guide et la gouverne, *la vicomtesse* prend toutes les formes, toutes les attitudes : colombe, elle roucoule; lionne, elle rugit.

Les maîtres, pour flatter la beauté de leurs plus riches créations, ont soin de les entourer de personnages qui les favorisent, et la disposition des ombres, et la chaleur des tons, et la partialité du pinceau, établissent des contrastes qui font ressortir les portraits privilégiés. Mais Thérèse dédaigne cet artifice ; ses salons sont remplis d'êtres charmants. Les femmes qui composent la cour de *la vicomtesse* sont autant d'échantillons délicieux de cette peuplade dangereuse qui fait revivre les sirènes de la Fable. Les diamants et les fleurs viennent en aide à ces anges déchus, pour assurer leurs fatales victoires. Les costumes n'ont pas tous la sévère décence qu'affecte *la vicomtesse;* au contraire, ils bravent le préjugé, et montrent avec audace ce qui peut provoquer les regards novices et ranimer les cœurs blasés. Il n'est pas un coin de ces somptueux appartements où ne brûle un parfum de volupté. Les sourires, les éclats de joie, les défis, les chuchotements se croisent dans tous les sens; le jeu, la valse, la

causerie font tourner toutes les têtes, et mettent l'ivresse dans tous les cœurs.

Chacune de ces dames porte le titre du cavalier qui la protége. L'une est marquise, l'autre est duchesse, celle-ci baronne, celle-là financière. La plus âgée n'a pas trente ans, la moins jolie est encore belle, la plus sage est folle, folle qui gaspille les grâces de sa personne, les fleurs de son printemps, l'or de ses amants, et qui paye les heures de ses effrénés caprices de toute son éternité. Quant à ce que sont ces femmes, on le devine. La marquise est danseuse, la duchesse est choriste, la financière est actrice, la baronne n'est rien. Elles ont pour patrie l'Europe entière, Paris est leur résidence. La danseuse parle allemand, la duchesse italien, la financière anglais, l'actrice français, la baronne parle toutes les langues; chacun se comprend en parlant mal, et la pantomime vient en aide au plus embarrassé.

Les hommes sont jeunes, à l'exception de quelques-uns qui ne veulent pas vieillir. Ceux-là affectent une verdeur que trahissent leurs cheveux trop bien déguisés sous une couche d'ébène; leur toilette a vingt ans de moins qu'eux; leurs façons cavalières leur attirent des dédains superbes ou sardoniques; l'or qu'ils répandent à pleines mains les soutient seul en leur procurant de honteuses bonnes fortunes. Leur parole est leste, en-

treprenante ; dans ces fêtes qui commencent d'ordinaire par un semblant de décence et de contrainte, ils donnent toujours le signal de l'orgie, et ils se font gloire de former les enfants. Pour ces fanatiques du scandale, il n'y a rien de sacré, rien de pur ! Ils méconnaissent les douceurs de la famille, raillent la vertu des femmes, trouvent à rire partout, et ne vivent que de désordres. Méprisés de ceux-là mêmes qu'ils corrompent, ils donnent l'exemple du ridicule dans la débauche !

A ces rares exceptions près, les invités de la vicomtesse sont de beaux jeunes gens de vingt-deux à trente ans ; élégants de formes et de ton, généreux, prodigues, hardis à lancer le cerf, le loup, le sanglier, à dompter un cheval fougueux, efféminés auprès des femmes, braves et fiers l'épée à la main. Leur mise est du meilleur goût ; leur langage est doux, affectueux ; leur conversation est vive, gaie, folâtre, spirituelle. Une politesse exquise les distingue ; une éducation aristocratique, moins la morgue, les dégage du cercle de femmes faciles qui les environne. On rencontre bien, parmi eux, quelques fats épris de leurs jolies figures et de leur luxe ; mais, en général, c'est une jeunesse d'élite, et, pour la dépeindre au moral d'un seul trait, nous en appellerons à ce principe classé par elle-même au rang des axiomes :

« Tout homme comme il faut doit être aussi « tolérant et facile dans ses relations avec les « femmes, qu'exigeant et difficile avec les hom- « mes ; en un mot, il doit choisir la bonne com- « pagnie dans son sexe, et fréquenter la mauvaise « dans l'autre. »

Thérèse Keller avait réuni chez elle les grands maîtres de cette déplorable école. M. de Fontac manquait au complet, et, chaque fois que les laquais ouvraient la porte principale, l'impatiente *vicomtesse* cherchait celui qui seul devait animer à ses yeux la soirée.

A l'un des bouts du divan qu'occupait Thérèse, une jeune femme au minois effronté, couverte de bijoux, le front paré d'une ferronnière étincelante, promenait d'une main les perles de son éventail sur ses lèvres, et caressait de l'autre les soyeuses oreilles d'un petit épagneul.

Cette femme délicieusement jolie ne perdait pas *un pouce de son terrain*, comme on disait alors, pour exprimer que sa pose, son geste, son sourire, et ses œillades, et sa toilette, s'accordaient à merveille pour faire valoir ses séductions. Les franges de sa robe, magnifique cachemire, effleuraient à peine ses chevilles; ses bas, brodés et lamés d'or sur les côtés, couvraient un pied de Cendrillon et une jambe pleine *de race;* son sourire provocateur ajoutait le dernier charme à sa

bouche, où brillaient deux rangées de perles serrées, égales, petites et brillantes. Cette femme, mignonne dans tous ses mouvements comme dans sa nonchalante attitude et la paresseuse indolence de son parler, cette femme vaporeuse et coquette valait bien, au plus bas, cent mille francs des pieds à la tête, depuis l'épingle de diamant qui traversait sa noire chevelure jusqu'au corail qui dessinait des arabesques sur ses sandales turques. *Finance* est son nom; elle est l'amie d'un banquier, ex-fournisseur des armées, dont elle fait crouler la fortune, qu'on dit néanmoins scandaleuse; c'est qu'il faudrait un puits d'or et de diamants pour suffire aux caprices de mademoiselle *Finance;* il faudrait un puits pour que ces mains blanches, frêles et cependant infatigables, ne fussent jamais inactives, toujours remplies, toujours ouvertes.

La vicomtesse et *Finance* sont intimement liées d'amitié, elles ont une même fureur pour le luxe; les meubles les plus riches, les chevaux les plus chers, les voitures de prince n'ont rien qui les satisfasse entièrement. Quoique d'un genre différent, leur beauté va de pair. Thérèse est magnifique, Finance est infiniment jolie; mais dans ces deux cœurs où règne une effrayante corruption, les sentiments ne sont pas tous les mêmes. Thérèse est restée fidèle à son premier amant; Finance

ajoute aux désordres de la vicomtesse ceux d'une vie éhontée. Elle a dix-neuf ans; on lui trouve beaucoup d'esprit naturel; elle est d'une ignorance honteuse dont elle se pare effrontément. On lui donne un cœur très-sensible, on la dit bonne fille. Il est de fait qu'elle pleure en écoutant mademoiselle Duchesnois et Talma, et il est à peu près certain qu'elle fait par-ci par-là quelques aumônes.

— Que me disais-tu donc tout à l'heure, Finance? J'ai été un peu distraite et n'ai pas entendu.

— Vraiment! tu as été un peu distraite? Ah! chère vicomtesse, tu en maigriras, parole d'honneur.

— Allons donc, comme ton banquier, sans doute.

— Ne me parle pas de ce butor-là... il me menace tous les jours de se réduire à rien. Eh bien! pas du tout, ça ne fait que croître et embellir... Vrai, je n'oserai plus bientôt sortir avec lui, il me fait marcher les yeux baissés comme une vestale.

— Et comment se nomme-t-il?

— On lui donne tous les noms imaginables... Figure-toi un petit homme qui porte en tout temps des culottes de peau, de grands bas noirs, un tricorne et une lévite vert-pomme; un ancien qui vit de racines et d'eau fraîche, qui demeure

rue du Croissant, et qui a ramassé des millions dans le plus ignoble des commerces.

— Lequel?

— C'est un marchand d'hommes, ma belle, un vrai négrier, un épicier en chair humaine...

— Attends donc, je crois connaître ce vieux cuistre. N'est-ce pas Cantelou qu'il se nomme?

— C'est ça même... Comme on se retrouve! C'est M. Cantelou, autrement dit le père Fumeron. Imagine-toi qu'il m'a vue à Bade, et que je lui ai mis la tête à l'envers, ce qui ne la rend pas plus belle... Enfin, il m'a fait des offres superbes, et je n'ai pas dit non.

— Et tu as raison. Ah! cette porte ne s'ouvre plus... Il est deux heures, le vicomte n'arrive pas! Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

— Que tu es bête de te tourmenter ainsi!

— Que veux-tu! je l'aime.

— Bonsoir, *vicomtesse*, dit une grande jeune fille aux yeux bleus et au front candide, qui, appuyée au bras d'un élégant jeune homme, s'arrêta près du divan.

— Bonsoir, *marquise*. Comme vous êtes belle! ce turban vous va à ravir... Mon cher Henri, que deviendrez-vous cet hiver?

— Je n'en sais trop rien, répondit le cavalier de la *marquise* en tendant la main à Thérèse; avant votre arrivée, Paris était mort, on ne savait

où souper, et nous faisions plus d'économies que nos laquais...

— A propos de jeu et de souper, si nous faisions une bouillotte, dit la marquise en souriant.

— Oui, une bouillotte, reprit vivement Finance.

— Un louis le jeton, vingt-cinq louis de cave, allons!... Aussi bien je fais là un sot métier, murmura Thérèse en jetant sur la porte un regard enflammé.

— Il paraît que la chère vicomtesse est furieuse, dit le jeune homme en donnant familièrement le bras à mademoiselle Finance, pendant que Thérèse entraînait la marquise vers un petit salon où se tenaient les joueurs.

— Furieuse, non; vexée, oui... Aussi vous avouerez que Fontac est un monstre de se faire tant attendre à une première soirée; je devine qu'il est chez cette madame de Certènes, quelque chose de gentil et de flatteur, ma foi!

— Peste! quel dédain! et comme vous habillez le grand monde, ma chère! La baronne de Certènes est une femme ravissante, c'est un ange!

— Tirons les places, dit la vicomtesse avec une brusquerie un peu boudeuse. Henri, vous avez une voix de rossignol; mais vous jacassez comme une pie; voilà un siècle que nous vous attendons. Marquise, vous avez le roi, choisissez...

Le jeu s'échauffa. Les cartes filaient avec une rapidité merveilleuse, l'or passait de mains en mains, et les joueurs n'échangeaient plus que de courts monosyllabes, qui ne coûtaient jamais moins de quinze à vingt-cinq louis. Au bout de dix minutes, la vicomtesse ôta deux bagues de ses doigts et les jeta devant elle en disant :

— Elles font cent louis chacune.

Les trois partenaires baissèrent la tête en signe d'assentiment et les cartes passèrent.

Quelques jeunes gens faisaient cercle autour de la table. La vicomtesse engagea cent louis contre Finance et les perdit. Comme elle levait la tête après ce coup malheureux, elle aperçut M. de Fontac qui lui fit un charmant sourire. Le vicomte venait d'arriver, il était encore un peu ému de sa course précipitée; et, tenant son chapeau sous le bras gauche, il essuyait son front avec le mouchoir brodé de madame de Ravenstein. Thérèse jeta un regard rapide sur le chapeau du vicomte, aperçut le billet qui était fixé au fond de la coiffe, et dit d'un ton de doux reproche :

— Ah! vous voilà, cher déserteur... M. de Corcy, veuillez prendre mon jeu pour un moment, et faites comme pour vous.

Thérèse se leva, prit le bras du vicomte, et, tout en l'entraînant, elle le débarrassa de son chapeau, y plongea la main avant de le poser sur

un fauteuil, et se saisit du billet avec la dextérité d'un tire-laine.

Conduit dans le boudoir de sa maîtresse, le vicomte prit son portefeuille, en tira vingt billets de mille francs, et dit :

— Ma chère amie, voilà le trimestre, tâchons d'être sages, l'argent devient rare, et les terres rapportent peu.

— Mon Dieu, Alfred, nous n'avons que le strict nécessaire, et vos reproches...

— Je ne reproche rien... J'avoue seulement qu'il ne faut compter sur aucune rentrée d'ici à trois mois ; retournons à notre monde... demain nous parlerons d'affaires.

— Vous ne me parlez plus que d'affaires depuis quelque temps, Alfred ; je ne reproche rien à mon tour, mais...

— Mais...

— Mais j'ai la mort dans l'âme !

— Pourquoi, mon amie ? N'es-tu pas adorée ?...

— Retournez au salon de jeu, et prenez mes cartes des mains de M. de Corey, demain nous parlerons d'amour... N'est-ce pas ?

Le vicomte sortit, sans remarquer le sourire amer et railleur par lequel Thérèse répondit à sa galanterie. A peine la vicomtesse se vit-elle seule qu'elle s'approcha précipitamment d'un flambeau, ouvrit et lut le billet que ses doigts avaient froissé !

Pendant cette lecture, les joues de la belle courtisane s'empourprèrent, ses yeux éblouis s'emplirent de larmes, et elle jeta un douloureux soupir.

— Infamie! murmura-t-elle, infamie!

Puis elle sonna sa femme de chambre qui accourut.

— Louise, donnez-moi ma redingote de voyage, vite, bien vite... C'est cela, dites au cocher de monter... Allons, partez, et pas un mot en chemin...

Si vite que courût la femme de chambre, lorsqu'elle rentra suivie du cocher, elle trouva sa maîtresse en costume de voyage. Thérèse, dans son impatience, avait déchiré ses somptueux vêtements, et leurs débris étaient épars dans la chambre en désordre.

— Joseph, dit la vicomtesse à voix basse, attelez vite, et attendez-moi au fond de la cour.

— Madame, l'un des chevaux est boiteux d'un coup de pied qu'il a reçu cette nuit.

— Miséricorde! tout me contrariera donc?... Y a-t-il quelque cocher de vos amis à l'office?

— Oui, madame; Jérôme, le cocher de mademoiselle Finance, est en bas; si madame en a besoin...

— Priez-le de vous céder son siége pendant quelques minutes.

— Justement, il est paré, prêt à partir...

— Bien, je vous suis.

— Quant à vous, Louise, prenez cette épingle, et, dans dix minutes, vous la remettrez à monsieur, en lui disant : « Madame vous envoie cette épingle, qui est tombée de votre jabot sur le tapis de sa chambre. » Vous avez bien compris, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Et à toute autre question, pas un mot.

— Pas un mot. Quand madamer entrera-t-elle?

— Je n'en sais rien, ne m'attendez pas...

Thérèse descendit, trouva le landau de son amie au fond de la cour, et en y montant, elle glissa à l'oreille de son cocher :

— Poste aux chevaux, brûle le pavé!

Dix minutes après le départ de la vicomtesse, sa femme de chambre s'approcha de M. de Fontac, et lui remit l'épingle de madame de Ravenstein, en lui répétant mot à mot la phrase recommandée. Le vicomte, préoccupé, prit le bijou, le roula dans ses doigts, et dit à la femme de chambre :

— Que fait donc madame?

— Elle change quelque chose à sa toilette.

— Ah!... Eh bien, mon enfant, ne lui dis pas que je viens de sortir; avant une demi-heure je serai de retour.

Le vicomte passa dans l'antichambre, et la sou-

brette retourna dans les petits appartements de sa maîtresse. M. de Fontac voulut attacher à son jabot l'épingle qu'il tenait encore, et il sentit sous ses doigts le nœud d'un gros camée; alors il jeta les yeux sur le bijou qu'on lui avait remis, et ne put retenir une vive exclamation.

— Mordieu! s'écria-t-il en frappant du pied, qu'est-ce que cela veut dire? Ah! bah! si c'est de la sorcellerie, tant pis pour les sorciers. Je chercherai l'énigme une autre fois.

Étant descendu dans la cour, le vicomte mit les pieds dans la rue, avisa un fiacre, appela le cocher et lui dit :

— Barrière d'Enfer, crève tes chevaux, deux louis pour toi!

. . . .

— Savez-vous où est la vicomtesse?

— Non.

— Qu'est devenu le vicomte?

— Je n'en sais rien.

— On ne se presse pas de nous faire souper, c'est assez triste... La maison devient un peu baraque!

— Moi, je vais chez Véry.

— Venez-vous chez don Fernando?

— Non, je vais chez Frascati; j'ai une idée.

— Pardieu! voilà une soirée dont je me souviendrai.

— Ah çà ! mais la vicomtesse a donc fait faillite?

— Et le vicomte banqueroute?

— Je n'avais demandé ma voiture que pour cinq heures, je suis dans la rue.

— C'est consolant : je vous jetterai chez vous, mon coupé est à la porte.

— Partons.

— Partons... Vive Dieu ! Je meurs de soif : pas même un ignoble verre de punch !

Telles étaient les gracieusetés échangées dans tous les coins. Les salons furent déserts en un instant.

— Eh ! Dieu me pardonne ! nous sommes seuls, dit Finance en abattant ses cartes sur la table où ses trois intrépides partenaires lui tenaient tête.

— Tiens, tiens, tiens ! en voilà une idée, s'écria la marquise. Et le souper? J'ai une faim canine.

— Je vous offre d'aller attendre le chant du coq chez Riche, dit l'élégant jeune homme, seul cavalier qui restât pour les trois dames... Qui de vous a sa voiture?

— Moi, répondit Finance en se levant ; j'ai un landau de famille à vous offrir ; il n'est pas encore payé, mais il est excellent. Pierre, demandez mes gens.

Le valet de pied de mademoiselle Finance se présenta.

— La voiture?

— Madame, elle n'est pas encore revenue.

— Comment, revenue! J'ai ordonné à Antoine de se tenir prêt au premier mot.

— Antoine est prêt, madame.

— Et ses chevaux?

— Les chevaux sont revenus, madame.

— Revenus d'où?

— De la course.

— Quelle course?

— La course qu'a faite madame de Fontac.

— Entendons-nous, reprit Finance, où est allée madame de Fontac?

— A la poste aux chevaux, je crois.

— Ah! pardienne! voilà votre landau sur la route de Bruxelles.

— Dans ce cas, j'autorise mon carrossier à courir après lui... Faites avancer un fiacre, niais que vous êtes... Faisons tous les quatre charlemagne, c'est moi qui paye à souper.

VIII

Les chevaux de fiacre sont, à Paris, d'une louable intelligence : ils comprennent, au premier coup de fouet du cocher, le genre de service qu'on leur demande, et se précipitent avec impétuosité ou trottinent majestueusement, selon que ce coup de fouet a été administré.

Vingt-cinq minutes après son départ de la rue Saint-George, le vicomte sautait sur le pavé de la barrière d'Enfer, et l'une des rosses de son équipage s'abattait pour ne plus se relever.

— Si ton bourgeois perd à la course, tu pourras

rire de son chagrin, dit M. de Fontac en mettant deux louis dans la main du cocher.

Le vicomte s'éloigna, tourna l'angle du boulevard, et, apercevant une voiture attelée de trois chevaux et arrêtée, il s'avança vers elle.

— Est-ce vous, Antoine?

— Oui, monsieur.

— Allons, en route... Montez avec moi... Fermez cette vitre, je suis glacé... Enveloppez-moi dans mon manteau... Là, c'est bien... Partez, postillon, et du leste, quatre francs de guides si vous marchez bien; sinon, l'ordonnance... Allez... A la bonne heure! si nous sommes conduits comme ça pendant toute la route, nous serons à Verneuil dans dix heures.

— Et ce ne sera pas trop tôt, interrompit le domestique.

— Ma foi non! Quelle nuit du diable! Ah! je commence à revenir; je n'avais plus de sang dans les veines; si je pouvais dormir un peu!... C'est que je crains vraiment d'être tout défiguré en arrivant à Verneuil et de faire peur à ma femme... Voyons, Antoine, endormez-moi... Racontez-moi quelque vieille histoire.

— Je préfère vous en raconter de toutes fraîches.

— Ça m'est égal... Ah! la tête s'en va, me voilà parti!... que c'est bon, le sommeil!...

— Ça doit être amusant de faire faction à une barrière?

— Pourquoi cela?

— On y voit un tas de choses qui semblent drôles.

— Et qu'avez-vous vu de drôle, Antoine?

— J'ai vu passer de bien jolies femmes... bien jolies! bien jolies...

— Ah! mauvais sujet... de bien jolies femmes...

— Madame de Certènes... et d'une!

— Oh! le bel... ange! quel... ange! mon... ange! laisse-moi dormir!

— Madame Thérèse... et de deux!

— Hein? s'écria le vicomte, réveillé en sursaut.

— J'ai dit madame Thérèse... et de deux!

— Madame Thérèse, eh bien! après?

— Je l'ai vue passer, voilà tout.

— Allons donc, imbécile!

— Quand je vous le dis, monsieur, je l'ai vue de mes deux yeux...

— Mais je sors de chez elle.

— C'est possible... Il n'en est pas moins vrai qu'elle allait un train d'enfer, et qu'elle doit avoir maintenant une bonne demi-heure d'avance sur nous.

— Ah! bah! vous avez la berlue... Dans quelle voiture était-elle? et avec qui était-elle?

— Elle était seule, et dans un landau.

— Laissez-moi donc dormir en paix, madame n'a pas de landau.

— Mettons que je n'ai rien vu, puisque ça fait plaisir à monsieur... Et cependant je sais bien que madame Thérèse est passée cinq minutes après madame de Ravenstein.

Le vicomte fit un soubresaut, et répéta avec terreur :

— Madame de Ravenstein... où?... quand?... comment?... que dites-vous?

— Je vous répète, monsieur, qu'il n'est pas trop tôt que nous arrivions chez votre future; car, ou je suis une bête, ou l'on trame quelque complot contre vous.

— Parlez, ne me cachez rien.

— Une demi-heure avant que vous n'arriviez, j'ai vu venir un beau coupé de ville attelé de quatre chevaux, et, comme j'étais placé sous le réverbère, j'ai pu regarder dans la voiture pendant qu'elle était arrêtée à la barrière, et j'ai vu, comme je vous vois, madame de Ravenstein assise à côté d'un monsieur qui m'a fait l'effet d'être un curé.

— Avez-vous remarqué le visage de cet homme?

— Ma foi, pas trop... Cependant, je puis vous dire qu'il a une mine gaillarde et réjouie, et que

ça doit être un bon diable. Il était coiffé d'un petit chapeau à larges ailes, voilà pourquoi j'imagine que c'est un curé.

— M. de Brionne! murmura le vicomte.

Puis il ajouta :

— Je suis perdu! si l'abbé parle de Marceline Keller à madame de Ravenstein, mon mariage n'aura pas lieu... De toute façon je suis perdu! Par quel hasard étrange cette rencontre a-t-elle eu lieu? Et vous croyez avoir vu madame Thérèse, Antoine?

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr. Madame suivait de près le coupé, et n'aura pas tardé à le joindre.

— Je commence à deviner d'où me vient l'épingle que m'a envoyée Thérèse, pensa le vicomte. Ces deux femmes se sont donné le mot pour me perdre. Quel dédale! et comment en sortir? Antoine, donnez vingt francs de guides aux postillons; il faut que nous dépassions ces deux voitures, il le faut absolument!

— N'y comptez pas, monsieur; il faudrait, pour cela, voler comme un pigeon; et puis le chemin est à tout le monde, vous ne pourriez pas empêcher ces dames de voyager.

— J'emploierai la force.

— Alors il faudra les tuer... et vous aimez trop madame.

— Au fait, à la grâce de Dieu! la baronne me tirera de là, murmura M. de Fontac.

Et, essuyant son front avec le mouchoir de madame de Ravenstein, il plaça ce mouchoir sur sa joue, et s'endormit.

Comme le briska du vicomte franchissait la seconde poste, il fut croisé par une voiture qui marchait sur Paris au petit trot.

Si M. de Fontac et son domestique eussent été éveillés, ils auraient reconnu cette voiture, qui était le landau de Thérèse Keller; et ils auraient vu, dans ce landau, une femme bâillonnée, qui semblait sous la garde d'un jeune garçon assis à ses côtés.

Cet incident nous ramenant naturellement à l'abbé de Brionne et à madame de Ravenstein, nous allons reprendre notre récit au moment où Faust s'était jeté à la bride des chevaux de Thérèse.

Cahotée par le choc, Thérèse avait froissé la lettre qu'elle tenait entre ses mains; et, abattant l'une des vitres, elle s'écria :

— Eh bien! sommes-nous dans la forêt de Bondy? quel est ce mauvais plaisant?... Poussez, postillon.

Rien ne bougea.

Faust vint ouvrir la portière du coupé, et M. de Brionne lui dit :

— Les deux voitures marcheront aussi vite que possible sans se quitter... vous, mon ami, montez derrière le landau et soyez prêt à mon premier appel. Vous, ma chère dame, demeurez en paix et tenez-vous chaudement. Ah! maintenant, mon garçon, ouvrez-moi la portière de l'autre voiture.

— Ah çà! quelle comédie jouons-nous, postillon?... s'écria Thérèse d'une voix troublée par la fureur; je vous ferai mettre à pied...

— Permettez-moi de me loger à vos côtés, ma belle demoiselle, dit l'abbé d'un ton bonhomme, il fait horriblement froid sur le pavé.

Faust, en ouvrant la portière, avait aperçu et reconnu sa sœur; son premier mouvement avait été de s'élancer; mais, modérant son impétuosité, il s'était caché de son mieux, et, la portière refermée, il s'était lestement hissé sur l'arrière-siége.

— Monsieur, je n'ai nullement l'honneur de vous connaître, murmura Thérèse ébahie de l'étrange visite qu'elle recevait en pleine nuit dans sa voiture.

— Je ne vous en ferai, certes, aucun reproche; quant à moi, je vous connais, et beaucoup, repartit l'abbé.

— Vous me connaissez?

— Hélas, oui! mais ne perdons pas le temps en vaines escarmouches ou en banales salutations...

le train dont marchent nos voitures prouve suffisamment que nous sommes également pressés d'arriver quelque part.

— Pardieu ! M. le curé, car vous me faites l'effet d'un curé, si je ne me trompe, repartit Thérèse assez gaiement et avec impertinence, vous avez deviné juste, je vais quelque part, et j'y vais aussi vite que peuvent courir ces mauvais bidets.

— Je ne suis plus curé, mademoiselle, mais je l'ai été ; d'ailleurs, peu importe.

— Mais enfin qui êtes-vous? On a vu des gens entrer par les fenêtres et par les cheminées ; mais il n'y a que vous, je pense, pour tomber du ciel dans ma voiture.

— Il n'y a que les voleurs, les amoureux et les ramoneurs qui puissent passer par les fenêtres et les cheminées, mademoiselle. Or, je n'ai jamais ramoné ; voleur, je ne le suis guère ; et amoureux, je ne le serai jamais. Cependant, vous avez dit une grande vérité en me croyant tombé du ciel, car je suis un homme de paix et de conciliation. Ces hommes-là viennent toujours d'en haut.

— Ma foi, mon cher monsieur, je n'ai, pour mon propre compte, aucun besoin de paix et de conciliation.

— De plus, interrompit M. de Brionne, je suis

chanoine honoraire de Saint-Sulpice; on m'appelle l'abbé de Brionne. Connaissez-vous quelqu'un de ce nom-là?

— Pas le moins du monde.

— J'ose dire tant pis pour vous.

— Eh bien! à la bonne heure, voilà qui est franc; vous êtes décidément un bon diable, à ce que je vois, et vous m'allez faire passer l'ennui du voyage.

— Au moins pendant un bout de route.

— Je vous quitterai à regret; que n'allons-nous au même gîte!

— Hélas! nous sommes tous les deux partis pour arriver à même étape, cependant.

— Et vous comptez changer de direction?

— Non, mais je crains que vous ne me laissiez en chemin.

— Je commence à avoir peur de ce fou, car c'est un fou, pensa Thérèse.

En ce moment les deux voitures touchèrent au relais, et, comme Thérèse mettait la main dans un sac d'argent pour payer le postillon, M. de Brionne la retint et lui dit :

— Ne bougez pas, mon domestique a l'œil à tout.

— Vous plaisantez, j'imagine?

— J'aime beaucoup à plaisanter, parce que la joie est la compagne de la vertu; mais cette

nuit je dois être grave et sévère malgré moi.

Les chevaux repartirent.

— Maintenant que je vous ai décliné mes nom et qualité, reprit l'abbé, vous ne serez sans doute pas fâchée, ma sœur, que je vous dise qui vous êtes?

— Je serais charmée de l'apprendre.

— Vous êtes la fille aînée de Marceline Keller, veuve d'un officier de l'empire : on vous appelle Thérèse Keller, vous vivez dans un scandaleux commerce avec le vicomte de Fontac, que vous avez ruiné de fond en comble; vous avez du vicomte une fille dont vous ne vous occupez jamais.

— Assez, monsieur, s'écria Thérèse avec fureur, il ne sera pas dit qu'un aventurier de votre espèce s'arroge le droit de m'insulter.

— Ah! vous vous trouvez insultée? c'est donc bien honteux tout ce que je vous ai rappelé là? ce que vous êtes vous fait donc horreur? Eh bien! écoutez-moi encore, je n'ai pas fini... Ne faites pas un geste, ne poussez pas un cri, car, je vous le répète, mon domestique est derrière nous, et vous n'avez pour vous ni la force ni le bon droit.

— Je n'ai pas le bon droit, moi que vous attaquez comme un bandit?

— Le bon droit que donne l'honneur, vous ne l'avez pas, non... car vous êtes une femme per-

due; vous êtes une plaie pour la société, et la société vous repousse de son sein, comme la vague rejette son écume... Vous voyez que je ne plaisante plus; il ne tient qu'à vous de changer ma sévérité en douceur, ma colère en pitié, ma malédiction en pardon; car, c'est vous qui l'avez dit, je viens du ciel comme tout homme de Dieu, pour vous sauver si vous voulez vous repentir.

— Gardez vos sermons pour les fidèles de Saint-Sulpice, mon cher monsieur, et hâtez-vous, s'il vous plaît, de me débiter ce qui vous reste à dire. Puisque vous savez si bien qui je suis, racontez-moi un peu où je vais.

L'abbé soupira en entendant ces paroles impies; puis il reprit :

— Vous allez au château de Verneuil, pour empêcher le vicomte de Fontac d'épouser mademoiselle Marie de Verneuil, sa fiancée.

— Ah çà, mon brave homme, est-ce que les chanoines sont sorciers?

— Non, car je ne sais pas qui a pu vous instruire de ce mariage.

— Et vous ne le saurez jamais.

— Soit, j'y tiens peu; l'important est que je connaisse vos intentions.

— Et vous, où allez-vous?

— Au château de Verneuil.

— Vous y allez peut-être pour bénir les deux

époux... Ah! la bonne rencontre! je vous promets que je vais défiler un beau chapelet à cette noce.

— Je vais à Verneuil pour empêcher une union désormais impossible.

— Ah bah! bien vrai? parole d'honneur?...

— Je ne mens jamais.

— Touchez là, mon brave curé! s'écria Thérèse en bondissant sur son coussin et tendant la main à l'abbé, qui retira la sienne.

— Il me semble que ma démarche doit vous paraître toute simple et naturelle : mademoiselle de Verneuil est sous ma sauvegarde ; je lui porte autant d'intérêt que si j'étais de sa famille. Dès lors, je ne peux consentir à la voir unir sa vie à un homme qui vous a pour maîtresse, et qui mène la conduite d'un débauché.

— Très-bien, très-bien! Tant que vous parlerez comme cela, nous serons les meilleurs amis du monde, et vous pourrez me dire toutes vos gentillesses sans me fâcher... Mais êtes-vous sûr que la petite écoutera vos conseils? Si elle aime le vicomte, vous courez grand risque de prêcher dans le désert, M. l'abbé.

— M. de Fontac est aimé; mais l'amour qu'il a inspiré ne peut avoir jeté aucune racine profonde. Mademoiselle de Verneuil, et non la petite, comme vous l'appelez, est femme de cœur et de

race ; c'est une fille de seigneur, et non une rebelle comme vous.

— Laissez donc ! femme de cœur et de race, fille de seigneur, tout ce que vous voudrez... si elle aime, vous perdrez votre temps. Vous autres prêtres, qui étouffez dès l'enfance les cris de l'âme, et ne parvenez à vaincre la plus tyrannique des passions qu'en fuyant dans un cloître, que comprenez-vous à ce sentiment qui gouverne le monde ? Rien ; aussi vous en parlez en aveugles ; vos conseils peuvent-ils lutter contre les flammes dévorantes qui embrasent les jeunes cœurs ? Quand l'amour fait un brave d'un poltron, un prodigue d'un avare, d'une femme vertueuse une coupable, d'une jeune fille pure comme les anges une déhontée, d'une bonne mère une marâtre, vous croyez à la puissance de votre morale ? vous êtes fous ! L'amour fait gagner des batailles, l'amour donne du génie, il bouleverse les empires, il est le mobile de tout. C'est en son nom que l'enfant timide se fait homme et que le rossignol chante le printemps. Rien ne lui résiste, pas plus l'obstacle des lois humaines que celui de la loi divine dont vous êtes les froids apôtres !

Thérèse s'arrêta ; le souffle lui manquait ; émue, les joues enflammées, elle parlait au souvenir de sa propre vie avec une exaltation fébrile. M. de

Brionne écoutait en silence ; on l'eût cru plongé dans un doux rêve.

Thérèse reprit :

— Mademoiselle de Verneuil a peu vu le vicomte, dites-vous ; eh ! mon Dieu ! faut-il donc le connaître longtemps, cet homme, pour l'aimer à en perdre la raison ? Ne savez-vous pas que son regard, sa voix, son geste, magnétisent le cœur le plus insensible, et qu'il ne jette pas les femmes qu'il choisit dans ses bras, mais à ses genoux, mais à ses pieds ? Lorsqu'on le voit, on le distingue, puis on l'aime, et alors on lui appartient corps et âme ou l'on meurt. Et savez-vous que cette mort est affreuse, lente, douloureuse ? On la reçoit en s'abreuvant à des sources empoisonnées qui vous altèrent en déchirant vos entrailles. La jalousie, l'espoir, la honte, la folie, le doute, sont autant de serpents qui font leur nid dans le sein de ses victimes. Le cœur et le corps subissent le même martyre, la douleur de l'âme ravive la douleur des sens ! On l'aime avec fureur, et lorsqu'on est heureuse et fière et reine à ses côtés, on souffre encore. Voilà l'amour qu'inspire celui dont vous voulez sauver votre protégée... Vous ne réussirez pas.

— Je réussirai, répondit froidement M. de Brionne.

— Écoutez... parmi les femmes qui ont adoré

M. de Fontac, il en est deux dont je connais la vie entière. La première était une jeune fille fière de sa noblesse qui, pour une couronne, n'aurait pas dérogé à l'orgueil de ses ancêtres; cette jeune fille a vu, aimé et épousé M. de Fontac.

— Madame de Ravenstein.

— Précisément. Eh bien! M. de Fontac a trahi et outragé l'amour de sa femme vertueuse, de la mère de son fils; il l'a outragé en la frappant au cœur du plus sanglant des affronts, et la fille des hauts barons de Ravenstein...

— A châtié l'époux adultère par le divorce.

— C'est vrai... mais elle n'a pas châtié et vaincu son propre cœur, car elle aime toujours, car elle aime plus que jamais l'être indigne qui lui devait, devant Dieu et la loi, une chaste fidélité.

— Si cette intéressante et faible créature aime encore son bourreau, du moins elle le lui laisse ignorer.

— Vous croyez cela?

— J'en suis certain.

— Ah! que vous connaissez peu le cœur humain!... Vous croyez donc bonnement que l'on peut souffrir pendant dix ans, vingt ans, et supporter jusqu'à la mort une douleur aussi vive que celle d'aimer sans espoir? Vous croyez qu'on peut céder à l'amour-propre, voir, toucher presque

celui ou celle dont le nom seul fait battre le cœur, et s'en tenir à la désolante jouissance de quelques regards dérobés, auxquels nul regard ne répond? Vous pensez qu'on peut assister froidement au bonheur d'une rivale et s'abriter sous sa fierté pour mourir, comme les pèlerins sous leurs capuces?... Non, mille fois non! Et pour preuve, tenez... voilà comment j'ai appris les projets de mariage du vicomte, lisez.

Thérèse donna à l'abbé le billet qu'elle avait soustrait à son amant. M. de Brionne s'approcha d'une lanterne et lut à haute voix :

« Ne cherchez pas à savoir d'où vient ce papier, ou plutôt interrogez votre cœur, et votre cœur vous dira que le malheur rend ingénieux. Alfred, voilà bientôt quatre ans que nous sommes étrangers l'un à l'autre; étrangers! Et cependant notre enfant me demande à chaque instant son père! Voilà quatre ans que nous ne nous aimons plus, que l'amour sacré qui devait nous suivre au tombeau s'est envolé pour faire place à de nouvelles amours chez vous, à une désolation mortelle chez moi. Tant que vous avez joui de votre indépendance en courant à vos plaisirs, mon âme, indignée, mais fière, s'est nourrie de ma douleur. Je n'ai déploré l'empire qu'a pris sur vous votre maîtresse Thérèse, que parce que cette femme indigne vous ruinait en même temps qu'elle vous

avilissait et étouffait en vous les germes du bien et la voix du repentir. Toutes vos passions passagères m'ont été presque indifférentes ; mais aujourd'hui je m'avoue vaincue et je m'abaisse à vous prier. Les précautions que vous avez prises pour rendre secret votre mariage n'ont pas arrêté mon active surveillance. Je sais que vous devez partir demain, cette nuit, peut-être, pour le château de Verneuil, près d'Artenai ; je sais que mademoiselle Marie de Verneuil vous y attend, qu'elle vous aime, et qu'avant quarante-huit heures vous serez son mari.

« De grâce, Alfred, ne commettez pas cette lâcheté, non pour moi, mais pour votre fils. Il est impossible que vous aimiez mademoiselle de Verneuil, si rapide que soit l'inconstance de votre cœur ; vous connaissez à peine cette jeune fille, dont la fortune seule peut vous séduire.

« Dans ce cas, je suis riche, très-riche ; renoncez à cette union, et je vous assurerai la rente des deux tiers de ma fortune ; le capital reposera sur la tête de votre fils, et vous jouirez des revenus comme bon vous semblera. Épargnez, pour Dieu ! épargnez à la malheureuse créature que vous avez tant martyrisée déjà, le supplice odieux de vous savoir une compagne qu'elle jalouse aujourd'hui, qu'elle devra plaindre demain, et respecter toujours !... »

IX

— Cet écrit est sans signature, dit M. de Brionne après avoir lu la lettre que Thérèse lui avait donnée.

— Je connais la main qui l'a tracé, moi!... répondit Thérèse avec trouble. Mademoiselle de Ravenstein avait une amie d'enfance qu'elle chérissait.

— Cette amie d'enfance, interrompit l'abbé, s'est rendue coupable du plus odieux des crimes; je sais cette histoire, qui est la vôtre.

— Il ne vous reste donc plus rien à apprendre,

reprit Thérèse avec impétuosité, et vous ne pouvez douter de l'invincible puissance de l'amour, instruit que vous êtes par ces deux histoires d'une femme qui, délaissée, outragée, trahie, rampe encore aux pieds de son mari parjure; et d'une jeune fille qui, vierge, vertueuse, élevée dans la crainte de Dieu et l'honneur de ses pères, amie et sœur dévouée, s'est tout à coup souillée du double crime d'un amour adultère et de la plus noire des perfidies!

— Mais, malheureuse, puisque vous connaissez si bien l'horreur de vos péchés, votre âme appartient encore à Dieu!... Il est temps...

— Mon âme est à l'homme que j'aime... il est mon Dieu!

L'abbé tressaillit: cette impiété, proférée d'une voix ferme et avec une impudence effrontée, l'accabla... Il reprit après un court silence:

— Puisque c'est à Satan que je parle, finissons: par devoir et par charité, je recherche les plaies de l'humanité pour les panser et les guérir; chez aucun malade je n'en ai trouvé d'aussi hideuses, d'aussi incurables que les vôtres, et je renonce à vous sauver. Je viens donc au fait purement et simplement: voulez-vous empêcher le mariage du vicomte de Fontac?

— Si je le veux? Plutôt que de voir cette union, sachez, et ceci est mon dernier mot, que je ten-

terais toute extrémité. Je n'ai rien à perdre, moi, car j'ai jeté mon bonnet par-dessus les moulins, comme on dit; par conséquent, je ne reculerai devant aucune honte, aucun scandale; et si, malgré mes soins, les fiancés vont à l'autel, cette faible femme que vous avez sous les yeux armera ses mains d'un poignard et tuera sa rivale aux pieds du prêtre.

— Horreur!

— *Foi de vicomtesse!*... déclama Thérèse avec une froideur effrayante et résolue.

— Vous vous vantez!...

— C'est possible... allez toujours.

— Eh bien! j'ai autant d'intérêt que vous à la rupture de ce mariage.

— Vous voulez rire...

— Je le jure sur l'Évangile.

— Concertons-nous alors.

— Je ne demande pas mieux... Vous allez retourner à Paris.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que votre présence est inutile, est dangereuse à Verneuil; il suffit que j'y sois seul.

— M. l'abbé, je vous vois venir; vous voulez vous débarrasser de moi!

— Je vous ai fait un serment, c'est plus que ne le permet la religion; comptez sur moi pour tout rompre. Je ne veux pas que ma douce Marie soit

flétrie par votre contact, par votre vue... Je ne le veux pas, je ne le veux pas...

— Et moi, je le veux! Allez conter à d'autres vos balivernes. Je suis plus fière que tous les jésuites ensemble.

M. de Brionne prit son portefeuille, écrivit au crayon quelques lignes sur une feuille qu'il détacha, plia le papier, y mit une adresse, et se retournant vers Thérèse :

— Voulez-vous, oui ou non, retourner à Paris?

— Non. Je vous trouve plaisant, et cependant je me lasse.

— Mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous saluer... Halte! cria l'abbé au postillon par la portière.

La voiture s'arrêta, Faust sauta en bas de son siége.

— Bon voyage, mon cher, dit Thérèse en riant.

— Au revoir, ma sœur, au revoir... Faust, ajouta l'abbé, qui était descendu de voiture et s'était penché à l'oreille du jeune homme, faites tourner bride, et reconduisez votre sœur à Paris, à l'adresse que voici. Le contenu du billet vous dira ce que vous aurez à faire.

— Oui, mon père.

— Adieu, et bon courage, ajouta l'abbé, qui, remontant dans le coupé de madame de Ravenstein, commanda au postillon de repartir.

Faust, après avoir échangé quelques mots avec le postillon du landau, reprit sa place sur l'arrière-siége, pendant que les chevaux de cette voiture retournaient sur Paris.

Thérèse poussa des cris furieux, et comme elle ouvrait une portière pour se précipiter sur la route, son frère, qui avait prévu ce coup de tête, se présenta brusquement, la repoussa, monta dans le landau, et s'assit à ses côtés sans dire un mot.

Thérèse, épouvantée, se rejeta dans son coin, et murmura ces mots :

— Vous ici, Faust !

Faust leva les yeux sur sa sœur, et, détournant la tête, il demeura silencieux.

— Ah çà ! mais c'est une lanterne magique, dit la courtisane.

Et, brisant deux vitres d'un coup de poing, elle poussa des cris d'alarme et de détresse.

— Taisez-vous ! dit le jeune homme d'une voix sèche et impérative.

— Allez au diable ! répondit Thérèse.

Et elle recommença son tapage.

Faust tira son mouchoir de sa poche, posa un genou sur les genoux de sa sœur, ramena ses bras en arrière et les attacha solidement, malgré ses vigoureuses résistances ; puis, dénouant sa cravate, il bâillonna cette femme, qui vomissait

les plus violentes imprécations. Cette opération terminée, Faust prit son couteau, l'ouvrit, et ajouta ces mots à un geste terrible :

— Encore un cri, un mouvement, et je vous tue d'un seul coup !

Thérèse demeura immobile, ses yeux brillaient comme deux diamants. Faust baissa les stores. Le silence de la nuit ne fut plus troublé que par le roulement de la voiture, le galop des chevaux, et la mauvaise humeur des postillons.

— Eh bien, mon père, dit madame de Ravenstein aussitôt que M. de Brionne se fut assis près d'elle, que s'est-il donc passé ? Où avez-vous envoyé cette femme ?

— En lieu sûr, et sous bonne escorte ; elle ne nous gênera pas, je vous le garantis... Quel démon ! Certes vous n'aviez rien exagéré.

— Où allait-elle ?

— A Verneuil, mettre obstacle au mariage du vicomte ; je vous demande un peu ce que serait devenue ma pauvre Marie entre ces deux mauvais anges ! Je dois être seul au château, je dois seul parler à la pauvre enfant ; je dois lui éviter toute rencontre qui serait pour elle outrageante et cruelle...

— Vous m'exceptez sans doute, mon père ? interrompit vivement madame de Ravenstein.

— Dieu m'est témoin, ma sœur, que j'ai pour

vous tout le respect dû au malheur et à la vertu, mais nous allons nous séparer.

— Vous m'abandonnez...

— Je vous sers... Que feriez-vous au château? Si M. de Fontac nous y rejoint, comme ce n'est que trop probable, quelle contenance prendrez-vous vis-à-vis de lui? Pour mademoiselle de Verneuil, que vous ne connaissez pas, seriez-vous autre chose qu'un sujet de douleur et de regret? Non, l'âme de ma pauvre Marie ne doit pas éprouver d'aussi rudes secousses; elle est vierge, laissons-lui toute sa virginité; je réfléchirai, dans le trajet qui me reste à faire, aux moyens que je dois employer pour la sauver du naufrage. Si vous avez encore quelque chose à m'apprendre, hâtez-vous; voici qu'il fait jour, et nous arrivons au village où vous vous arrêterez.

— Tout ce que vous ferez sera bien fait, je vous obéirai en aveugle; mais comment Thérèse a-t-elle appris que le vicomte devait se marier?

— Par vous-même, ma chère sœur.

— Par moi?

— Eh! oui... n'avez-vous pas eu la faiblesse d'écrire au vicomte, tout dernièrement?

— C'est vrai, murmura madame de Ravenstein en rougissant, j'ai fait cette faute, cette nuit, chez vous, pendant que vous soupiez avec M. de Fontac. J'avais entendu, sans le vouloir, tout ce qui

s'était dit dans votre cabinet; j'ai eu un moment de vertige, j'ai été folle, vraiment folle.

— Et comment avez-vous fait remettre ce billet?

— Je l'ai fixé au fond du chapeau du vicomte avec une épingle.

— Vraiment, s'écria l'abbé, si toutes ces aventures étaient écrites, on en ferait un gros roman... Eh bien! mon enfant, j'ai vu votre prose entre les mains de Thérèse Keller... Je vous gronderai plus tard pour cette prose, ajouta M. de Brionne en souriant avec bonté, car je l'ai lue.

Madame de Ravenstein baissa la tête.

— Et comment m'avez-vous connu, moi, ermite de la rue de Vaugirard?

— La sœur de ma femme de chambre est au service de madame de Certènes...

— Et par elle, vous savez tout ce qui se passe chez la baronne?

— Oui, mon père, à peu près tout.

— Très-bien, voilà un petit système de police que je ne peux pas approuver, que je dois blâmer...

— Le hasard a tout fait.

— A la bonne heure, mais le hasard ne vous dit pas qu'il faille l'employer. Et que savez-vous contre madame de Certènes, qui a la réputation la plus honorable?

— Je sais qu'elle est en adoration devant M. de Fontac.

— Madame de Certènes! une femme mariée, pieuse, charitable, qui est tout à ses devoirs... vous la calomniez!

— Que Dieu vous prête vie, mon père, et vous verrez!

— Mais elle a fait le mariage du vicomte au moins autant que moi?

— Raison de plus.

— Comment! raison de plus?

— Il y a des cœurs qui joignent la lâcheté à tous les vices, mon père; la lâcheté et la bassesse au libertinage.

— Seigneur! s'écria M. de Brionne en joignant les mains; est-ce donc vous si bon, si bienfaisant, qu'on outrage ainsi?... Ayez pitié! ayez pitié!... Et comment le jeune Faust est-il à votre service?...

— Il est arrivé de l'Alsace hier; il cherchait sa sœur.

— Dans quel but?

— Il n'a pas voulu me le dire.

— Encore un mystère!... Et ne sait-il pas que sa mère meurt de faim à Paris?

— Il ne m'en a pas parlé.

— Serait-ce encore un mauvais fils?

— Non... cet enfant a toutes les vertus de son

père... Je ne lui reproche qu'une humeur un peu sombre et farouche... Il est silencieux et discret comme un Allemand, il m'a toujours beaucoup aimée, et c'est mon homme d'affaires qui lui a donné mon adresse.

— Nous voici arrivés à Artenai, ma chère sœur, il est sept heures; nous allons nous arrêter à l'hôtel des Trois-Rois; vous y resterez, et je vous prendrai à mon retour de Verneuil... c'est bien entendu, n'est-ce pas?

— C'est entendu.

— Je continuerai avec votre voiture, après avoir été dire une prière à l'église... Nous y voilà... Halte, postillon!

— Bien le bonsoir, M. l'abbé, dit l'aubergiste en se découvrant.

— Bonjour, M. Bénard... Eh bien! comment vont les affaires? sommes-nous toujours bon cuisinier?

— Dame! on fait de son mieux... Voulez-vous prendre quelque chose?

— Eh!... sans refus. Vite un bouillon... Mais entendons-nous; vous savez qu'il y a bouillon et bouillon, mon cher homme... Faites donner à madame votre plus bel appartement.

— Le plus beau est pris, mais madame sera à merveille... Victoire, le numéro 6, du feu, des bougies, allons, presto... Venez, M. l'abbé... Un

coup de feu à ce consommé, et vous m'en direz des nouvelles... Dieu me pardonne! on croirait que je vous sentais venir.

L'abbé, après avoir salué madame de Ravenstein, passa au salon, savoura un bouillon de prince, prit deux verres de vin de Bordeaux, et se rendit à l'église du village.

M. de Brionne n'avait pas achevé son *Credo* que des douleurs violentes assaillirent ses entrailles, et que des crampes d'estomac le firent chanceler. Pâle et affaibli, il sortit de l'église en tâtonnant les murs, et fut obligé de s'appuyer au bras d'un ouvrier pour regagner la cour de l'hôtel, où il tomba évanoui. Pendant que madame de Ravenstein et les gens de la maison donnaient au malade des soins empressés, un briska entrait dans la cour. M. de Fontac en descendit, et demanda :

— Milady Stewart.

— N° 5, milord, répondit l'aubergiste tout bouleversé de l'accident survenu à M. de Brionne.

Le vicomte s'élança sur l'escalier et frappa deux petits coups à la porte du n° 5.

La baronne de Certènes ouvrit, et, posant aussitôt deux doigts charmants sur ses lèvres rosées, elle commanda un absolu silence.

La porte fut fermée à double tour.

La baronne de Certènes avait près de vingt-

cinq ans; son visage charmant était d'une angélique douceur : elle paraissait toujours dans le monde les yeux baissés, et sa timidité était gracieuse sans aucune affectation. Sa toilette riche, mais d'un goût exquis, ses manières naturelles, sa parole nonchalante et très-réservée, sa voix d'un timbre pur et doux, en faisaient une jeune femme élégante dont se paraient à l'envi les salons d'élite. La médisance n'avait jamais attaqué la réputation de madame de Certènes; c'est à peine si quelques jeunes gens avaient osé hasarder près d'elle quelques-unes de ces fadeurs qui, selon l'accueil qu'on leur fait, tournent du compliment à la déclaration, et de la pure galanterie à l'intrigue. Toutes les escarmouches livrées au cœur de la baronne par ces hardis aventuriers trouvèrent un ennemi aussi brave que courtois, et surtout inébranlable. Force fut aux bataillons d'avouer leur défaite et d'implorer la paix. Après quelques campagnes de ce genre, il demeura prouvé, manifeste, avéré, que la baronne était un roc de vertu. Les libertins s'en vengèrent en disant que c'était une femme insensible; les fats proclamèrent qu'elle avait peu d'esprit, et donnèrent pour preuve l'amour qu'elle affichait pour son mari : peu à peu, ces propos rancuniers cessèrent, et madame de Certènes fut l'une de ces glorieuses femmes dont on ne parle guère, la

renommée n'ayant pas de trompette pour le sexe féminin.

Le baron était un homme de trente ans, riche, vaniteux, inoccupé. Il avait pris du service en 1815, et s'était *engagé dans les capitaines*, comme disaient les vieux soldats à cette époque, pour se consoler, par un sarcasme, de la faveur qui leur donnait pour chefs des cadets de famille. M. de Certènes aimait trop ses plaisirs pour mener la vie de garnison et s'assujettir aux devoirs militaires; aussi donna-t-il bientôt sa démission pour se marier et mener le train d'un grand seigneur. D'un esprit superficiel, il n'entendait qu'une chose à la vie, c'était le luxe. Ses chevaux, ses voitures, ses meutes, sa maison étaient sur un pied qui lui faisait le plus grand honneur. Intrépide cavalier, il n'enviait aucune gloire lorsqu'il avait forcé un loup ou un sanglier; et il s'endormait sous les lauriers du chasseur, comme un général sur des trophées. Fier, à juste titre, de l'amour de sa femme, il se laissait aimer tout à son aise, sans se donner le moindre souci pour mériter les tendres soins qu'on lui rendait. Loyal à travers les nombreux écarts de sa nature, il était d'une aveugle confiance dans la vertu de sa compagne, par la seule raison que cette vertu lui avait été garantie par un contrat en bonne forme et des serments publics. Dominé, du reste, par sa femme,

le baron, sans avoir avoué son infériorité, l'avait cependant reconnue; et cet aveu, qu'il s'était fait à lui-même, l'avait décidé à ne pas tenter de vains efforts pour briller dans ce tête-à-tête de tous les jours qu'on appelle *le ménage*. Dans le monde, pendant que la baronne foulait aux pieds tous les hommages, le baron jouait gros jeu à l'écarté. Souvent la voix mélodieuse de madame de Certènes arrivait à l'oreille de son mari portée par une note vibrante et suivie d'un murmure flatteur.

— Savez-vous quelle est la dame qui a ce gosier de rossignol? demandait l'un des joueurs.

— Je crois que c'est ma femme, répondait le baron, fort occupé de ses cartes.

Et le temps passait ainsi, entre la bouillotte qui faisait fureur alors, la chasse à courre et une fidélité conjugale à désespérer les exploiteurs du code civil.

M. de Certènes fit la connaissance du vicomte de Fontac aux eaux de Bade, et, par un de ces hasards qui attendent toujours les prédestinés, le vicomte et la baronne se rappelèrent que leurs familles avaient été liées de grande amitié, et qu'eux-mêmes, dans la première enfance, avaient fait maintes parties de riant souvenir.

M. de Fontac était l'homme du baron. Ce que nous avons dit de ces deux personnages laisse de-

viner qu'en peu de temps ils devinrent intimes. Quant à madame de Certènes, ce que nous pouvons garantir, c'est qu'elle lutta en désespérée avant de tomber sous le charme. Suivons le cours des événements pour en apprendre davantage.

X

La chambre qu'occupait madame de Certènes à l'hôtel des Trois-Rois était une grande pièce assez bien meublée pour Artenai. Un tapis un peu fané couvrait le carreau, une demi-douzaine de fauteuils et un lit à grand baldaquin faisaient de leur mieux pour l'honneur de l'hôte, et un feu de Noël flambait dans l'âtre d'une profonde et vaste cheminée. Les deux fenêtres de cet appartement donnaient sur la route, mais leurs contrevents étaient fermés et leurs rideaux abattus. Une lampe posée sur un guéridon, près de la cheminée, jetait dans la chambre une clarté molle et indécise. Madame de Certènes, comme toutes les

femmes mélancoliques et rêveuses, avait horreur des vives lumières, et ne se montrait chez elle que dans des demi-jours. Elle portait une redingote de voyage en velours pensée ; un jabot de malines du plus grand prix s'échappait des plus hautes boutonnières de ce vêtement sévère, et flottait sur la poitrine de la baronne ; un collet en martre couvrait ses épaules ; ses manches plates et serrées dessinaient des bras fermes et moulés ; ses mains étaient nues, blanches et perdues dans de larges poignets de dentelle bouffante ; ses cheveux noirs étaient arrondis en larges bandeaux sur le sommet des joues, et noués en tresses magnifiques retenues par un peigne d'or surmonté d'une couronne à créneaux. Ce costume demi-négligé seyait à merveille à cette jeune femme en faisant ressortir les avantages de sa taille qui, sans être haute, était noble.

Du premier coup d'œil, M. de Fontac, en homme expérimenté, comprit qu'il était seigneur et maître, et que son esclave était à ses pieds. Madame de Certènes prit le vicomte par la main, le fit asseoir sur une causeuse près du feu, et, restant debout devant lui, elle lui dit à voix basse et avec trouble :

— Ne me parlez qu'en étouffant vos paroles, Alfred, nous sommes entourés d'ennemis.

— Des ennemis ici ! répondit M. de Fontac en

se levant et glissant une main dans les deux mains tremblantes de la baronne, ici, où j'oublie le monde entier!...

— Madame de Ravenstein est là... là, derrière cette cloison.

— Encore cette femme? murmura-t-il; je ne puis faire un pas sans la voir dans mon ombre...

— De grâce, parlez plus bas... Si l'on vous sait ici, nous sommes perdus!

— Je ne tremble que pour vous, mon amie, car que m'importe, après tout, l'extravagance de madame de Ravenstein?

— C'est cependant pour vous que je crains tout!... Votre bonheur est entre les mains de cette femme.

— Mon bonheur ne peut venir que de vous, de vous seule!...

— Votre mariage...

— Hélas! pourquoi m'y faire penser?

— N'est-ce pas l'affaire qui vous occupe le plus, et qui vous tient le plus au cœur?

— Non... ce qui m'occupe, ce qui me tient au cœur, vous ne l'ignorez pas!...

— Nous sommes convenus de ne pas dire un mot qui soit étranger à votre mariage, Alfred; c'est à cette seule condition que j'ai consenti à ce dernier tête-à-tête... aurais-je été imprudente en me fiant à votre parole?

— Non, calmez-vous, Clémence, je ne suis ici que votre frère.

— Eh bien! cher frère, interrompit vivement la baronne en jetant un regard passionné au vicomte, et en lui faisant un sourire plein de coquetterie, écoutez-moi patiemment; voici ce qui se passe.

Madame de Certènes s'assit sur le canapé, et M. de Fontac se mit dans un fauteuil, à distance respectueuse.

— J'étais ici depuis une heure, et je venais de renvoyer ma femme de chambre, qui dormait tout debout, lorsque, voulant secouer les pensées sombres qui m'assaillaient, je m'approchai de l'une de ces fenêtres. Qu'allais-je chercher là, mon ami? Vous, qui, pour mon malheur et mon bonheur, occupez sans cesse ma pensée. Je m'effrayais déjà de mon isolement, je me désespérais à vous attendre; ma pauvre imagination effarouchée tantôt vous accusait, tantôt vous croyait en danger, et c'était souffrir horriblement de tous côtés. Le fouet d'un postillon chassa tout à coup mes folles terreurs; j'entendis rouler une voiture, et je vis cette voiture entrer au galop dans la cour. Mon cœur battit violemment... Ah! Alfred, ce cœur me disait d'avance combien notre dernière entrevue doit me laisser de chagrins, et combien il m'a fallu de courage et... d'affection...

pour consentir à vous l'accorder. Je courus donc à cette porte pour l'ouvrir et vous tendre la main ; déjà mes doigts étaient posés sur la clef, lorsqu'une voix bien connue résonna dans le corridor, et me fit frissonner.

— La voix de M. l'abbé de Brionne...

— Précisément... Mais d'où savez-vous?...

— Je sais que l'abbé courait la poste devant moi, en compagnie de madame de Ravenstein... Antoine, mon valet de chambre, les a vus sortir de Paris. Je croyais qu'ils allaient tous deux à Verneuil...

— Comme vous dites cela froidement! Et vous n'êtes pas épouvanté de ce coup de foudre?

— Ne suis-je pas ici à l'abri de la foudre, mon amie? Que l'abbé et madame de Ravenstein s'entendent pour faire rompre mon mariage, je ne demande pas mieux; je les aiderai, au besoin... Pourquoi craindrais-je l'orage quand je suis au port?... Ah! Clémence, si vous m'aimiez comme je vous aime, vous béniriez ces officieux qui, croyant me nuire, me font un pont d'or!

— Mais enfin, ce mariage, vous l'avez désiré?

— Lorsque je vous connaissais à peine.

— Vous y avez consenti, tout dernièrement encore?

— Hélas! pour vous obéir; vous ne le savez que trop!

La baronne baissa les yeux; une rougeur subite colora ses joues, elle garda un instant le silence, mais ce silence ne fut pas perdu pour la coquetterie, car madame de Certènes croisa ses deux pieds l'un sur l'autre, et les posa sur un chenet de manière à n'en montrer que la courbe élégante et voluptueuse.

— Nous voilà encore hors du traité, mon ami... j'ai mis tous mes soins à votre mariage par désintéressement et par égoïsme.

— Quand vous faites de l'esprit avec moi, Clémence, je suis perdu.

— Pourquoi donc?

— Parce que je suis toujours battu, et que votre cœur ne m'écoute plus.

— Rassurez-vous, c'est mon cœur seul qui est avec vous en ce moment. Oui, j'ai hâté et décidé votre mariage par générosité et par égoïsme. Vous devez me comprendre et il y a de la cruauté à m'en faire dire davantage. J'ai été généreuse en ce que j'ai donné à mademoiselle de Verneuil le seul trésor qui me fût cher; j'ai été égoïste, car ma générosité a sauvé mon honneur, en mettant une barrière infranchissable entre vous et moi.

— Vous me permettrez de ne pas vous plaindre, Clémence, car j'ai seul perdu à ce beau et savant sacrifice. Si vous m'eussiez véritablement aimé, jamais semblable calcul ne serait sorti de

votre tête... Je suis à votre merci... Qu'entendîtes-vous dans ce corridor où parlait M. de Brionne?

— L'abbé s'adressait à madame de Ravenstein, à laquelle il donnait le bras. Madame de Ravenstein entra dans l'appartement qui touche au nôtre, et l'abbé lui dit à peu près ceci : « Reposez-vous, soyez en paix, je repartirai dans une demi-heure, et je viendrai vous prendre demain matin au plus tard pour vous annoncer que tout est rompu et vous ramener à Paris. »

— C'en est donc fait! interrompit M. de Fontac, qui ne fut pas assez maître de lui pour étouffer cette exclamation.

— Non, mon ami, non! répondit la baronne en mordant le bord de ses lèvres; le ciel vous protége; tout va au gré de vos désirs. Madame de Ravenstein n'était enfermée chez elle que depuis un quart d'heure, lorsque j'entendis un grand bruit dans la cour, l'escalier et le corridor. La maison semblait troublée par un accident; on courait dans tous les sens, et, parmi les mots confus qui arrivèrent jusqu'à moi, j'entendis qu'on avait besoin d'un médecin, et qu'on en était fort pressé. Je mis l'oreille à ma serrure, et je ne tardai pas à savoir que M. de Brionne s'était évanoui en revenant de l'église, où il avait été dire ses prières. Madame de Ravenstein, dont l'apparte-

ment était prêt, céda sa chambre à l'abbé, et, comme cette cloison est fort mince, j'ai entendu tout ce qui s'est dit là sur un ton un peu élevé. Le docteur est venu; aux douleurs d'estomac, à la chaleur des entrailles, aux crampes, aux convulsions et à la soif ardente qui torturaient le malade, il a reconnu les symptômes d'un empoisonnement. Il paraît que le cher chanoine, que vous savez aimable convive, aura commis quelque imprudence. Bref, on lui a fait prendre de l'émétique, on l'a frictionné et on lui a ordonné le plus grand calme. Selon les probabilités les plus favorables, M. de Brionne ne se relèvera pas de cette indisposition avant trois ou quatre jours... Tout est donc pour le mieux... Vous êtes sauvé!

Pendant que la baronne parlait, M. de Fontac se sentait renaître, ses doutes se dissipaient, et un secret pressentiment vint lui prédire qu'il ne tarderait pas à triompher des obstacles opposés à son mariage. Libre de ses craintes, il n'en joua que mieux son rôle auprès de madame de Certènes, et ressaisit, en un instant, tous les avantages que sa fausse position lui avait fait perdre.

— Écoutons, dit la baronne, je crois qu'on parle chez nos voisins.

Le vicomte et madame de Certènes s'approchèrent de la cloison opposée à la cheminée, et entendirent distinctement ce qui suit :

— Ah ! madame, je suis au désespoir de tout le tracas que je vous cause... mais je vous supplie de m'abandonner aux soins des gens de cet hôtel, je les connais depuis longtemps, ils feront tout ce qui dépendra d'eux pour me remettre sur pied.

— Y pensez-vous, mon père ! Je ne vous quitterai que quand vous serez complétement rétabli... c'est mon devoir et mon plaisir.

— Mais je me sens beaucoup mieux, je vous l'assure, et vous n'êtes pas faite pour être garde-malade.

— Vous calomniez les sœurs de charité, mon père... Allons, soyez docile aux prescriptions du docteur : buvez et ne parlez pas.

— Il faut bien que nous parlions, cependant, du sujet qui nous a conduits ici tous les deux : rassurez-vous sur l'attaque dont j'ai été frappé ; je connais mon mal mieux que tous les docteurs du monde, et ce n'est malheureusement pas la première fois que j'en suis victime. Puisque nous sommes sur ce chapitre, ma chère sœur, qu'il vous serve à jamais de leçon contre le péché.

— Que voulez-vous dire, mon père? Un saint homme comme vous peut-il pécher?

— Hélas ! n'avons-nous pas tous quelque côté faible par où le diable nous escalade? En vous faisant jolie et femme du monde, vertueuse et

chaste, Dieu vous fit jalouse à l'excès; n'est-ce pas là votre péché mignon?

— Je le confesse, mon père?

— Eh bien! mon enfant, moi qui suis voué au célibat, et qui ne suis pas, d'ailleurs, un méchant homme, j'aime un peu trop mes repas quotidiens; voilà par où je pèche d'habitude, et par où je souffre à l'heure qu'il est!... Je ne suis à peu près sûr de ma conscience qu'en carême... La nuit dernière, en soupant avec M. de Fontac, j'ai mangé avec appétit d'une bisque aux champignons, mets très-relevé que ma cuisinière prépare à merveille; ces malheureux champignons n'auront pas tous été également bien choisis, et je me serai empoisonné. Voilà la sixième fois que cela m'arrive depuis dix ans.

— Vous devriez avoir les champignons en horreur.

— Ah! ma chère fille, ne disons pas de mal des biens de la terre... Le champignon va de pair avec la truffe : s'il était plus rare, on se ruinerait pour en avoir...

— Il n'en est pas moins vrai que vous voilà couché, frissonnant, et que peu s'en est fallu...

— De ma vie, interrompit l'abbé; vous avez mille fois raison; cela prouve que je suis un grand gourmand, et que les champignons font faire des folies... deux choses que j'avouerai toute ma vie.

J'ai la tête horriblement lourde, et cependant la fièvre tombe, je le sens. Toutefois, il me serait impossible, je le crains, de me faire transporter aujourd'hui à Verneuil.

— Je ne vous le permettrais pas.

— Je pourrais bien, au besoin, vous prier de me remplacer dans la mission que j'ai à cœur de remplir...

— Je me mets à vos ordres.

— Non, votre présence au château nécessiterait des explications que je veux et dois éviter... Faites-moi donner de quoi écrire... ou plutôt, écrivez sous ma dictée, car c'est à peine si je pourrai signer... Y êtes-vous?

— Oui, mon père.

« Artenai, 19 décembre 1818, 9 heures du matin.

« Ma chère Marie, mon enfant, je me rendais
« auprès de vous, pour obéir à vos désirs et aux
« vœux de votre famille, lorsqu'une subite indis-
« position m'a retenu à Artenai, quand je n'étais
« plus qu'à dix lieues de Verneuil. J'ai de graves
« conseils à vous donner, et de ces conseils doit
« dépendre le bonheur de votre vie entière.
« Attendez-moi : retardez d'un jour ou deux
« votre mariage, afin que ma bénédiction des-
« cende sur votre tête avec celle du pasteur qui
« vous unira. J'espère être en état de me rendre

« demain au château. Adieu, et à bientôt, ma « bien chère enfant! Veuillez faire mes baise-« mains à tous les vôtres... »

— Relisez, ma chère sœur, j'ai la tête tellement prise que je peux vous avoir dicté quelque sottise... Allons, c'est bien cela; donnez que je signe... là!... Mettez l'adresse : « A mademoiselle « Marie de Verneuil, au château de Verneuil, « près et par Ménil. » Qui va vous porter cela?

— Si Faust était ici!

— Oui; mais il est mieux où je l'ai envoyé, et on ne peut être au four et au moulin... Veuillez sonner. Ah! ah! c'est vous, mon bon M. Bénard... Eh bien! voilà de la belle besogne, n'est-ce pas? et vous avez dû croire que votre bouillon m'avait donné la mort!... Point; il était excellent, ce bouillon, excellent! excellent! Il s'agit maintenant de me faire avoir un garçon bien dégourdi; j'ai une longue course très-pressée et très-importante à lui commander.

— Je ne peux vous enseigner personne de plus intelligent que mon fils cadet, M. l'abbé; c'est un gaillard qui fait ses humanités au collége de Brives, qui est le pays de sa mère.

— Va pour votre fils cadet... je vais l'envoyer à Verneuil; et si je ne me trompe, il y a d'ici là dix bonnes lieues de poste.

— A peu près, oui, M. l'abbé.

— Avez-vous un bidet à lui donner?

— J'ai Fanchon qui est la jument du percepteur, qui est mon frère, et qui marche à la vapeur.

— Va pour Fanchon... donnez donc cette lettre à votre fils, dites-lui de monter la jument du percepteur, et d'arriver le plus vite possible au château de Verneuil; vous lui recommanderez de ne remettre son message qu'à mademoiselle de Verneuil, et de ne s'en dessaisir sous aucun prétexte.

— Soyez tranquille, ça va être fait.

— Et maintenant, ma chère sœur, dit l'abbé, faites-moi l'amitié d'aller vous reposer un peu; je sens que mes paupières deviennent lourdes; encore un petit sommeil, et je n'aurai plus que le souvenir de ma syncope; Dieu veuille qu'il me profite et me corrige!...

Le plus profond silence succéda à ces paroles de M. de Brionne.

— Et maintenant qu'allez-vous faire? dit la baronne au vicomte.

— Rien! répondit M. de Fontac en saisissant la main de madame de Certènes, qui tressaillit.

— Comment? rien! mais il faut agir, au contraire, et sans perdre de temps.

— Et que me fait ce mariage? répondit le

vicomte, c'est trop lutter contre mes sentiments; vous pouvez me repousser, me détester, m'interdire votre présence, mais m'imposer une alliance qui m'enlève tout espoir de toucher un jour votre cœur, vous n'en aurez jamais le pouvoir.

— Pas d'enfantillage, Alfred, repartit la baronne en dissimulant mal une joie qui attestait son triomphe, songez que vous êtes jeune, que votre fortune est compromise, et que d'un trait de plume vous allez vous replacer au rang dont vous n'auriez pas dû déchoir... Allons, trouvez un moyen de parer le coup qui vous menace, trouvez-le et bien vite, il le faut... il le faut!

En donnant cet ordre, la baronne devint pâle, et sa pâleur la rendit plus belle.

— Vous le voulez, Clémence?

— Oui.

— Et quand j'aurai obéi, vous me mépriserez, vous me dédaignerez?...

— Je vous en aimerai davantage, murmura faiblement la baronne.

— Soyez donc obéie, dit le vicomte.

Et, se mettant à un secrétaire, il écrivit quelques lignes à la hâte, plia, cacheta une lettre, et sonna.

— Que demande milord? dit une fille d'auberge.

— Faites monter mon domestique.

Et lorsque Antoine fut devant lui, le vicomte lui dit :

— Il y a dix lieues à faire pour porter cette lettre à son adresse ; je compte sur votre célérité, Antoine.

— Je les ferai aussi vite que possible, monsieur.

— Vous avez dû voir partir de cet hôtel un jeune homme monté sur un assez mauvais cheval?

— Sur une jument, il y a de cela dix minutes, oui, monsieur.

— Dans trois quarts d'heure, vous irez à la poste, vous prendrez un bidet, et vous irez à l'adresse de ce billet à franc étrier, vous remettrez ce message, et annoncerez ma prochaine arrivée. Si l'on vous demande des nouvelles de l'abbé de Brionne, vous direz que son indisposition n'a rien eu d'alarmant.

— Je comprends, monsieur.

— N'oubliez pas que je suis ici, mais ici seulement, milord Stewart.

— C'est ce que j'ai déjà répété vingt fois, monsieur.

— Très-bien. Il est huit heures, vous pouvez être à Verneuil vers midi et être de retour ici à trois heures. Je n'attendrai que vous pour repartir... Allez. Et maintenant, dit le vicomte après avoir refermé la porte à double tour, avez-vous

autre chose à m'ordonner, Clémence?... Abusez de votre esclave, pendant qu'il est à vos pieds.

— Oui, répondit la baronne en attirant le vicomte vers la cheminée, oui, j'ai encore une grâce à lui demander.

— Laquelle?

— Il faut qu'il ait pitié d'une pauvre vaincue, et que, maître du champ de bataille, il l'abandonne.

— Je ne vous comprends pas, mon amie, dit le vicomte en s'asseyant, et baisant le bout des doigts de la jeune femme qui frémissait sous son regard.

Il se fit un silence pendant lequel madame de Certènes, se tournant à demi vers le foyer, sentit un frisson courir dans ses veines.

— Clémence, murmura le vicomte avec une émotion qui faisait trembler sa voix dont le timbre, quoique étouffé, vibrait encore plein d'harmonie, Clémence, je vous aime. Tous les moyens que vous avez employés pour vaincre ou détourner cet amour qui m'enivre n'ont fait qu'augmenter et allumer mon ivresse... Je vous aime plus que toute fortune et toute ambition; mon avenir n'est qu'à vous... C'est en vain que je me suis efforcé de combattre la passion que vous m'avez inspirée, je puise dans vos regards de nouvelles forces contre moi-même, et je repousse avec dédain tout espoir qui ne va pas vers vous.

— Taisez-vous! oh! de grâce, silence! murmura la baronne en posant ses deux mains veloutées sur la bouche de M. de Fontac qui dévora ces mains d'ardents baisers.

— Me taire! oh! non, jamais! que je sois infâme, que je sois méprisable, peu m'importe! mon excuse est en vous! Clémence, vous seule êtes mon bon ange, la femme que je chéris, la compagne que Dieu m'a promise... Ordonnez, dites un seul mot, et je reste à vos genoux, et j'y oublie tous ces projets de grandeur, de richesse et de prospérité que vous avez formés pour moi, en trompant les inspirations de votre propre cœur.

— Vous vous méprenez, Alfred, c'est dans votre intérêt, c'est pour vous sauver et me sauver, que j'ai décidé et mené à bout ce mariage.

— Eh bien! ce mariage ne se fera pas, car il est indigne de moi, indigne de vous, indigne de nous... Désormais nous sommes enchaînés l'un à l'autre, et notre chaîne est une chaîne de fleurs.

— Ah! malheureux, s'écria la baronne à demivoix et en échappant à l'étreinte du vicomte, ma raison s'égare... vous me perdez... mes devoirs, mon mari... mon nom, ma famille!

— Et que sont toutes ces misères? interrompit M. de Fontac en faisant un pas vers la baronne; serez-vous plus honorée parce que vous serez condamnée à nourrir une passion qui dévastera votre

vie, en ne vous apportant que jalousie et désespoir? Si cette passion est protégée par ma discrétion, mon dévouement, si notre amour est un mystère pour tous, si notre bonheur est consacré par le plus respectueux silence, ne serez-vous pas toujours irréprochable aux yeux du monde?

— Mais devant Dieu... devant Dieu!

— Dieu, qui nous a fait marcher l'un vers l'autre, avait ses desseins; il nous réservait, dès l'enfance, l'heure d'amour qui vient de sonner.

— Oh! vous blasphémez!...

— Clémence! ma tête est en feu, mon cœur ne se contient plus, je vous aime et vous m'aimez!...

— Non... je ne vous aime plus... Par pitié, de grâce... retirez-vous... Alfred, partez... Votre présence ici nous déshonore tous les deux.

La baronne se jeta aux pieds de M. de Fontac, embrassa ses genoux et le regarda d'un air suppliant à travers les grosses larmes qui roulaient dans ses cils.

— Vous ne m'aimez plus!... il est trop tard pour le dire... Je ne crois pas à cet aveu, répondit le vicomte; ce que je vois, c'est que votre âme est dévorée par la même passion dont souffre la mienne. Vous m'aimez plus que je ne vous aime; en me donnant ce rendez-vous, un secret pressentiment vous disait que vous y oublieriez tous ces devoirs et cette vertu dont les femmes délais-

sées font seules étalage... Je suis prêt à vous donner des preuves de dévouement, moi... Serez-vous ingrate en ne vous dévouant pas à votre tour? En amour, heureux l'amant qui a le pouvoir de faire des sacrifices! et je vais vous montrer de quels sacrifices je suis capable.

Disant cela, M. de Fontac avança la main vers un cordon de sonnette qui pendait contre la cheminée, mais sa main tâtonna le mur avant de saisir ce qu'elle semblait chercher; madame de Certènes se précipita sur le bras du vicomte, et dit d'une voix étouffée :

— Qu'allez-vous faire? grand Dieu!

— Révéler ma présence dans cet hôtel, me nommer sous mon véritable nom, faire une visite à M. de Brionne, et repartir pour Paris où la ruine et la misère m'attendent.

— Malheureux! s'écria faiblement la baronne.

Et se jetant au cou du vicomte, elle le serra convulsivement sur son sein, puis retomba sur ses genoux. Entraîné dans cette chute, M. de Fontac laissa tomber son mouchoir sur le verre de la lampe... la lampe s'éteignit et le mouchoir prit feu.

Un seul coin de ce mouchoir ne fut pas consumé, dans ce coin étaient brodées les deux initiales R. F., surmontées d'une couronne de vicomte.

XI

Le château de Verneuil, inhabité depuis la mort de la marquise douairière de Verneuil, c'est-à-dire depuis douze ans, s'est rajeuni pour recevoir la riche héritière d'une des plus anciennes familles de l'Orléanais. Un architecte habile a tout remué de fond en comble pour rendre ce séjour aussi élégant que somptueux : les appartements, les jardins, le parc, ont subi les caprices de l'art moderne, et ont vu tomber leurs vieilles tapisseries, leurs murs épais, leurs herbes sauvages et leurs épines, sous les mains laborieuses d'une bande d'ouvriers. Le manoir a changé ses oripeaux contre une toilette fraîche et étincelante :

le mouvement et la vie ont chassé les souvenirs lugubres de la mort et du deuil.

Dans un salon d'hiver orné de portraits de famille, et dont les fenêtres s'ouvrent sur une grande allée de tilleuls, où quelques pauvres oiseaux vont chercher un pâle rayon de soleil, deux vieillards au visage sérieux et à la mise austère réchauffent à un feu ardent leurs corps glacés par l'âge bien plus que par la rigueur de la saison.

L'un de ces vieillards se nomme le chevalier de Péruse, l'autre mademoiselle de Péruse. Dans un large cadre fixé à la cloison, à côté de la superbe glace de Venise qui décore la cheminée, sont enchâssés vingt médaillons représentant des personnages de la famille de Verneuil. Parmi ces portraits on trouve, aux branches collatérales, ceux des deux vieillards dont nous nous occupons. Leurs costumes remontent aux premières années du règne de Louis XVI. M. de Péruse est revêtu de l'ordre des chevaliers de Malte, mademoiselle de Péruse est en habits de cour et d'apparat. Les deux visages, reproduits avec talent et un rare bonheur, sont d'une ressemblance frappante. Il est impossible de ne pas reconnaître, soit en regardant la peinture, soit en regardant les modèles, que ces deux personnages sont frère et sœur.

— Voilà une belle matinée, dit le chevalier en levant ses yeux affaiblis sur les vitres qu'éclairait la vive lumière du jour.

— Fasse le ciel que la soirée lui réponde, mon frère !

— Vous revenez sans cesse aux banalités de notre jeune temps, ma chère Louise ; autrefois il était reçu de comparer les pompes du ciel aux joies de l'homme, et les tempêtes aux orages du cœur ; aujourd'hui ces spirituels rapprochements ne sont guère de mise, et on ne parle plus de la pluie et du beau temps pour en tirer des maximes et des horoscopes.

— Que voulez-vous ? Je vieillis et ne rajeunis pas !

— A la bonne heure, mais, en vieillissant, ne voyez pas tout en noir et toujours !... A ce compte-là, vous deviendriez bientôt aveugle.

— Que ne suis-je née aveugle !

— Encore !... peste ! ma sœur, vous donnez raison au bonhomme la Fontaine, car votre histoire ressemble fort à celle de son renard.

— Croyez-moi, mon frère, ne raillez pas... songez que Dieu nous a donné beaucoup de temps pour l'implorer et mériter son pardon !

— Je suis parfaitement de votre avis ; certes je ne pourrais, sans être ingrat, me plaindre de l'indulgence divine ; voici que je touche à ma soixante

et dix-neuvième année, et que, si je sais compter, vous êtes un peu plus qu'octogénaire. Dans ces longues années, j'ai recueilli peu de souvenirs néfastes, j'ai toujours joui d'une belle fortune et d'une magnifique santé... J'ai eu un heureux temps de folies, et, au moment de quitter ce monde, je vais réaliser mon vœu le plus cher... c'est là une vie de paradis.

— Ne craignez-vous point que ce paradis d'ici-bas ne vous fasse refuser l'entrée de l'autre?...

— Eh! ma mie... comme vous en parlez à votre aise! M'est avis que nous ferons voyage de compagnie, quels que soient nos destins, car vous fûtes ce que j'ai été, vous êtes ce que je suis, et en toute conscience vous serez ce que je serai.

— Au moins, moi, ai-je le repentir.

— Ouais! je vous en offre autant... Mais, sans chercher midi à quatorze heures, veuillez me dire quelle pensée vous occupe dans ce moment.

— Dans ce moment?

— Oui.

— Le remords...

— Bon!... mais à quelle réflexion vous amène ce remords, ou plutôt à quel être vous rattache-t-il?

— Hélas! à Marie!

— Très-bien, à votre arrière-petite-fille...

— Silence! de grâce, mon frère... oh! tai-

sez-vous, interrompit mademoiselle de Péruse.

— Eh bien! voulez-vous savoir à qui je pense, moi?

— Je le devine, dit encore mademoiselle de Péruse en tournant la tête de tous côtés avec inquiétude.

— Je pense à mon petit-fils, à Alfred, à ce jeune et charmant cavalier que nous attendons... Dieu sait ce que cette pensée renferme de remords et de repentir! Vous voyez bien que nous n'avons rien à reprocher, rien à envier l'un à l'autre.

— Pour nos péchés, hélas!

— Toute jérémiade devient oiseuse et vaine, ma sœur, et nous avions pour maxime, quand j'avais vingt ans, de boire le vin lorsqu'il était tiré; donnez-vous la peine de raisonner, et vous avouerez que nous serions insensés de nous apitoyer sur le passé. Songeons au présent, notre avenir est si court!

— Au moins le mien; il me semble que ma dernière heure va sonner!

— Bon! vous voilà revenue aux idées sombres! Dieu me pardonne, je vous tiens pour la femme la plus difficile à contenter qui soit au monde. Il y a soixante ans, c'était charmant de votre part; il y a cinquante ans, c'était merveille; quand vous n'aviez que la quarantaine, cela pouvait valoir quelque chose; mais depuis 1780, ma mie, c'est

de l'entêtement, car nous sommes bel et bien en 1818.

— En quoi me trouvez-vous difficile, mon frère? Ne suis-je pas docile à vos quatre volontés?

— Oui et non... Oui, car vous êtes bonne sœur et brave aïeule après tout... Non, parce que vous mettez un malin plaisir à me faire, du soir au matin, de nouvelles éditions du thème sempiternel de notre curé sur la mort, l'enfer, le purgatoire et le paradis! le cher homme, et vous ne sortez pas de là; ce sont les points cardinaux de votre éternité... Comme je vous le disais, songeons au plus pressé, et réglons avec cette vie avant de passer dans l'autre.

— Ne sommes-nous pas d'accord en tout et pour tout?... Pourquoi traitez-vous si légèrement les choses sacrées? Vous me faites peur!

— Hâtons-nous, Marie va probablement descendre, et il ne faut pas qu'elle assiste à notre conseil. Il est bien entendu que nous unissons nos jeunes gens sous le régime de la communauté, et que vous instituez Marie votre légataire universelle.

— Il va sans dire que Marie aura toute ma fortune, puisqu'elle est ma petite...

— Votre petite-nièce; pourquoi diable cherchez-vous les mots si longtemps? Le marquis de Verneuil n'était-il pas votre neveu... au su de

tout le monde?... Le secret n'est connu que de vous et de moi, et nous l'emporterons bientôt dans nos tombes.

— Chevalier, au nom du bon Dieu, ne dites plus un mot de cette histoire...

— Donc, reprit M. de Péruse, votre petite-nièce étant votre plus proche parente, vous pourriez vous dispenser de mettre la main à la plume pour faire un testament; néanmoins, je vous serai très-reconnaissant de faire abandon de tous vos biens à cette chère enfant, dès la signature du contrat.

— Pensez-vous que je veuille faire tort à Marie d'une obole?

— On ne sait pas ce qui peut arriver... Vous êtes devenue bien dévote depuis cinq ou six ans, et, ma foi... vous comprenez? les vieux pécheurs ont une foule de bonnes œuvres dans la tête et dans la bourse; M. le curé vous a prouvé que l'église de la commune menace ruine, et je vous sais si généreuse, qu'au lieu d'une église, je crains de vous voir employer votre fortune à la construction d'une basilique, ce qui serait très-avantageux pour la paroisse, mais ruineux pour nos enfants...

— Et quand je donnerais tout ce que je possède aux pauvres, ces jeunes gens ne seraient-ils pas assez riches par eux-mêmes?

— Oh! oh! voici que vous y venez!... En rendant nos comptes de tutelle, vous avez dû appren-

dre que Marie est maîtresse d'une fortune de quinze à seize cent mille francs. Certes, c'est là un beau gâteau, et, en y joignant ce que vous avez, le charmant ménage pourra ne pas mourir de faim ; car vous êtes millionnaire, vous, ma chère sœur.

— Et comptez-vous pour rien votre patrimoine?

— Hélas! vous ravivez mes douleurs par cette question. Vous n'ignorez pas que les révolutions et les gens d'affaires m'ont mis fort bas. J'ai peu de chose; mais, comme vous, je donnerai tout.

— Mais le vicomte est puissamment riche, en dépit de sa dissipation.

— Je crains fort que ce pauvre enfant n'ait éprouvé de grandes pertes...

— Je vous comprends! vous avez compté sur Marie et sur moi pour relever votre... votre protégé; vous m'avez caché la conduite plus que légère de M. de Fontac, et madame de Certènes, votre autre enfant gâté, vous a parfaitement secondé ainsi que son notaire dans cette entreprise. J'ai bien voulu passer sur ce que vous appelez des folies de jeunesse, et j'ai consenti à une union dont je prie le ciel d'avoir pitié, mais ne tentez pas d'obtenir de nouveaux avantages. Toute ma fortune sera assurée par acte, dès aujourd'hui, à ma nièce; mais quant au mariage, il ne se fera

qu'en réservant à chacun des deux époux le libre arbitre de sa propre fortune.

— Quoi ! vous manquez à votre parole?

— Non ; si j'y manquais, je romprais à l'instant même l'œuvre capitale.

— A votre aise... Je saurai ce qui me restera à faire... Rompez, ma chère sœur, rompez... Vous oubliez vraiment l'A B C du cœur humain. Marie aime Alfred, elle l'aime passionnément ; M. l'abbé de Brionne, qui est un saint homme aux yeux de tous et aux vôtres particulièrement, vous a lui-même donné le conseil de hâter ce mariage, pour mettre le comble au bonheur de votre nièce... Essayez de détruire ce qui est fait, et vous verrez où peuvent conduire votre sensiblerie et votre rigorisme ; le vicomte se chargera mieux que personne de rendre sa femme heureuse ; il a pour lui l'existence d'une vie un peu reprochable ; mais à quelques traits, fort pardonnables selon moi, il allie l'honneur et la délicatesse d'un bon gentilhomme qu'il est. Avez-vous la prétention de donner à votre nièce un mari sans défauts, par hasard?... Ma chère, c'est difficile, attendu que la religion défend aux abbés les chaînes conjugales...

— Assez, mon frère, assez... Je connais le cœur de mademoiselle de Verneuil, ce cœur est celui d'un ange ; il est pur et sans reproches,

noble et généreux; puisque le vicomte s'est fait aimer, qu'il se rende digne de l'amour de sa femme en lui rendant tendresse pour tendresse, honneur pour honneur; dès lors, il jouira en maître de la fortune de Marie qui sera trop heureuse de partager avec lui; mais j'entends et je veux que ma nièce ne soit pas exposée à finir sur la paille une vie qu'elle passera probablement dans les larmes...

— Vous l'entendez et le voulez! interrompit le chevalier avec fougue.

— Oui, mon frère. Tout ce que je puis faire pour votre petit-fils... pour le vicomte, c'est de lui reconnaître, moi, ma rente viagère de dix mille francs.

— Belle aumône!

— Avec cette aumône, un homme honnête et intelligent devient riche... Brisons là.

— Je vous écoute et crois rêver... Louise, est-ce bien vous qui parlez ainsi en petite reine?... Ah çà! mais, Dieu me pardonne! vous me croyez sans doute en enfance! Savez-vous que j'ai la mémoire encore fraîche, et que ma langue n'est point paralysée?... Si vous faites la moindre des choses que vous m'avez dites, je parlerai à mon tour.

— Et quand vous parleriez, qu'aurais-je à craindre?

— Votre histoire et la mienne..., dit le chevalier d'une voix sourde.

— Dieu la connaît! les hommes peuvent l'apprendre, répondit mademoiselle de Péruse en levant les yeux au ciel.

Puis, essayant de quitter son fauteuil, elle chancela et s'accouda sur le marbre de la cheminée. Le chevalier ouvrit la bouche pour répondre; mais la porte du salon tourna sur ses gonds dorés, et mademoiselle de Péruse murmura lentement ces mots :

— Parlez si vous l'osez!

— Je suis battu, pensa le vieux gentilhomme, il vaut mieux faire la guerre aux Turcs qu'aux femmes.

— Bonjour, ma tante! bonjour, cher oncle! dit Marie de Verneuil en s'avançant pour baiser au front ses grands parents; comment avez-vous passé la nuit?

— Bien, mon enfant, et toi? répondit le chevalier.

— J'ai beaucoup prié, un peu pleuré, mal dormi; cependant je me trouve très-bien... Ai-je mauvais visage, chère tante?

— Tu es charmante, ma fillette, toujours charmante.

— Vous me gâtez... M. de Brionne vous a défendu de me faire des compliments.

— Nous nous occupions de toi, belle petite, reprit M. de Péruse, et nous disions, entre autres choses, que ton dernier jour de jeune fille était magnifique, au ciel comme dans ton cœur.

— Et vous aviez raison... Quel bonheur pour moi d'être bénie par vos mains, et de recevoir les sages conseils de vos vertus!... Ah! si ma pauvre mère était parmi nous!

— Je ferai de mon mieux pour la remplacer, mon enfant.

— N'avez-vous pas été ma seconde mère jusqu'à ce jour, ma bonne tante?... Mais ne nous livrons pas à de tristes pensées, parlons de mon bonheur!... Avez-vous reçu des nouvelles de M. de Fontac?

— Aucune depuis hier; madame de Certènes nous l'a annoncé pour cette après-midi, et tout est prêt... Ce soir, tu seras la vicomtesse châtelaine de ce domaine et adorée de tes heureux vassaux.

— Ah! voici M. le curé, dit Marie en courant vers la porte. Que nous annoncez-vous, mon père?

— Qu'un cavalier arrive ventre à terre par la grande allée, mademoiselle... Hein! voilà qui nous fait battre le cœur... J'amène le notaire, M. le chevalier, autre nouvelle qui ne fera de peine à personne.

Mademoiselle de Verneuil avait déjà soulevé les rideaux de mousseline d'une croisée ; elle s'écria :

— Mon Dieu ! comme ce cavalier va vite ! il va tourner le parc... Je tremble comme une feuille... Qu'allons-nous apprendre ?

Marie de Verneuil, dont nous ne connaissons encore que la virginale candeur, avait dix-huit ans, et était en beauté ce qu'avait dû être mademoiselle de Péruse au temps de sa fraîche et éclatante jeunesse. Son visage noble, doux et bon, révélait une âme énergique et fière ; ses grands yeux noirs exprimaient la sérénité, l'innocence, et une majesté de reine ; l'accent de sa voix, la pureté de son front, la distinction de toute sa personne commandaient le respect tout en séduisant par leur grâce. C'était l'un de ces êtres précieusement doués qui dominent en se faisant aimer. Les deux traits saillants qui caractérisaient mademoiselle de Verneuil étaient une douceur mélancolique et touchante, alliée à une dignité naturelle qui, loin de blesser les petites susceptibilités, était attractive.

Mademoiselle de Verneuil n'était pas jolie, elle était belle ; et l'on retrouvait en elle tous ces signes des races privilégiées qui ont traversé plusieurs siècles dans les aristocratiques loisirs de l'opulence et du commandement.

Le cavalier que la fiancée du vicomte attendait impatiemment entra dans la cour d'honneur et mit pied à terre au bas du perron ; Marie, penchée sur la balustrade, lui demanda :

— D'où venez-vous?

— D'Artenai, répondit le fils de M. Bénard en jetant la bride au cou de son cheval trempé de sueur ; puis-je parler à mademoiselle de Verneuil?

— C'est moi-même.

— En ce cas, mademoiselle, veuillez lire cette lettre ; elle ne devait être remise qu'entre vos mains.

Marie prit la lettre en tremblant.

— Qui vous a chargé de cette commission?

— Je crois que c'est M. l'abbé de Brionne.

— Ah! mon Dieu! s'écria la jeune fille.

Et faisant sauter le cachet, elle lut précipitamment le billet de l'abbé et rentra au salon le visage tout bouleversé, pour annoncer les fâcheuses nouvelles qu'elle venait d'apprendre.

— Au moment de nous combler de ses grâces, le ciel nous met encore à l'épreuve, dit le curé en souriant ; voilà, certes, deux grands jours qui vous attendent, mademoiselle Marie.

— Je ne pense qu'à l'accident survenu à M. de Brionne, répondit la jeune fille ; je crains qu'il ne soit grave.

— L'abbé aura pris quelque lourde indigestion, grommela le chevalier de façon à n'être entendu que de sa sœur; il est si gourmand! Voilà une singulière manie, retarder une noce pour une colique!

— Je croyais M. de Brionne à l'abri de vos sarcasmes, repartit mademoiselle de Péruse.

— J'enrage, ma sœur.

Et, se levant, il quitta le salon.

— Mon oncle est trop bon, dit mademoiselle de Verneuil en baisant les mains de sa tante, il prend à cœur mes petits ennuis, et me croit beaucoup moins courageuse que je ne le suis par le fait. Vous verrez si je boude pendant ces deux vilains jours. D'abord, je suis prête à faire votre grabuge... là... attendez que je place la table plus près de vous, et près du feu... coupez, chère tante... Voilà de belles cartes, j'espère... Qu'en dites-vous?

Mademoiselle de Péruse baissa la tête pour cacher deux larmes qui s'amassaient sous ses paupières, et, fouillant dans sa tabatière pour se donner du courage, elle s'appliqua de son mieux à sa partie.

Le curé avait pris un livre, et, plongé dans sa lecture, il accordait rarement un coup d'œil aux joueurs. Il n'y avait pas une heure que le courrier de M. de Brionne était arrivé, lorsque le cheva-

lier de Péruse entra vivement dans le salon de compagnie.

— Ma foi, dit-il, nous sommes en journée d'estafettes, et l'on nous prendrait volontiers pour des agents politiques.

— Pourquoi cela, cher oncle? demanda Marie sans se détourner.

— Parce que le messager de M. de Brionne en avait un en croupe... Écoutez.

On entendit, en effet, le galop précipité d'un cheval, et presque aussitôt un valet de pied vint présenter au chevalier un plat d'argent dans lequel était une lettre.

— Ah! cette fois, c'est pour moi, dit M. de Péruse. Il me semble que je connais cette écriture.

— Mon Dieu! lisez vite, cher oncle, je suis sur des charbons ardents.

— M'y voilà, ma fille, m'y voilà... Où ai-je donc fourré mon lorgnon?... J'y suis... Hum!... vicomte de Fontac... Eh! eh! cela te fait sourire?

Mademoiselle de Péruse fronça le sourcil; le curé et Marie prêtèrent l'oreille avec soin. M. de Péruse lut à haute voix :

« Monsieur le chevalier,

« Je me hâte de vous envoyer des nouvelles de

votre vénérable ami l'abbé de Brionne. L'indisposition dont il a souffert n'aura aucune suite fâcheuse; je suis près de lui à l'hôtel des Trois-Rois, à dix lieues de Verneuil. Nous avons passé la soirée et même une partie de la nuit dernière ensemble. Je pourrais me dispenser de vous dire quel a été le sujet constant de notre douce conversation, si je ne craignais le juste ressentiment de mon adorée fiancée. M. de Brionne m'a recommandé de partir sans retard; il est résolu à ne pas assister à la cérémonie qui va combler mes vœux et mon ambition. Désirant plaire à mademoiselle de Verneuil avant toute chose, j'ai plaidé en sa faveur pour décider M. l'abbé de Brionne à ne pas lui faire faute dans ce grand, dans ce beau jour. J'ai échoué... mon échec a fait ma joie.

« Je pense que madame la baronne de Certènes arrivera avant moi; elle a dû quitter Paris dans la nuit. J'arriverai à Verneuil vers cinq heures de l'après-midi, et si une messe de nuit ne fait pas peur à ma belle fiancée, je remercierai Dieu, à deux genoux, de ce qu'il m'aura fait la plus heureuse de ses créatures.

« Je vous prie de mettre aux pieds de mademoiselle de Péruse mes respectueux hommages et de me faire pardonner par mademoiselle Marie, si l'impatience que je témoigne lui fait craindre d'être trop aimée.

« Daignez agréer, M. le chevalier, l'expression bien vraie de mon attachement aussi respectueux que reconnaissant.

« Votre très-humble serviteur,

« Vicomte DE FONTAC.

« Artenai, 19 décembre 1818, 9 heures du matin.

« *P. S.* M. de Brionne vous a écrit, il y a une heure environ, pour vous engager à retarder d'un jour ou deux notre union. Ce que j'ai l'honneur de vous mander, étant postérieur à cette lettre, doit vous faire abandonner les nouveaux projets que vous aviez formés, et remettre toutes choses dans le même état. C'est dans l'intention de vous éviter l'ennui de contremander la cérémonie, que je vous expédie mon valet de chambre à franc étrier. »

— Voilà qui est parler et agir en amoureux, s'écria le chevalier transporté de joie. Pardieu! ceci m'enlève soixante vilaines années... J'ai été bien inspiré en n'écrivant pas à nos amis... Ma sœur, préparez votre chapelet; M. le curé, repassez votre sermon; et toi, mon enfant, va te faire belle, fais-toi bien belle, c'est chose facile...

— N'allez-vous pas un peu vite, mon frère? dit d'un ton soumis mademoiselle de Péruse, et M. de Brionne ne sera-t-il pas mécontent de l'em-

pressement que nous mettons à nous passer de lui?

Le chevalier jeta un regard sévère à sa sœur et répondit en souriant :

— Nous nous faisons vieux, ma bonne amie, et j'ai une affreuse peur des lendemains en général ; Marie tient trop à recevoir ma bénédiction pour m'exposer à ne pas la lui donner...

— Ah! cher oncle, interrompit mademoiselle de Verneuil, pourquoi nourrir de pareilles pensées?... Vous n'êtes cependant pas méchant...

— Demande à M. le curé, ma toute belle, si je n'ai pas un pied dans la tombe, c'est son expression favorite.

— Lorsque vous tardez trop à venir me voir, M. le chevalier, se hâta d'ajouter l'excellent pasteur, mais aujourd'hui je vous prédis que vous irez à la centaine.

— J'y consens; mais, alors, le bonheur de ces enfants sera mon élixir de longue vie. On vient de sonner pour le déjeuner; allons nous mettre à table... Donne-moi le bras, petite Marie.

Après le déjeuner, le notaire arriva, et pendant que le curé s'occupait d'embellir la chapelle et que Marie se livrait à ses femmes pour suivre les instructions de son oncle, M. de Péruse, sa sœur, et le notaire, tinrent conseil pour mettre la dernière main au contrat.

XII

Le cabinet du chevalier resta longtemps fermé; les domestiques entendirent quelques éclats de voix qui troublèrent le calme habituel du château, et reconnurent le ton impérieux de M. de Péruse. Déjà bon nombre de voitures étaient rangées dans la cour d'honneur; le grand salon était plein de monde, et les paysans du domaine faisaient chère lie à l'office. Le chevalier se présenta à ses amis, et chacun put lire sur son visage qu'un sujet de grave mécontentement l'avait agité. Néanmoins il était de trop fine compagnie pour ne pas savoir se contenir et dissimuler ses plus

violents ennuis. Bientôt l'on vit déboucher un coureur de la grande allée, et dix minutes après, le briska du vicomte s'arrêtait devant le perron.

Le chevalier de Péruse vint recevoir M. de Fontac, lui tendit la main, et l'embrassa avec effusion.

— Venez, vicomte, venez vous montrer; Marie ne tardera pas à descendre.

— Je vous demanderai la permission de changer ce costume de voyage.

— Volontiers, cela ne nuit jamais... Ah! que j'ai hâte de vous appeler mon neveu!

— Et moi de vous appeler mon père, répondit vivement M. de Fontac.

Le chevalier baissa la tête et cacha un soupir qui opprimait sa poitrine.

Le vicomte, rendu dans ses appartements, se livra aux soins de son valet de chambre, qui l'habilla de pied en cap avec une merveilleuse habileté et un goût exquis. Pendant cette grave opération, le maître et le domestique s'étaient entretenus sans familiarité, mais sans roideur, des événements les plus secrets de la vie privée de M. de Fontac.

— Du diable si je sais ce que madame est devenue depuis que vous l'avez rencontrée, Antoine.

— Ma foi, M. le vicomte, c'est un problème. Je suis cependant bien sûr de ce que j'ai vu, et ma-

dame Thérèse allait comme le vent sur la route d'Orléans, à la suite de l'abbé.

— Vous êtes trop intelligent et trop dévoué pour que je ne m'en rapporte pas à vous... Mais où allait-elle? Voilà une voiture qui arrive, regardez vite, Antoine... j'ai toujours peur de voir arriver quelque catastrophe : madame Thérèse, ou l'abbé, ou madame de Ravenstein.

— C'est madame la baronne de Certènes, dit en souriant le valet de chambre.

— Ah! très-bien, encore un poids de moins! Savez-vous si le messager de M. de Brionne est reparti pour Artenai?

— Il est reparti comme vous descendiez de voiture.

— Eh! heureusement que l'abbé est couché... D'ailleurs ce petit bonhomme ne se pressera pas d'arriver à Artenai; il n'y sera pas avant huit ou neuf heures, et l'abbé aurait fort à faire, s'il savait par hasard que j'ai déjoué ses projets.

Sa toilette achevée, le vicomte descendit au salon, où se rendit bientôt mademoiselle de Verneuil donnant le bras à sa tante qui chancelait à chaque pas.

. . . .

Pendant que ces événements se passent au château de Verneuil, nous ramènerons le lecteur à l'auberge des Trois-Rois.

Huit heures et demie viennent de sonner. Le docteur, en quittant l'abbé de Brionne, lui a déclaré que son indisposition ne laissera aucune trace, et qu'il pourra se lever et repartir dès le lendemain, si la nuit est calme.

Heureux de cette nouvelle, l'excellent chanoine faisait part à madame de Ravenstein des projets qu'il méditait, et s'abandonnait à l'aimable joie qui dominait dans son caractère, lorsque deux coups discrètement frappés à la porte de la chambre annoncèrent une visite.

C'était M. Bénard, qui, conduisant son fils par la main, sollicitait la faveur de voir M. l'abbé.

— Ah! vous voilà, mon brave jeune homme; je vous félicite de la diligence que vous avez mise à vous acquitter de votre commission... Voyons, racontez-moi ce que vous avez fait.

— M. l'abbé, j'ai remis votre lettre à mademoiselle de Verneuil, qui est belle comme Dieu est puissant.

— Pas tout à fait autant; mais n'importe... continuez...

— Il paraît que cette lettre apportait un contre-ordre au mariage de mademoiselle de Verneuil, car on a immédiatement suspendu tous les préparatifs.

— A merveille... Et vous a-t-on bien accueilli?

— Comme un prince; j'ai déjeuné, je me suis

promené, et, vers cinq heures, j'ai repris la route d'Artenai avec ce billet pour vous.

— Donne donc...

Et le chanoine, après avoir lu, s'écria :

— Mettez vite quatre chevaux à la voiture... Madame de Ravenstein, éloignez-vous.

— Mais qu'y a-t-il?

— Éloignez-vous. Prenez, lisez. Il faut que je m'habille et que je parte à l'instant, à l'instant même. Qu'on me laisse!... Les chevaux, les chevaux!

Toute représentation fut inutile. M. de Brionne, aidé de l'aubergiste, se leva et s'habilla à la hâte.

Madame de Ravenstein, s'étant retirée dans son appartement, avait lu :

« Mon bon père, je cède aux désirs de mes grands parents; je me marie à onze heures, cette nuit; M. de Fontac, qui nous avait écrit une heure après vous et rassuré sur l'état de votre santé, vient d'arriver. Je me suis cachée dans ma chambre pour vous envoyer mon dernier adieu de jeune fille, et vous prier de me bénir de loin, comme vous m'auriez bénie de près. Quelle joie si vous pouviez assister à la messe basse demain matin! Nous vous enverrons notre berline de voyage, c'est la voiture la plus douce qui soit en France; si vous n'en profitez pas, c'est que vous

serez plus mal, et j'irai vous porter mes soins.

« Adieu, mon père... Hélas! combien vous me manquez!

« MARIE DE VERNEUIL. »

Il était neuf heures moins quelques minutes, lorsque l'abbé de Brionne monta dans le coupé de madame de Ravenstein.

Le contrat de mariage de M. le baron Alfred de Fontac la Paluze et de mademoiselle Marie-Gabrielle de Verneuil avait été lu devant plusieurs amis de la famille de Verneuil, auxquels le vicomte était complétement étranger. Par ce contrat, la belle fiancée entrait en possession immédiate de douze cent mille francs, provenant de la donation de mademoiselle de Péruse, et reprenait la libre jouissance de son propre bien évalué à plus de seize cent mille francs. Le vicomte avait porté en ligne trois terres d'une grande réputation, mais qui, nous l'avons vu dans un précédent chapitre, étaient toutes trois passées dans les mains du marchand d'hommes Cantelou. Le titre de ces propriétés n'était donc que fictif, puisqu'elles étaient écrasées d'hypothèques qui dépassaient leur valeur.

Mademoiselle de Péruse avait, en outre, fait au vicomte, à titre de cadeau de noce, une rente viagère de dix mille francs, réversible sur la tête

de ses enfants ou de sa femme, et le chevalier avait fait abandon de ses biens à la communauté. Il est vrai de dire que le délabrement des affaires de M. de Fontac réduisait à bien peu de chose son sacrifice; mais cette alliance était si riche de part et d'autre que les notables de l'endroit en furent émerveillés, et que les félicitations tombèrent comme grêle autour du joyeux vicomte.

Marie de Verneuil avait prêté peu d'attention à la lecture de cet acte; née dans le luxe, entourée dès l'enfance du cortége qui accompagne les heureux de la terre, elle restait indifférente à tout cet étalage de richesses dont elle ne comprenait qu'imparfaitement l'importance. D'ailleurs, dans ce beau jour, la vierge qui a donné son cœur à son fiancé comme son âme à Dieu, est tout entière aux pensées délicieuses dont sa dernière nuit de jeune fille a été agitée; elle n'accorde que des regards complaisants aux trésors de sa corbeille; elle ne sourit que du bout des lèvres aux plus gracieux compliments; toutes ses facultés sont concentrées dans un seul élan qui la porte vers son époux; à lui seul elle rêve avec extase, elle ne voit que lui, n'aime que lui, n'est qu'à lui.

La demoiselle qu'on marie par convenance et qui, avant de couronner son front d'oranger, a couru le monde, ses fêtes et ses plaisirs, n'est plus

la même. Son cœur a reçu quelques légères atteintes dont il ne souffre pas encore, mais qui font plaie et demandent pour se guérir des soins intelligents. Pour cette jeune fille, les diamants, les dentelles, les fleurs, les hommages, les livrées sont tout : le jour du mariage n'est pour elle qu'une heureuse transition de la servitude filiale à la liberté ; que de jeunes femmes trouvent leur premier bonheur conjugal à sortir seules, à faire des visites, à recevoir, et à donner des ordres !... Triste liberté, quand ses jouissances sont si mesquines et si misérables !

Après la lecture du contrat, M. le maire de la commune de Verneuil qui, par condescendance pour le grand âge des tuteurs de la mariée, s'était rendu au château, avait consacré l'union des deux jeunes gens dans toute l'exigence de la loi.

Enfin il était dix heures et demie lorsque mademoiselle de Verneuil, conduite par son oncle, et le vicomte de Fontac donnant le bras à mademoiselle de Péruse, entrèrent dans la chapelle où ils devaient recevoir ce nouveau sacrement, qui impose aux cœurs honnêtes tant de devoirs sacrés, impérieux, mais doux.

Près de la porte, à l'une des dernières places, une jeune femme, enveloppée de sa douillette, le visage penché et voilé, se tenait immobile. Sur son livre, qu'elle rapprochait sans cesse de ses lè-

vres, tombaient de grosses larmes, et quelques soupirs étouffés soulevaient de temps en temps son voile.

Comme le curé de Verneuil achevait de donner la bénédiction nuptiale et se retournait vers l'autel, un nouveau personnage entra dans la chapelle, sans être remarqué de personne, et s'adossa au mur de sortie : c'était l'abbé de Brionne. Son front pâle, ses lèvres presque blanches, ses yeux caves, ses longs cheveux gris flottants, son costume sévère, et l'affaissement complet de son maintien, avaient quelque chose de sinistre et d'imposant qui échappa aux fidèles, occupés de la cérémonie.

Aussitôt après la lecture de l'oraison, il se fit un mouvement dans la chapelle ; chacun se releva, et la dame voilée, quittant sa chaise, se tourna vivement vers la porte, recula d'un pas et s'inclina respectueusement devant M. de Brionne.

— Puissiez-vous avoir versé des larmes de repentir, madame la baronne ! murmura sévèrement l'abbé.

Madame de Certènes, car c'était elle, s'inclina de nouveau, et feignant de n'avoir pas entendu, elle dit :

— Votre indisposition a fait bien peur ici, mon père...

— Vous ne dites rien de ma présence, ma-

dame... Je plains ceux qu'elle ne trouble pas!

Et fendant la foule, le vénérable chanoine s'avança vers les époux qui descendaient les marches de l'autel. Aussitôt que madame de Fontac aperçut l'ami et le protecteur de son enfance, elle courut à lui ; et tombant à genoux, elle lui dit en le regardant avec des yeux pleins de larmes mais rayonnants de joie :

— Dieu n'a pas voulu que je sortisse de son temple sans votre bénédiction, mon père... Oh! bénissez votre petite Marie...

L'abbé dégagea ses mains tremblantes, les éleva sur la tête de la jeune femme, et fixant sur le visage de la vierge des regards suppliants où la foi la plus vive se reflétait dans tout son éclat, il prononça ces mots d'une voix troublée, mais ferme :

— Que la volonté de votre divin fils soit faite, ô mère de Dieu! que vos secours descendent sur cette chaste enfant et la préservent de tout malheur; et que ses souffrances, si elle en éprouve, lui soient comptées dans votre glorieux séjour! Relevez-vous, ma fille, le Seigneur est avec vous!

Le vicomte était resté debout pendant cette scène touchante, qui avait amassé tous les invités du château. Prenant son mari par la main, madame de Fontac le présenta à l'abbé.

— Vous nous avez unis dans vos vœux, n'est-ce

pas, mon père? car vous êtes maintenant obligé de prier pour deux, en priant pour moi...

— Mon devoir est de prier pour tout le monde, interrompit M. de Brionne en regardant le vicomte de manière à lui faire baisser les yeux. Ne doutez donc pas de la ferveur que je mettrai à implorer pour votre époux les grâces du Seigneur, ajouta le chanoine en se retournant vers son élève avec un sourire qu'il s'efforça de rendre gracieux.

Et, s'effaçant pour livrer passage, il se mit à la suite du cortége, qui rentra au château.

Profitant du moment où les invités se pressaient autour des nouveaux mariés pour leur adresser ces fades félicitations que l'usage a rendues banales, M. de Brionne se retira dans l'appartement qu'on lui avait préparé et fit demander M. de Fontac et madame de Certènes.

Prévenus séparément, le vicomte et la baronne se présentèrent l'un après l'autre, se suivant de près.

Le chanoine était assis dans un large fauteuil, et lorsque madame de Certènes entra, il la salua d'un geste digne et froid, l'engageant à s'asseoir.

L'âme coupable de la baronne tressaillit; sa faute lui apparut hideuse et sans pardon; avec ce douloureux et inquiet pressentiment qui accompagne et torture tout criminel, madame de Cer-

tènes devina qu'une réprimande sévère et honteuse allait ouvrir la série des châtiments dont sa vie était dorénavant menacée ; elle voulut se révolter contre le remords et prendre l'attitude de l'innocence et de la fierté ; mais le regard chagrin du prélat sut la confondre et la prévenir que cette innocence était un mensonge, un crime de plus, et que sa fierté ne serait plus jamais qu'orgueil et vanité.

Le vicomte entra, et, malgré son assurance, malgré la joie qui l'animait, il ne put se défendre d'une légère hésitation en rencontrant dans cette chambre la femme qu'il avait séduite et le saint homme qu'il avait indignement trompé.

Néanmoins, ne perdant rien de son effronterie, M. de Fontac salua gracieusement la baronne, et dit à l'abbé :

— Mon père, je vous reconnais à cette délicate pensée : vous avez voulu réunir mes deux bienfaiteurs pour que d'une même parole je leur pusse exprimer ma reconnaissance ; vous avez voulu me mettre en présence de madame de Certènes et de vous, pour que…

— Veuillez, s'il vous plaît, fermer la double porte, M. le vicomte, afin que personne ne nous entende…, interrompit l'abbé. Donnez-vous la peine d'approcher maintenant ; je suis exténué de fatigue, et ma voix est très-faible.

Le vicomte échangea un regard rapide avec madame de Certènes; mais ce regard rencontra l'œil morne du vieillard, et les fronts des coupables s'inclinèrent à la fois.

— Si je ne vous voyais tous les deux trembler devant moi, dit M. de Brionne avec autorité, j'étoufferais le reste de pitié qui murmure encore pour vous dans mon cœur. Approchez, madame la baronne, ne vous étudiez pas à soutenir l'indignation qui, malgré moi, éclate dans mes yeux; je ne suis pour vous qu'un étranger, un pauvre prêtre sans autorité, sans force, et le Dieu que vous avez osé outrager est le maître des tout-puissants. Vous avez commis une action indigne; vous vous êtes jouée de ma confiance, de ma crédulité; vous avez prêté la main à un vol honteux et bas; vous avez aidé, de tout votre pouvoir, ce jeune homme sans morale et sans cœur à tromper une jeune fille digne de votre respect et de l'assistance que se doivent les sœurs chrétiennes... Oh! monsieur, ne vous révoltez pas à mes paroles, je n'ai encore rien dit qui vous doive offenser; je vais bientôt m'adresser à vous, selon vos mérites; patientez... Oui, madame, je suis instruit de votre conduite, écoutez : vous avez mis tout votre esprit à faire réussir le malheureux mariage de mademoiselle de Verneuil, et cet esprit n'a enfanté que mensonge et déloyauté. Vous

m'avez caché, et vous avez caché à tous, la vie de débauches de l'homme que vous aimez, vous saviez qu'il avait épousé une femme vertueuse et qu'il avait rompu les liens sacrés de ce mariage par un scandaleux divorce.

— Mon père...

— Silence... vous le saviez, vous n'ignoriez pas que la fortune de M. de Fontac a été dissipée, gaspillée, jetée dans les désordres les plus licencieux et les plus dégradants. Follement éprise, vous ne vous êtes pas contentée de ternir votre nom, votre honneur dans une intrigue criminelle, vous avez voulu cacher cette intrigue sous le voile d'une vierge aussi pure que vous êtes souillée...

— De quel droit et sur quelles preuves m'adressez-vous ces sanglantes invectives? interrompit fièrement la baronne.

— Du droit que me donne mon pieux ministère... Quant aux preuves, elles sont écrites sur votre front, elles sont gravées dans votre âme abandonnée de son Créateur. Je n'avance rien dont je ne sois parfaitement convaincu, madame, vous ne m'avez jamais parlé du divorce de M. de Fontac et vous étiez instruite de ce divorce, car vous connaissez madame de Ravenstein.

— Et quand cela serait, si, dans mon opinion, madame de Ravenstein a mérité son sort?

— Mensonges ! tout est mensonge dans vos paroles, dans vos actions ; votre piété affectée, vos aumônes, votre timidité dans le monde, votre tendresse conjugale, mensonge et mensonge ! Je ne dirai pas que vous êtes la maîtresse de cet homme, je ne peux que m'en douter... Je l'apprendrai plus tard ! Ce que je pourrais affirmer, sur mon éternité, c'est que, ne pouvant épouser celui que vous aimez, vous l'avez donné à une autre pour abriter l'adultère sous un masque respecté. Je dis que vous serez pour la noble et malheureuse victime de votre infâme duplicité ce que Thérèse Keller a été pour madame de Ravenstein.

— Je ne connais pas la femme dont vous parlez.

— Ah ! vous ne la connaissez pas?... Eh bien ! recevez donc votre premier châtiment. C'est à vous que je m'adresse, vicomte de Fontac, à vous qui m'envoyez un sourire sardonique et railleur. Vous regrettez, n'est-ce pas, que je sois vieux et soldat de l'Église ? Vous donneriez, sans doute, la moitié de la fortune que vient de vous apporter cette riche héritière pour pouvoir répondre à mes accusations par un cartel ; mais il n'y a pas de sang à verser entre nous... D'ailleurs, si j'étais de votre âge et de votre monde, je vous mépriserais, et mon épée ne se lèverait pas contre un homme qui a perdu son honneur par tous les pores !

— Je vous écoute, dit froidement le vicomte. Parlez à votre aise... ne vous gênez pas.

— Thérèse Keller est une femme dissolue qui s'est honteusement glissée entre votre première épouse et vous. Cette femme est digne de son amant; elle est mère, et mauvaise mère; sa fille, qui est votre fille, mendie son pain, lorsque vous roulez tous les deux sur l'or, et passez votre vie en saturnales. Cette femme vous aime d'un amour de panthère, et la Providence a fait que votre cœur, fermé à toute affection sincère, à toute tendresse avouable, se soit ouvert à un sentiment aussi vil que désordonné pour cette odieuse créature. Vous n'avez jamais aimé qu'une femme : Thérèse Keller! Vous n'aimerez jamais qu'une femme : Thérèse Keller! Toutes vos glorieuses conquêtes, et parmi elles madame de Certènes, la plus récente, n'auront servi et ne serviront que vos caprices. Vos épouses légitimes n'auront eu que des faveurs passagères; le démon n'a mis de constance dans votre âme que pour votre concubine!

— Assez!... s'écria le vicomte en faisant un pas sur M. de Brionne, l'œil en feu, la main levée.

— Frappez, répondit froidement l'abbé.

Et il se découvrit avec dignité, offrant sa tête vénérable à l'outrage.

Madame de Certènes, émue, épouvantée de ce

qu'elle venait d'entendre, se précipita sur la main du vicomte.

— Laissez faire..., ajouta M. de Brionne, monsieur ne compte plus avec le crime!... Je ne vous sais, d'ailleurs, aucun gré du mouvement généreux que vous venez de faire. La jalousie seule vous l'a inspiré, jalousie dont vous devriez rougir, car Thérèse Keller n'est pas faite pour être votre rivale, même dans le libertinage.

Madame de Certènes se laissa tomber dans un fauteuil, mit ses mains sur ses yeux et sanglota. Le vicomte reprit tout son calme et dit :

— Je suis désespéré du mouvement que j'ai fait, monsieur, mais vous m'avez poussé à bout; je vous prie de ménager votre éloquence; l'échantillon que vous venez de m'en donner me prouve suffisamment de quoi vous êtes capable. Je suis tombé dans le guet-apens d'un sermon, après en avoir essuyé un en chapelle, c'est vraiment trop d'honneur en une nuit, permettez-moi de dédaigner toute espèce de justification et de me retirer.

— S'il est vrai que vous soyez tombé dans un guet-apens, vous subirez les conséquences de ma trahison en m'écoutant jusqu'au bout... sinon, je renverserai d'un mot tout l'échafaudage que vous avez bâti.

— Et de quel mot, s'il vous plaît?

— Vous êtes le mari de mademoiselle de Ver-

neuil, devant Dieu et la loi; mais pour vous faire chasser de ce château comme un aventurier, je n'ai qu'à descendre au souper qui vous attend, et à raconter là, devant les amis de votre nouvelle famille et votre femme, ce que j'ai dit de votre vie, et ce qui m'en reste à dire.

— Achevez donc, je vous écoute.

Et s'asseyant, M. de Fontac se croisa les bras avec flegme.

— Vous prenez le bon parti. Après avoir fait le malheur de madame de Ravenstein, vous vous êtes enfui avec Thérèse Keller, et toute votre fortune a été semée sur les pas de cette misérable; l'enfant que vous avez d'elle est dans le plus affreux dénûment; et les cinq cents francs que vous m'avez donnés hier pour lui, je vous les remets, les voilà; je les repousse en son nom, car votre aumône lui porterait malheur! Quand je vous ai raconté l'histoire touchante de ma petite protégée, vous m'avez écouté avec une hypocrisie qui va de pair avec tous vos vices; vous jouez la comédie avec un talent merveilleux, et c'est à l'aide de cet art infernal que vous avez dupé les tuteurs de mademoiselle de Verneuil, ma pauvre Marie, madame de Certènes, moi et votre courtisane elle-même, car vous n'avez pas osé avouer à cette créature le mariage que vous méditiez. Et cependant, vous êtes le fils d'une femme qui

fut un ange sur la terre, et je vous aimais, malheureux jeune homme, comme si vous m'eussiez dû la vie. Je vous aurais pardonné bien des fautes, bien des erreurs. Mais la lâcheté chez un vicomte de Fontac, mais le mensonge et l'escroquerie...

— Monsieur! s'écria le vicomte avec fureur, vous oubliez ce qui nous sépare... Prenez garde!...

— Qu'ai-je à craindre, après ce que vous avez fait?... interrompit M. de Brionne avec calme. Je le répète, vous avez été lâche en méditant, de sang-froid, d'empoisonner l'existence de mademoiselle de Verneuil... Croyez que j'ai mes raisons pour me servir de ces épithètes grossières; je voudrais, en vous disant ces vérités, arracher, s'il en est temps encore, cette femme que voilà à la perdition.

— Oh! mon père! mon père, merci! murmura la baronne.

Et elle se jeta en sanglotant aux pieds du chanoine.

— Et si j'ai mené une jeunesse orageuse, dit le vicomte; si, emporté par mes passions, je n'ai pas su les vaincre, est-il impossible que, me corrigeant tout à coup, je rende ma femme aussi heureuse qu'elle le mérite?

— Dieu fait sans cesse des miracles, reprit l'abbé en levant les yeux au ciel, qu'il fasse celui-là, et je lui offre tout mon sang en action

de grâces. Oh! monsieur, je change de ton et de paroles, la sévérité va mal à mon caractère; voué à la prière, je vous supplie, n'oubliez jamais ce que vous venez de me dire... promettez-moi de renier votre passé, et de vous appliquer au bonheur de l'ange qui porte aujourd'hui votre nom. J'aurais pu, cédant à mon indignation, révéler à tous ici ce que je vous ai reproché, mais c'eût été plonger un poignard dans le sein de celle que je voudrais sauver du désespoir; vous êtes riche maintenant, votre compagne fera votre orgueil, que cet orgueil fasse au moins son bonheur! Songez à votre mère; n'a-t-elle pas trouvé toutes les joies dans la sainteté de son union, dans la loyauté de son amour?... Quand je serai mort, vous connaîtrez mon histoire, vous saurez pour quelles pieuses raisons je veux vous aimer comme un fils, et j'aime votre femme comme ma fille. S'il faut tomber à vos genoux, je le ferai; sondez votre cœur, il est impossible qu'il n'y reste pas quelque pureté, quelque noblesse; l'homme est à Dieu tant qu'il possède un souffle de vie... Ayez pitié de ma vieillesse, ne me faites pas mourir de chagrin; ayez pitié de la vierge qui vous adore, ne la condamnez pas à vous maudire!

— Mon père! mon père! s'écria la baronne en fondant en larmes; je suis bien coupable, je suis

odieuse, mais je vous jure sur le Christ, sur l'Évangile, que je mériterai votre pardon.

—Bien, ma fille; le Christ, que vous avez invoqué, a pardonné la femme adultère et l'a sanctifiée; relevez-vous.

— Mon père, dit le vicomte, tant que je vivrai, le souvenir de cette scène sera gravé dans ma mémoire pour me guider.

— Merci, mon Dieu! merci! murmura l'abbé en s'agenouillant, je vous ai demandé conseil, et vous m'avez inspiré. Oh! que votre saint nom soit béni! Et vous, mes enfants, que la paix vous soit rendue! soyez heureux, retournez à vos devoirs, à vos plaisirs, rentrez dans le monde pour y vivre comme y ont vécu vos pères. J'oublie tout, je ne sais plus rien. Merci! merci! allez en paix; quand vous aurez besoin d'un ami, venez à moi!...

Le visage du chanoine était inondé de larmes, le vicomte baissait la tête, et la baronne pleurait amèrement. Tout à coup la porte de la chambre s'ouvrit et la jeune mariée entra. En apercevant M. de Brionne et madame de Certènes à genoux, madame de Fontac s'arrêta court.

XIII

— Vous êtes étonnée, mon enfant? dit l'abbé à Marie en se relevant et avec gaieté. Je gage que vous voudriez savoir à quoi nous passons notre temps ?

— La curiosité est un péché, mon père.

— C'est même un gros péché : aussi vais-je vous empêcher de le commettre : je faisais tout bonnement une prière, du plus profond de mon cœur, pour le bonheur de votre ménage, et vous voyez que j'étais bien assisté.

— Ah! je vous reconnais là; mais croyez bien que je vous rendrai cette prière, soir et matin,

durant ma vie entière. N'est-ce pas, mon ami? ajouta madame de Fontac en se tournant vers le vicomte, qui fit un signe affirmatif et un doux sourire.

— On nous attend tous, reprit Marie; le souper est servi et nos gourmets se désolent. Venez, mon père; prenez mon bras : je veux être votre Antigone.

— Vous me permettrez de faire diète, ma belle dame, à moins que vous ne vouliez me voir trépasser la nuit de vos noces.

— Alors vous ne ferez qu'assister au repas; mon oncle dit qu'il est magnifique et que vous en serez tout réjoui.

— Ah! c'est que le chevalier connaît mon péché mignon... Mais au lieu de faire diète, je ferai pénitence... Prenez plutôt le bras de ce beau cavalier, de ce cher mari que je vous ai enlevé par malice... Allons, mes enfants, partez, et surtout bon appétit; c'est de bon augure lorsqu'on entre en ménage. Vous m'enverrez un bouillon, une rôtie et deux doigts de vieux bordeaux.

— Ma foi, la table sera bien triste, ma bonne tante et vous l'aurez désertée.

— Où est donc mademoiselle de Péruse?

— Elle s'est sentie indisposée et s'est mise au lit... Voyez si j'ai du malheur!

— Alors, ma mie, donnez-moi le bras, j'irai

tenir compagnie à la chère tante pour l'empêcher de perdre son âme, car elle doit pester tant et plus d'être couchée à l'heure qu'il est... Nous ferons le tour du banquet en passant; cela me ragaillardira... Dame! les gourmands ont tous une même histoire... vilaine histoire, croyez-moi.

M. de Brionne s'appuya au bras de madame de Fontac et prit les devants.

— Il fallait bien en finir avec ce brave homme, dit à voix basse le vicomte en tendant la main à madame de Certènes.

— De qui parlez-vous donc?

— De ce marchand d'homélies, chère Clémence.

Et, voulant baiser la main qu'il tenait, M. de Fontac ajouta :

— M'empêcher de vous aimer plus que tout au monde, c'est m'ôter la vie!

— Misérable! murmura la baronne, ne m'approchez pas.

Et, se hâtant, elle vint glisser son bras sous celui de Marie.

— Que faites-vous de M. de Fontac? demanda la mariée.

— Je le respecte, chère amie; un jour de noces, on ne va que seul ou avec sa femme.

— Est-ce dans le code? dit la vicomtesse en souriant à son mari.

— C'est dans le cœur, répondit M. de Fontac avec tendresse.

L'abbé de Brionne prit la main du vicomte à la dérobée et la serra vivement.

L'entrée des mariés dans le grand salon fut saluée par tous les convives, et on passa dans la salle où un souper splendide attendait les plus impatients.

L'abbé de Brionne fit le tour de la table, s'arrêtant quelquefois pour faire l'éloge du service, et dire un mot savant dont le maître d'hôtel restait tout ébahi. Son inspection terminée, le saint homme battit en retraite, salua et pria un domestique de le conduire aux appartements de mademoiselle de Péruse.

— Eh bien, chère demoiselle, dit joyeusement l'abbé, vous faites de beaux coups!... vous vous mettez à la tisane pendant qu'on boit rubis sur l'ongle à vos côtés.

— Hélas! mon père, on ne choisit pas son jour de maladie... Mais vous, convalescent, que venez-vous faire ici ?

— Pardieu! je viens vous tenir compagnie et partager votre looch, si vous y consentez. J'ai jeté un coup d'œil sur la nappe, comme on dit, et me voilà...

—N'avez-vous pas été satisfait de la symétrie?

— Tellement satisfait que j'en ai pris la fuite ; il y avait là certains fumets qui... Tenez, n'en parlons pas, cela donne des remords.

— Des remords?

— A mon estomac, certainement... Ah çà, et qu'avez-vous?... un rhume? un coup d'air?

Mademoiselle de Péruse fit signe à sa femme de chambre de sortir, et lorsqu'elle se vit en tête-à-tête avec l'abbé, elle lui dit :

— J'ai que je vais mourir!

— Pas de plaisanteries sur ce chapitre, ma sœur.

— Et que je désire profiter de ma lucidité pour vous faire des aveux qui pèsent comme un plomb sur mon âme.

— Mais, ma sœur, dit l'abbé en changeant brusquement de ton, ce n'est pas moi qui ai le bonheur de diriger votre conscience, le curé de Verneuil est en bas.

— C'est à vous que je veux m'adresser, mon père; je comptais vous faire appeler quand tout le monde serait parti, et c'est Dieu, je le reconnais, qui vous envoie... Je l'en remercie!

— Mais vous vous exagérez votre mal!...

— Croyez-moi, je ne passerai pas la nuit... Mon âme, en s'échappant de vos mains, trouvera peut-être un Dieu de miséricorde, je n'ai plus que cet espoir.

— N'en doutez pas... Je vous écoute, ma sœur.

— J'ai eu quatre-vingts ans le 15 août dernier, dit mademoiselle de Péruse après quelques minutes de recueillement, et, depuis deux mois, je traîne une chétive existence dont le terme est arrivé. Je meurs de vieillesse et de chagrin !... La fête qui remplit de joie ce château m'a donné le coup de grâce.

— Eh quoi ! ma sœur, l'alliance qui consacre le bonheur de votre petite-nièce, de votre fille adoptive, doit-elle vous laisser autre chose que du contentement ?

— Vous allez le comprendre : ce n'est pas une confession que je vais vous faire, c'est une confidence ; mes aveux seraient stériles si je ne les portais qu'au tribunal de la pénitence ; il est important que vous soyez instruit, pour réparer, autant que possible, le mal dont je suis coupable. Il y a longtemps que nous nous connaissons, et cependant c'est de l'année de votre naissance que date la douleur dont je vais être débarrassée. Vous souvenez-vous du chevalier de Bélesta ?

— J'ai beaucoup connu le chevalier Armand de Bélesta, il a été mon ami !...

L'abbé réprima un mouvement nerveux en prononçant ces paroles.

— C'est de son père que je veux parler ; vos

souvenirs d'enfance doivent encore vous le représenter.

— Oui, certes, j'ai reçu de lui force gâteaux et dragées; c'était un homme aimable et bon, qui fit beaucoup de bruit.

— Vous n'ignorez pas qu'il fut longtemps brouillé avec sa famille pour le mariage qu'il avait contracté aux Indes.

— Je le sais... M. de Bélesta était officier de marine; il s'amouracha d'une jeune fille à Pondichéry et l'épousa secrètement. Lorsqu'il revint en France, sa famille le reçut fort mal et lui défendit, sous peine de le déshériter, d'amener sa femme à Versailles, où les Bélesta étaient en grande faveur. Le chevalier au désespoir réussit, non sans peine, à s'embarquer de nouveau pour la mer des Indes, et il arriva à Pondichéry un mois après la mort de la malheureuse compagne qu'il s'était trop légèrement, mais honorablement choisie. Vous voyez que j'ai la mémoire fraîche et nette.

—Vous n'avez pas dit que le chevalier ramena, dans ce dernier voyage, un fils que la pauvre Indienne avait mis au monde peu de temps après le départ de son mari pour la France.

— Vous avez parfaitement raison, et je suis payé pour m'en souvenir. Ce fils fut Armand de Bélesta, mon ami.

— Le pauvre enfant trouva bon accueil, grâce à la mort de sa mère. La famille du chevalier lui pardonna ce qu'elle appelait une incartade...

— Mais le chevalier ne se consola pas de son veuvage, car il résista à toutes les sollicitations, et se fit tuer, a-t-on dit, vers 1746 ou 48, en combattant les Anglais, laissant son fils âgé de huit ou neuf ans, l'âge que j'avais moi-même à cette époque. Cette histoire romanesque a fait, Dieu merci, assez de tapage, et M. Bernardin de Saint-Pierre y a certainement puisé quelques chapitres de *Paul et Virginie*. Mais que peut-elle avoir de commun avec vous, ma sœur?

— Le jeune chevalier Armand de Bélesta épousa, lorsqu'il eut vingt-six ans, l'une de ses cousines, n'est-il pas vrai? poursuivit mademoiselle de Péruse.

— Hélas! oui, murmura l'abbé.

— Pourquoi hélas? Ces deux enfants étaient bien dignes l'un de l'autre...

— Je dis hélas, parce que... Continuez, ma sœur, mes réflexions n'ont pas le sens commun.

— De ce mariage naquit une fille, mariée en 1780...

— A M. le marquis de Verneuil, parbleu! votre neveu par alliance.

— Et enfin Marie de Verneuil, aujourd'hui vicomtesse de Fontac, est née de cette union.

— Nous savons cela.

— Ce que vous ne savez pas, le voici : l'histoire de l'Indienne est un roman bien plus que vous ne le pensez.

— Expliquez-vous, je commence à m'y perdre.

— Le jeune officier de marine n'a jamais été marié...

— Ah ! bon Dieu ! s'écria M. de Brionne.

— Il a aimé passionnément une jeune fille d'une des meilleures maisons de Provence, à Marseille, et il en a été aimé à l'adoration. Ayant demandé la main de cette demoiselle, on la lui refusa parce qu'il n'était pas assez riche ; ses prières, ses efforts multipliés ne purent dessiller les yeux d'un père qui voulait avantager son fils au détriment de sa fille, et compenser cette injuste répartition de ses biens en faisant faire un gros mariage à celle qu'il sacrifiait. Le désespoir s'empara de ces deux cœurs épris l'un de l'autre, et le démon profita de leur faiblesse pour les tenter... Ils furent coupables ! Mon père, cette fille, jeune il y a soixante ans, est devant vous ! Priez pour elle ! Ne l'accablez pas !

Mademoiselle de Péruse joignit ses mains défaillantes, et baisa la croix qui pendait à son chapelet.

— Je ne suis ici que pour vous absoudre, répondit l'abbé d'une voix émue ; soyez courageuse

et forte; le Dieu qui nous attend tous est le père des pécheurs repentants.

— Lorsque mon père s'aperçut de mon déshonneur, il voulut me tuer. Son sang, outragé par mon inconduite, se révolta contre mes supplications, et il me déclara que je porterais tout le poids de mon déshonneur, car il s'opposerait plus que jamais à m'unir au chevalier de Bélesta. Cependant, cédant à sa fierté, il consentit à me faire voyager pour cacher aux yeux du monde la honte dont je venais de tacher son blason. C'est en Allemagne que je donnai le jour à ce fils qui fut votre ami, et auquel il fallait un nom.

— Qu'entends-je? Seigneur, bonté divine! je crois rêver, murmura M. de Brionne.

— Mon fils fut confié à des mains sûres, et c'est alors que le chevalier de Bélesta imagina cet ingénieux stratagème du mariage indien dont Versailles a fait ses délices. Le chevalier, au contraire de tous les amoureux qui exagèrent les vertus, le rang et la richesse de leurs bien-aimées, déclara que sa femme était pauvre et de petite naissance; en un mot, il en dit juste assez pour exciter le courroux de ses parents, aussi orgueilleux que les miens. On lui signifia que sa femme ne serait jamais reçue dans la famille; et, avec cette assurance qui favorisait ses projets, le

chevalier remit à la voile pour Pondichéry, y débarqua, et ramena en France un jeune enfant que des parents pauvres furent heureux de confier à sa bienfaisance.

— Il y a donc eu substitution?

— Précisément ; mon fils fut échangé à Marseille contre le petit Indien, et le chevalier put présenter à sa famille son véritable enfant, Armand de Bélesta.

— Que de mystères singuliers dans ce monde, grand Dieu! dit l'abbé ; tout y est voilé! tout y est trompeur!...

— Vous me méprisez, mon père?...

— Non... oh! non, je bénis le ciel de ce qu'il m'a retiré vivant de ce dédale qu'on appelle la société, voilà tout. Et qu'est devenu ce pauvre petit être échangé contre votre fils?

— Vous devez penser qu'il a profité du stratagème, et que nos bienfaits l'ont enrichi... Il a servi honorablement dans les armées, et je n'en ai plus entendu parler depuis trente ans.

— Mais comment se fait-il que le chevalier de Bélesta ait pu tromper ses amis et sa famille sur ce prétendu mariage?... Il devait être muni de papiers authentiques?

— Avec de l'argent ne se procure-t-on pas tout au monde, mon père?

— De telle sorte que mademoiselle Marie, que

madame la vicomtesse de Fontac, voulais-je dire, est votre arrière-petite-fille?

— Oui.

— Êtes-vous seule à le savoir, au moins?

— Mon père, qui avait prêté les mains à la substitution, et qui n'a jamais voulu consentir à mon mariage avec le chevalier de Bélesta, a instruit mon frère de toute cette fatale histoire.

— Hélas! voilà qui complique le mal. M. de Péruse a-t-il été discret? J'en doute.

— Je puis le garantir, il y était trop intéressé.

— Encore une révélation, ma sœur?

— Une terrible! mon père, une terrible!

L'abbé joignit les mains et les éleva vers le ciel.

— Le chevalier de Bélesta attendit pendant neuf ans que la colère de ma famille s'apaisât, ce fut en vain, et le brave officier de marine trouva la mort dans un combat où il se couvrit de gloire. Voilà le secret de mon long célibat, voilà pourquoi je descendrai dans la tombe avec les honneurs de la virginité, honneurs dont je suis indigne!

— Le repentir efface la faute; Dieu vous a donné longtemps pour vous racheter, ma sœur, et vous en avez su profiter. Je dois vous prévenir que si ce qui vous reste à dire est le secret de monsieur votre frère, je ne peux, sans indiscrétion, vous écouter davantage.

— Il le faut cependant, car l'histoire de mon frère se mêle à la mienne dans son dénoûment, et ce dénoûment a eu lieu aujourd'hui.

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse! Parlez... mais avant reposez-vous, vous vous épuisez...

— Non; donnez-moi ce looch, il réveillera mes forces... En quelques mots, voici les faits : le chevalier de Péruse, mon frère, est le grand-père du vicomte de Fontac!

L'abbé de Brionne se leva tout droit et mit ses mains sur la bouche de mademoiselle de Péruse en murmurant ces mots à voix basse, mais avec feu :

— Malheureuse femme! ne calomniez pas, ne calomniez pas!

— Ce n'est pas au moment de rendre mon âme à son maître que je lui ferais une nouvelle souillure; ce que j'ai dit est la pure vérité; vous qui avez connu, qui avez *aimé* la mère de Marie...

— Ces souvenirs sont morts depuis bien longtemps, respectez-les, de grâce, dit l'abbé avec un soupir.

— Pardon si je vous trouble, mon père, pardon!... mais rappelez-vous combien la ressemblance de cette sainte femme et de mon frère était frappante...

— C'est vrai, c'est fatalement vrai! murmura l'abbé.

— Mon frère a mené une vie désordonnée; doué des qualités les plus aimables, il ne s'en est servi que pour semer des douleurs sur sa route et faire de malheureuses victimes; rien ne lui a été sacré, ni la paix de l'épouse, ni la vertu de la vierge; et jusque dans sa vieillesse, il a conservé cette ironie impudente qui met le comble aux licencieux exploits de ses vertes années. Séduite par lui, la grand'mère du vicomte fut criminelle, et aujourd'hui M. de Fontac porte un nom qui n'est pas le sien. Vous devez comprendre, dès lors, pourquoi M. de Péruse a tant hâté le mariage de son petit-fils, le seul être qu'il aime, sans doute parce qu'il marche sur ses traces, et promet de devenir comme lui l'un de ces hommes dangereux dont toute famille se garde et que toute femme doit fuir comme un fléau.

— Mais vous, comment avez-vous pu consentir au mariage de Marie?

— J'étais sans cesse menacée par mon frère de révélations qui me faisaient trembler... Longtemps j'ai eu la ferme intention de résister, mais cette fermeté eût mis le deuil dans le cœur de ma pauvre Marie; et d'ailleurs je n'ai pas eu la force de m'exposer à son mépris peut-être!... Enfin, le mal est fait. Je n'ai eu de courage que pour

assurer la fortune de mademoiselle de Verneuil contre la dissipation du vicomte. J'ai opposé un refus courageux à la fusion des biens des deux époux.

— Vous avez bien agi; mais d'où vous sont venus ces renseignements sévères sur la conduite du vicomte?

— On a fait tout au monde pour me les laisser ignorer, mais je n'en ai pas moins appris, et de sources certaines, que M. de Fontac est le digne émule de son grand-père, qu'il a dissipé la majeure partie de sa fortune en intrigues et en débauches... Hélas! et j'en ignore peut-être bien plus!

— Il ne faut pas chercher à vous instruire davantage, ma sœur... S'il est vrai que vous deviez bientôt rendre votre âme à Dieu, vous veillerez du ciel sur votre enfant, et vous la préserverez. Le vicomte peut être ramené à de bons sentiments; les vertus de sa femme le guideront. Dans quelles intentions m'avez-vous confié ces secrets douloureux?

— Afin que vous soyez pour ma chère petite-fille sur la terre ce que vous souhaitez que je sois pour elle dans le ciel, où je n'entrerai pas, hélas!

— Vous avez vécu près d'un siècle, ma sœur, et, pour une faute expiée par bien des larmes, vous avez fait beaucoup de bien... Au nom du

Dieu de miséricorde infinie, je vous absous.

Mademoiselle de Péruse avait écouté cette pieuse consolation dans un profond recueillement : elle n'y répondit pas. Au bout de quelques instants, elle dit d'une voix faible :

— Mon père, j'ai tout dit; veuillez demander mon confesseur habituel... je crois que le temps presse.

FIN DU PREMIER VOLUME.